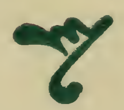
Une Grande Famille Parlementaire

Les Chautemps

PAR

André GAUCHER



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE D'ÉDITIONS PARISIENNES
102, Rue de la Boétie, 102



Les Chautemps

Une Grande Famille Parlementaire

Les Chautemps

PAR

André GAUCHER



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE D'ÉDITIONS PARISIENNES
102, Rue de la Boétie, 102

DU MÊME AUTEUR

Son Excellence M. Merlou, 1 vol.. **3 fr. 50**

EN PRÉPARATION :

Son Excellence M. Briand

Le Pamphlet et l'Histoire.

Merlou était un individu, *un météore brillant et fugace. On a pu essayer de voir en lui une exception. Certains jeunes gens républicains, qui m'honorent — je ne sais pourquoi — de leur sympathie, m'ont dit parfois, avec une sorte de franchise roublarde : « Vous nous avez débarrassés d'une jolie canaille. »*

Voilà pourquoi, s'il se peut, les Chautemps me paraissent plus représentatifs de ce régime. Ils sont une famille, *une grande famille. On a pu dire, sans exagérer, une tribu. Ils typifient très exactement le Parlementarisme et la Démocratie. Ils incarnent les ravages de ces deux fléaux politiques destructeurs de toute société fortement organisée. J'ai fait l'histoire de ces ravages en suivant cette famille de politiciens de ses origines à nos jours. Je m'appuie sur une documentation très précise que le sénateur Emile Chautemps tien-*

dra certainement à faire contrôler par un jury.

Là-dessus, on va encore — et, avec les meilleures intentions du monde, mes amis eux-mêmes, — me gratifier de ce nom de pamphlétaire auquel je ne tiens aucunement.

— Quoi! dira-t-on, est-ce au titre d'historien que vous voulez atteindre? Plaisante prétention!

Je ne prétends à rien. Je me remémore simplement ce mot d'Ernest Renan, jeté comme du bout des lèvres, dans une sorte de moue sceptique : « L'Histoire, petite science conjecturale! » Et, je rappelle, pour mémoire, l'événement qui défraya, voici deux ans, la chronique parisienne : Par une soirée de novembre, sur le boulevard des Italiens, un homme passe accompagné de sa maîtresse. Soudain, dans la nuit, deux coups de pistolet sont tirés sur le couple par une main de femme. On arrête la meurtrière. Incident banal. direz-vous, vulgaire crime passionnel, simple fait divers? Non, l'homme est un ancien ministre, un ministre des finances. Il s'est assis au fauteuil de Colbert. Il a tenu entre ses mains le portefeuille d'un pays qui a un budget de quatre milliards. Peu ou prou, dans la mesure où la vie des fantoches du Guignol républicain peut s'inscrire sur la trame de nos destinées nationales, Merlou appartient à l'histoire.

Et l'Histoire se dresse de nouveau dans le procès dont il fut, depuis l'instruction jusqu'au verdict, le véritable accusé.

Un procès! Quel plus sûr moyen la Société aurait-elle de faire jaillir la lumière, de faire éclater la vérité? L'Histoire qui s'appuie si souvent sur des témoignages de second degré, sur des documents suspects, sur des mémoires défigurés par l'orgueil ou par la haine, n'apparaît-elle pas, à son tour, aux côtés de la Justice, anxieusement accoudée à cette barre du Tribunal, près de laquelle l'Humanité vient confesser, au grand jour, devant tous, avec des cris et des larmes, des gestes de honte ou de colère, tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle recèle au fond d'elle-même de plus intime de plus secret?

— Vous voyez bien, me réplique-t-on, vous avouez! L'Histoire est grave et lente, plus lente que la Justice, parce qu'elle est sans doute cette justice suprême que l'humanité semble tramer peu à peu comme le calme linceul de ses morts. Vos livres excitent le scandale, produisent les catastrophes, arment la main des meurtriers, et, d'une tentative d'assassinat font l'instrument d'une publicité plus dangereuse, contre les hommes, le régime, les institutions que vous haïssez. Vous êtes un pamphlétaire!

Je réponds :

— *Oui, je les hais. Mais l'Histoire* peut *haïr. Souvent même elle le* doit. *Le point est de savoir si l'heure est venue de perdre la sérénité? Or je le crois d'une conviction ardente, d'une foi invincible.*

Mais que faire?

Charger du salpêtre de nos colères les tiroirs d'un meuble secret auxquels une mèche souffrée posthume communiquera l'étincelle tardive? Non! Non! il faut combattre, il faut agir. *Que Clio nous pardonne, si nous faisons de son stylet un bistouri ou un scalpel, et si, négligeant les rites des pieux embaumeurs du Passé, nous installons résolument dans son temple, des pièces anatomiques toutes chaudes, toutes vivantes, produits encore sanglants des pratiques impitoyables de la vivisection!*

André GAUCHER.

L'ÉLÈVE

DE MGR DUPANLOUP

UN METAYER A VAL-

LEIRY (HAUTE-SAVOIE)

« Mon Dieu préservez-nous de la grêle, de l'incendie, des gelées tardives, du phylloxera, de la peste bovine et de la maladie des pommes de terre, mais surtout, et par dessus tout, préservez-nous de la « raclette du Père Chautemps » (Prière du paysan savoyard)

Entre le confluent de la Valseline et le confluent du Griers, le Rhône à peu près parallèle à cette partie du cours de l'Isère qui descend du nord d'Albertville jusqu'à Montmélian, semble servir de directrice à une série de plissements montagneux, de vallées profondes, étroitement encaissées, qu'on nomme les Alpes de Savoie.

C'est dans un de ces replis alpestres, hérissés de sapins et couronnés de neige qu'est situé le petit village de Valleiry, berceau de la fortune des Chautemps.

Il y a cinquante ans, Jean-Marie Chautemps ne possédait pas encore la ferme longue et basse à la mode savoyarde d'où sont issus tant de fonctionnaires et de politiciens de la

troisième république. Sur « le bien » de son maître, le baron de Viry, il n'était qu'un métayer. Le gentilhomme occupait la maison d'habitation à deux étages qui attenait à la ferme. Celle-ci, avec la terre, était cédée à Jean-Marie qui l'exploitait moyennant la redevance annuelle du métayage. On connait cet ancien usage, vieux comme la coutume romaine. Les paysans le pratiquent encore dans bien des provinces. Le propriétaire d'aujourd'hui comme patricien de jadis, a les mains trop blanches pour remuer la glèbe. Il donne la terre au métayer et partage avec lui les fruits du sol.

Valleiry, à cette époque, offrait à peu près le même aspect que de nos jours. C'était une agglomération de petites fermes dont les toits, comme d'énormes coiffes de chaume, semblaient écraser les murs bas. Tout s'entassait dans ces logis. Tout y grouillait, bêtes et gens, dans la promiscuité brutale de la vie rustique. Les chambres donnaient sur l'étable. Les granges et le pressoir débordaient sur l'habitation. En hiver, quand le silence et la neige s'étendaient sur la vallée, on vivait là, d'une vie simple et grasse. On mangeait les gros fromages savoisiens, la *tomme* ou le *matafan*. On buvait le vin blanc des Bauges. Le soir, près du foyer champêtre, c'étaient de longues veillées. Et la lampe familiale éclai-

rait mal le plancher des greniers immenses où les récoltes bien tassées faisaient ployer les soliveaux.

L'été, après la débacle des neiges, toute la vallée s'éveillait. De plantureux vergers entouraient le petit village d'une ceinture verdoyante d'arbres drus et vigoureux. Au delà, c'étaient les champs, les prairies et les moissons découpant nettement au soleil leurs taches vertes ou dorées sur les flancs des premiers contreforts du Jura ou sur les collines boisées qui masquaient la vue des grandes Alpes.

Jean-Marie était un grand paysan osseux à la mine éveillée, au regard vif. Il était toujours coiffé d'une grosse casquette fourrée. En hiver il mettait des bottes. Il portait généralement une épaisse blouse de toile bleue. Le dimanche, quand il s'habillait, il endossait sa « blouse de cérémonie ». Celle-ci avait, auprès du col et des manches, des petits plis empesés, et il la serrait à la taille avec un cordon pour l'empêcher de ballonner comme une crinoline ou de s'évaser comme une cloche.

Deux fois par an, le jour de Pâques et le 15 Août, il sortait du fond d'une armoire, la redingote de son mariage.

Mais l'habit ne fait pas le moine. La blouse bleue de Jean-Marie cachait un esprit agile,

une intelligence ouverte, et — chose rare chez un paysan — singulièrement cultivée. Timoléon de Viry qui n'était pas fier, fréquentait chez son métayer. Quand il entrait, il s'étonnait toujours de voir sur la table de chêne, des journaux, des revues, des livres, les derniers ouvrages parus. Le soir, aux longues veillées d'hiver, Jean-Marie faisait la lecture. Les petits grandissaient, vigoureux, dans ce milieu solide où tout semblait pâture pour l'esprit comme pour le corps.

Le gentilhomme demanda un jour, avec un sourire :

— Dites-moi donc, maître Jean-Marie, à quoi bon toute cette instruction ?

— Sait-on jamais, monsieur le baron ? avait répondu le paysan avec un sourire matois. Vous descendez des Croisés. Mes fils monteront d'un métayer !

Pourtant, entre ses mains tenaces et besogneuses, le sol ne fructifiait pas. La terre rendait peu. D'étranges malheurs désolèrent les étables, gâtèrent les récoltes, ravagèrent les champs. A court d'argent, le gentilhomme était pressé par des créanciers impitoyables. Il se vit un jour acculé à cette nécessité cruelle : vendre.

Vendre ?... mais à qui ?... Embarrassé, le gentilhomme emmena son métayer dans un sentier de la montagne. Le paysan ne fut

pas surpris. L'air de sang-froid qu'il garda dès les premiers mots, montra bien qu'il connaissait la situation de son maître. Quand Timoléon de Viry eut terminé son humiliant exposé, Jean-Marie prit à son tour la parole.

— Monsieur le baron, dit-il, avec une humilité feinte, il faut tout vendre ou ne rien vendre. Vendre des parcelles de terre, aux riches fermiers de cette vallée, c'est faire courir de mauvais bruits, nous couper notre crédit, gêner encore nos affaires qui sont déjà si difficiles. Vendre tout, ajouta-t-il, avec une émotion bien jouée, pour moi, c'est perdre un bien bon maître, pour vous, c'est perdre de l'argent... beaucoup d'argent...

— Tout cela est vrai, dit le baron.

Jean-Marie ruminait, la tête baissée, comme s'il cherchait la solution des embarras du gentilhomme entre les cailloux du chemin.

Il dit tout à coup :

— Il y aurait peut-être un moyen... Parlons net... combien vous faut-il ?

— Dix mille... dix mille, le trente et un du mois prochain, murmura M. de Viry d'une voix tremblante.

— Alors, Monsieur le baron, nous sommes sauvés ! dit le paysan avec une grande bonhomie. J'ai chez moi un vieux bas de laine...

— Dix mille francs !... vous auriez dix

mille francs, Jean-Marie? s'écria le baron surpris.

— Pourquoi pas? répliqua le métayer, d'un ton un peu dur et le sourcil froncé, nous autres paysans, nous vivons de peu et nous pratiquons l'économie.

— Quel brave homme!... pensa M. de Viry.

Mais le lendemain, en lui remettant dans un petit sac de toile grise les cinq cent louis d'or promis, Jean-Marie lui présenta un billet à ordre bien en règle et payable à six mois. Les intérêts s'y trouvaient calculés à dix pour cent.

— Que voulez-vous, Monsieur le baron, dit le métayer, je vous donne toute ma fortune !

En dépit de cette excuse, Timoléon de Viry constata que le brave homme était un rusé compère.

Mais il n'avait pas le choix.

Six mois plus tard, il s'aperçut qu'il n'avait fait que de changer de créancier et différer une échéance que l'énorme intérêt souscrit avait rendue beaucoup plus lourde.

Il reprit avec Jean-Marie le sentier de la montagne. Cette fois, le métayer ne chercha point. Il avait une solution prête. Il parla tout de suite au baron d'une hypothèque équivalente aux dix mille francs prêtés augmentés évidemment des intérêts échus.

— Cela, dit-il, arrangeait tout, épargnait des difficultés qui sans cela pouvaient renaître et lui donnaient des garanties auxquelles il croyait avoir droit.

Le gentilhomme accepta. •

Droit affreux que celui de cette sous-propriété cachée, invisible, ignorée, de l'hypothèque qui dévore sournoisement tout un bien!

Ce fut l'histoire de l'hypothèque de Jean-Marie Chautemps. Elle grandit lentement, cruellement, étendit démesurément les griffes multiples de la créance, absorba comme par des ventouses le droit du véritable maître, et substitua peu à peu le paysan au gentilhomme, le métayer au seigneur. Un changement d'attitude accompagnait chaque changement de fortune de Jean-Marie. Le respect ne courbait plus sa taille robuste, et, dans ses yeux verts comme l'eau des torrents, brillait le feu d'un regard ironique et dur, d'une énergie souple et rusée capable d'animer aux batailles de la vie des générations de Chautemps.

Le jour vint où Timoléon de Viry ne fut plus qu'un intrus sur ses biens devenus la propriété d'un autre;

— *Mon cher ami*, lui disait l'ancien métayer, restez ici, vous serez toujours chez vous sur *ma* terre.

Mais il s'appliquait à blesser la fierté native du gentilhomme par ses procédés sournois.

Le malheureux sentit bientôt toute la fausseté cruelle de sa triste situation. Il ne voulut pas la subir. Il quitta le pays.

Maître de la terre, Jean-Marie régna sur la contrée. Les paysans admiraient sa fortune rapide, son savoir, son habileté. Il dominait tous ces rustres par son intelligence et sa ruse enveloppées sous les dehors d'une apparente bonhommie. Le paysan savoyard, presque toujours illettré, se trouve encore appesanti par la détestable habitude d'une ivrognerie invétérée. Quand sévissent les longs hivers, quand la neige répand dans la vallée silencieuse le sortilège engourdissant d'une invincible torpeur, alors, commencent dans les cabarets savoyards, les beuveries interminables. Jean-Marie venait s'asseoir sur les longs bancs de sapin rangés autour des tables basses où les tranches d'épais fromage s'arrosent avec de grandes rasades de vin clairet. C'est un petit vin pétillant qu'on récolte sur les coteaux, et qui vous grise tout doucement, en tapinois. Jean-Marie buvait lui aussi. Mais la flamme verte de ses yeux fouilleurs demeurait droite et attentive parmi ces regards hésitants que troublait la perfide ivresse. Le soir tombait. On quittait la douce tiédeur de l'auberge pour l'humidité glacée du dehors,

de la nuit où le vent chassait de lourds tourbillons de neige. Alors, l'ancien métayer accompagnait l'un des buveurs, quelque pauvre ouvrier de ferme, un meneur de vaches, un roulier.

La forte main de Maître Chautemps s'appuyait familièrement sur l'épaule vacillante. Il disait :

— Voyons, mon garçon, un gars comme toi, intelligent, débrouillard, comment n'as-tu pas encore ton champ, ta maison ? Pourquoi n'es-tu pas ton maître ?

— Mais, m'sieur Chautemps, j'avons pas d'argent.

— Mais, j'en ai, moi, gros bêta ! Allons ! viens-t'en boire un coup !

On retournait boire. Après avoir bu, on signait. Quelques mois plus tard, Jean-Marie faisait saisir son débiteur ou il prenait une hypothèque. Les hypothèques commencèrent à pulluler dans le pays et on sut ce qu'il arrivait quand Jean-Marie ouvrait sa bourse. Mais toujours se rencontraient des gobeurs et des ivrognes fascinés par ses yeux verdâtres, qui se mettaient à sa merci.

La famille de l'ancien métayer grandissait comme sa fortune. Il avait eu douze enfants. Il en restait sept ; parmi eux, cinq garçons, cinq Chautemps, drus et gaillards qui reproduisaient le père. Il aimait surtout l'aîné.

Avec sa stature de chêne, son intelligence ouverte, son activité, sa vigueur, Louis fut un autre lui-même. Jean-Marie lui insuffla toute son expérience roublarde, toute sa malice de terrien, et les connaissances variées dont il s'était enrichi.

L'éducation fut profitable. Actif, Louis avait créé à la famille de nouvelles ressources. A la culture de la vigne, à la vente des bestiaux, il avait joint le commerce de l'épicerie et des fromages. Ses petites voitures chargées de ces produits comestibles avaient couru tout le pays, de Saint-Julien à Bonneville. Entre temps, il spéculait sur les terrains et se gardait bien d'oublier ce qu'il avait nommé. la « banque » ! C'était lui qui racolait dans les cabarets de Valleiry, on eût dit que le geste empaumeur, la bonhommie compatissante de Jean-Marie lui avaient été transmis, comme une tradition familiale, avec l'ensorcelant murmure : « Mon ami. comment n'as-tu pas ton champ, ta maison ?... »

Louis resta près de son père. Il ne quitta point Valleiry. Il affermit comme un point d'appui solide, comme une base inébranlable, sous les pieds de la famille, ce morceau de terre qui grandissait entre les flancs graniteux de la montagne. D'autres partirent, essaimèrent, étendirent au loin les tentacules de cette famille de proie.

Le père jugeait bien ses fils. Il disait d'Alphonse :

— Il a une âme de fonctionnaire, Il sera magistrat.

Il disait qu'on ne ferait rien de François. Mais Léon, joli garçon, débrouillard, saurait se tirer d'affaire. Emile, le second, lui parut le plus intelligent, le mieux doué. Il avait une grande douceur apparente, une allure timide, onctueuse.

— Emile sera prêtre, dit Jean-Marie.

Il le mit d'abord au petit séminaire de Laroche. Puis, à force d'intrigues, il réussit à le faire entrer, avec une bourse, au petit séminaire de Saint-Mesmin.

C'était le temps de la grande vogue de cette maison qui revivait par l'ardent génie de Mgr Dupanloup. C'était également l'époque de la plus haute gloire du prélat. Toute la France avait les yeux sur l'évêque d'Orléans et le maître de Saint-Mesmin. Lui, reportait souvent des regards qui s'attendrissaient vers cette Savoie qui lui était si chère, vers le petit village natal de Saint-Félix, accroché au versant des Bauges. Il aimait tout ce qui lui rappelait son pays. Il aimait aussi la jeunesse, cette jeunesse dont il était l'apôtre.

— J'ai réussi un coup de maître, se disait souvent Jean-Marie. La carrière d'Emile est assurée.

LE SEMINARISTE
DE SAINT-MESMIN

« Quelle vue charmante! s'écria Jullien. »
Stendhal (*Le Rouge et le Noir*).

Emile n'était alors qu'un petit paysan de quinze ans, au corps dégingandé, au front lourd, que ses maîtres avaient cru bossué d'intelligence. Ils avaient pris l'éclair rapide de la roublardise paternelle, qui parfois allumait ses yeux, pour la flamme de la pensée.

Au milieu de ses condisciples, jeunes terriens aux regards mornes qui piochaient le rudiment et la grammaire comme ils auraient peiné sur la glèbe, le fils du métayer de Valleiry avait paru plus éveillé, plus précoce, et, pour tout dire, *différent*. Sans doute, cette demi-culture scientifique et littéraire, qu'il devait à l'enseignement familial, aux lectures désordonnées ou hâtives des livres modernes, avaient, tout d'abord, un peu surpris et presque effrayé dans cette grande mai-

son délabrée du petit séminaire de Laroche, où, par les couloirs sombres, par les escaliers déjetés et les salles aux murs blancs recrépis de chaux, un souffle de jansénisme semblait passer, froid comme le vent des montagnes. Mais, très vite, le nouvel élève avait pris l'air de la maison. Ses progrès dans la piété avaient étonné tout le monde. Puis, il avait fait fi des connaissances profanes et son rigorisme avait plu. En ce moment, où la querelle des classiques chrétiens et païens divisait le monde religieux, le jeune séminariste affecta de négliger saint Jérôme.

Il dit un jour :

— Sa passion pour Cicéron ne me paraît guère canonique.

Il avançait. Il avait rapidement conquis la sympathie de ses maîtres. Des camarades jaloux et souples s'accordaient à lui prédire un bel avenir, par exemple, un secrétariat à l'évêché d'Annecy, peut-être même la cure de Bonneville.

En quittant Laroche, il s'aperçut qu'il méprisait la petite ville aux rues basses empuanties par l'ignoble odeur des tanneries. Mais il regrettait ses montagnes, les longues et vivifiantes promenades des beaux jours au faîte des cimes ardues, ou le long des crevasses béantes au fond desquelles l'Arve divise

ses eaux bleuâtres au fil des pointes poudrées de neige ou des blocs de roche verglassés.

Quand, roulant en diligence avec son père, sur la route d'Orléans, il aperçut dans le lointain, dominant les frondaisons d'un parc immense, les tourelles aiguës de l'élégant petit castel où Mgr Dupanloup avait fixé sa résidence, il eut un éblouissement. Saint-Mesmin ! c'était donc là qu'il allait vivre, lui, fils de paysan ! C'était là que les maîtres les plus éminents de ce clergé, dont il ferait bientôt partie lui-même, achèveraient son éducation sous la direction d'un prélat qui justifiait si hautement sa mission d'apôtre.

Cette minute d'étonnement, d'enthousiasme, s'explique par la réputation inouïe de l'œuvre du grand évêque. La gloire de cet éducateur incomparable était celle de toutes les maisons ecclésiastiques. On discutait, comme au séminaire de Laroche, ses idées ou son système. Mais on admirait sans réserve, l'éclat de sa personnalité.

Cette personnalité ardente subjuguait. Elle entraînait tout. C'était, disait le cardinal Lavigerie, comme un « ouragan de lumière et de feu ». Les sceptiques, les athées, les critiques alors rares de l'éducation chrétienne, pouvaient errer parmi les ruelles et les masures du pauvre quartier Saint-Victor. Ils s'arrêtaient, surpris, devant la façade haute

et sombre, grillée comme les murs d'une prison, de ce bâtiment aujourd'hui vide qui fut le petit séminaire de Saint-Nicolas. C'était là, que pendant huit années, il avait conduit la jeunesse la plus fortunée, la plus brillante, la plus heureuse, les plus grands noms de France, avides de recueillir les bienfaits de ses directions et les lumières de sa pensée jusque dans ces lieux sombres transfigurés par le rayonnement de sa présence.

C'était là qu'il avait amené ses amis, les Montalembert, les Villemain, les Molé, les Ravignan, les Lacordaire, pour encourager et applaudir de juvéniles, de magnifiques ardeurs.

Pendant que la diligence emportée par le trot vigoureux de ses chevaux se rapprochait de Saint-Mesmin, ces pensées occupaient l'esprit du petit séminariste. Il se disait :

— Quel apôtre !

N'avait-il pas toujours attiré, séduit, comme dans cette chapelle de Saint-Hyacinthe où, jeune catéchiste, des reines venaient l'écouter ?

Emile songeait à cette faculté mystérieuse de toucher le cœur des foules, d'entraîner les multitudes, qui est le don même des Pères de l'Eglise, des Apôtres, des Evangélistes.

Une curiosité le poignait :

— *Le verrai-je*, se disait-il.

Il savait qu'il paraissait souvent parmi les maîtres et les élèves. Le camail, l'anneau

d'améthyste, n'amoindrissaient pas sa vraie gloire de « continuateur de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble ; la création des âmes. »

Mais il ne vit pas, ce jour-là, Mgr Dupanloup. Le supérieur de Saint-Mesmin, M. l'abbé Hetsch reçut des mains de son père le nouvel élève. Par grande faveur, il avait accordé à Emile un petit logement séparé. C'était, au dernier étage de la maison, une chambrette de huit pieds carrés. Mais, par la fenêtre ouverte, il aperçut devant lui la Loire brillante dont les eaux tranquilles faisaient danser de grandes plaques de lumières et glissaient lentement vers l'ouest. Du côté de l'est, elle décrivait une courbe gracieuse. Et au delà, dans le lointain vaporeux, on reconnaissait la silhouette confuse de la ville et les tours de la cathédrale d'Orléans. Plus près de lui, Emile distinguait les masses de verdure du parc, ses allées sinueuses et profondes, ses fourrés, ses petits bois, ses vallons. A droite, il voyait nettement le joli castel aux tourelles pointues, orné de deux élégants pavillons en retour, à partir desquels régnait une large pelouse, jusqu'à une terrasse parallèle au fleuve dont la ligne claire semblait limiter l'horizon.

Il s'écria :

— Quelle vue charmante !

Il ne pouvait se lasser de contempler ce beau séjour, « cette Capoue » comme il disait déjà en son âme janséniste, dans la crainte qu'une émotion profane altérât son admiration.

Mais, comme il allait fermer la fenêtre, des cris bruyants retentirent. Il se pencha. Au-dessous de lui, sous les quinconces, c'était un mouvement joyeux. L'heure de la récréation avait sonné. Il descendit, et passant devant la Chapelle des Saints-Anges, où il fit une courte prière, il se mêla à la foule de ses nouveaux compagnons.

D'abord il vécut dans une sorte de ravissement. L'esprit de ses condisciples, la bienveillance de ses maîtres, tout le charmait. A Saint-Mesmin, on ne punissait pas. Tout cédait à l'invisible autorité du réglement, tout semblait se mouvoir dans une atmosphère facile d'intelligence et de douceur.

Le jour vint enfin de la première composition ! Emile avait à traduire un long passage de Virgile, la description du bouclier d'Enée. L'ancien élève de Laroche, nourri de la forte substance des Pères de l'Eglise se croyait sûr du premier rang. Sa version — il l'avait scrupuleusement vérifiée — ne contenait pas de contre-sens. Le classement qui lui assigna la modeste place de onzième le surprit comme un affront.

Le lendemain, le commentaire d'un maître et la lecture des copies lui apportèrent l'explication de son échec. Le meilleur parmi ces jeunes latinistes avait rendu le premier vers si expressif du célèbre passage de l'Eneïde,

Hæc inter tumidi late maris ibat imago
Aurea...

d'une façon juste et saisissante qui révélait non seulement une connaissance approfondie des deux langues latine et française, mais le sentiment délicat de la forme et de la beauté virgiliennes.

Cette version qui fut citée comme un modèle, commençait ainsi :

Au centre, l'artiste avait figuré sur un fond d'or l'énorme rondeur de la mer.

— Je suis perdu ! se dit le Savoyard, qui n'osa point comparer, à cet élégant petit chef-d'œuvre sa traduction banale. Le travail et l'intelligence n'ont ici que les seconds rangs. Les premières places appartiennent au talent, qui ne s'acquiert pas. Et il y a dans chaque classe, dix rivaux mieux doués que moi.

Quelques jours après, en passant dans un vestibule, il vit par une porte entre-baillée, un curieux petit salon, blanc et or, dont les médaillons encadrés de palissandre représentaient les grands hommes du XVIIe siècle. Au

milieu de la pièce, il remarqua de grands fauteuils de bois doré, rangés en cercle.

Il s'informa.

— Tu ne connais pas l'académie? lui demandèrent ses camarades.

Au temps où il n'était que supérieur de petit séminaire, l'abbé Dupanloup avait déjà institué une académie à Saint-Nicolas. Dans les rangs d'élèves distingués, souvent bien supérieurs au niveau des classes, certains montraient un talent précoce, des dons remarquables de poètes et d'écrivains. C'était à ces privilégiés que l'académie ouvrait ses portes. Le séminariste admira cette organisation prévoyante qui mesurait avec tant d'ingéniosité l'honneur au mérite. Pourtant, au milieu de cette brillante jeunesse, il se sentait dépaysé.

La faveur inouïe des lettres à Saint-Mesmin l'étonnait toujours. On les cultivait avec amour, avec orgueil. Chaque année, on les glorifiait dans des fêtes solennelles, qu'on célébrait suivant une espèce de rite comme les cérémonies d'un culte. C'étaient de véritables événements littéraires qui faisaient accourir, de partout, les personnages les plus éminents au séminaire de La Chapelle, la seule maison d'éducation française où l'on pût voir représentés, dans la langue de Sophocle, les chefs-d'œuvres de la tragédie grecque.

La première fois que le séminariste entra dans la salle des fêtes où on allait jouer, ce jour-là, *Œdipe à Colonne*, il ne vit d'abord qu'un fourmillement confus de foule où il remarqua pourtant la présence d'un grand nombre d'élégantes Orléanaises.

Il dit en riant ;

— Mais ces dames n'entendent pas un mot de grec !

On lui expliqua qu'elles suivaient sur un livret, une excellente traduction française des vers de Sophocle.

— Ainsi, pensait l'élève de Laroche, ici tout est fait pour unir le monde, les Lettres, la Religion.

Le premier rang des spectateurs, composé de visiteurs illustres, attirait tous les regards.

L'attention du jeune Savoyard se trouva vivement frappée par le costume d'un certain nombre de personnages qui portaient un habit vert rehausssé d'or. Il craignait trop le ridicule pour demander une explication. Mais il apprit un peu après, par les conversations de ses camarades, que MM. Villemain et Saint-Marc Girardin se trouvaient dans la salle. Il reconnut alors l'uniforme académique qu'il n'avait encore jamais vu.

Par déférence pour son grand âge, l'évêque d'Orléans avait voulu céder la place d'honneur à la duchesse de Montmorency dont le

visage aux nobles traits et l'air de douceur charmait l'assistance. Mais il restait le centre et l'âme de cette assemblée d'élite.

La représentation commença. Le rideau se levait sur un décor figuré avec tant de vérité, qu'un membre de l'aréopage, spécialement invité par le prélat, jura qu'il reconnaissait Colonne. On murmura le nom d'un académicien dont les dessins avaient servi à l'exécution de ces tableaux. Puis, l'attention se trouva fixée par le jeu parfait des jeunes acteurs qui portaient avec aisance le pallium et le peplum. Ismène et Antigone arrachèrent des larmes. Les chœurs tournaient en chantant la strophe et l'antistrophe. Mendelsohn les avait orchestrés. Cette musique émouvante respirait tour à tour le souffle des passions guerrières et la mélancolie des hommes en face de la colère des dieux et de l'immuable destin.

Cette soirée s'acheva dans un véritable triomphe. L'évêque d'Orléans rayonnait. Ses yeux noirs jetaient des flammes. Il pensait que de telles journées faisaient sentir à la jeunesse qu'il formait avec tant de soins, l'union de ces douces puissances : les Lettres et la Religion.

Mais le rigorisme d'Emile fut affecté.

« Quel bénéfice, se disait-il, la foi peut-elle retirer de pareilles manifestations? »

En lui-même, il détestait les lettres où

d'autres que lui triomphaient. Devant ses camarades, il s'enhardit jusqu'à critiquer de pareilles cérémonies. Il osa même ironiquement discuter : « un système d'éducation chrétienne dont le paganisme formait la base». Le contempteur de saint Jérôme cita le mot d'un écrivain célèbre qui allumait tant de polémiques : « Les livres des païens sont beaux comme leurs temples, mais c'est le démon qui les habite. »

A ce moment, où, dans les milieux ecclésiastiques, l'étude des humanités toujours discutée avec passion se trouvait souvent décriée, ce mot devait exciter la verve des jeunes rhéteurs de Saint-Mesmin. Sous les quinconces verdoyantes, Emile fut bientôt le centre d'un cercle de contradicteurs. L'un d'eux, jeune homme petit et mince, au front large, aux yeux bleus tout pétillants de malice et d'ironie, se mit soudain à discourir.

— « Il y a, s'écriait-il, du divin dans « l'homme qui exprime Dieu plus que toute « autre créature, mieux que l'Univers. Mais « la grande et singulière prérogative des let-« tres, c'est, qu'à leur tour, elles expriment « l'homme, cette image de Dieu, car les let-« tres sont l'expression même de l'esprit « humain tout entier. »

— « Souviens-toi, dit en terminant le « rhétoricien, des vers que citait saint Paul

« en présence de l'Aéropage ! Souviens-toi « des beautés divines de ce ciel de Parthé- « nope qui inspirait à Virgile de chercher au- « delà des cieux mortels une lumière plus « brillante et plus pure, un soleil, des astres « nouveaux. »

Emile ne comprenait pas le sourire de ses camarades qui couvraient cependant d'applaudissements ce magnifique langage.

— Jules L..... s'est moqué de toi, lui souffla quelqu'un. Il vient de te réciter les principaux passages du discours de réception à l'Académie de Mgr Dupanloup.

Le sourire de ses condisciples apprit au jeune Savoyard qu'il venait d'être mystifié.

Il pensa :

— Je ne suis qu'un sot et qu'un barbare, je méconnais l'esprit de cette maison.

Il se demandait parfois quel était le secret de cette éducation? Il sentait bien qu'un esprit caché, un art invisible et profond animait tout. Il se souvenait de ces catéchismes de Laroche où l'instruction religieuse parlait d'une voix sèche et froide. A Saint-Mesmin, le génie du catéchiste de Saint-Hyacinthe en avait fait autant de cérémonies éclatantes où florissait dans un brillant décor, un enseignement large et chaleureux. Toutes ruisselantes de lumières, toutes embaumées d'encens,

toutes vibrantes du chant des orgues et des cantiques, les chapelles servaient de cadre étincelant à ces petites académies où les élèves, en longs surplis, étaient admis à cultiver la Science Chrétienne. Là, ne régnait point la lettre morte, le dogme immobile, mais l'esprit, le souffle généreux d'un apostolat vivifiant. Au milieu de ces instructions si animées, si ardentes parfois, *lui-même* apparaissait. Qu'il était grand, drapé dans un riche manteau d'une étoffe aux reflets de moire, la tête légèrement inclinée, sa longue et blanche main où brillait la pierre violâtre posée avec une majesté souveraine sur le balustre du chœur ! Il parlait au milieu du profond silence que sa seule présence imposait. C'était des homélies pleines de naturel et d'abandon, de force et de flamme. Ravis, ils le comparaient entre eux au saint Jean Bouche d'Or de la *Palæa* d'Antioche.

— Quelle adroite, quelle savante mise en scène! se disait Emile.

Un soir de mai, dans les cours de Saint-Mesmin, il suivait avec ses camarades l'exercice du Mois de Marie. Les élèves, disposés sur deux rangs, s'avançaient avec lenteur vers la chapelle de la Vierge dont le chœur illuminé brillait comme un nimbe au fond des ombres crépusculaires qui traînaient sous les

quinconces. Une brise tiède, parfumée, un souffle de printemps passait dans les longues charmilles, un cantique s'éleva dans la douceur de ce beau soir : *Salve Regina.*

Le petit Savoyard sentait le charme de cette heure exquise.

Il ne priait pas. Il rêvait. Un pas rapide et bien connu l'avait surpris.

C'était *lui !*

Il avait entendu la cloche familière, franchi la simple palissade qui le séparait du collège. Il était là, confondu dans les derniers rangs des élèves. Une joie immense brillait dans ses yeux. Lui aussi, sans doute, il ne priait pas. Il contemplait avec ravissement cette scène émouvante. Il goûtait pleinement le bonheur qui rayonnait autour de lui.

— Voici donc son secret, s'écria le séminariste qui comprit à cet instant la pensée du prélat.

Cet incomparable ouvrier dans l'art de forger les hommes avait tissé, maille à maille, le réseau des émotions premières de ces enfants. C'était une souple et splendide armure. Jamais ils ne délieraient son invisible et puissante étreinte. Jamais ils n'oublieraient le pieux cantique de leur jeunesse « le poème saint et varié » qui avait bercé leurs âmes, ce double culte, les Lettres et la Religion, qu'un art incomparable avait parées de tout ce qu'il

y a de plus grand, de plus élevé et de plus séduisant dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Cette jeunesse d'élite grandirait, deviendrait virile. Elle essaimerait dans le vaste monde. Elle peuplerait le forum, le prétoire, les académies. Elle recruterait l'armée, la magistrature, toutes les hautes fonctions. Dans une société bien réglée, dans une cité sage et polie, telle qu'avait pu l'imaginer le rêve harmonieux d'un Fénelon, dans l'idéale Salente, les élèves de Mgr Dupanloup devaient vaincre par le prestige de leur évident mérite, sans effort et sans lutte, en souriant.

Un psychologue social, plus perspicace que ce petit paysan savoyard qui devinait, en un éclair, les intentions profondes du grand évêque, aurait sans doute mieux discerné le défaut secret de cet habile éducateur.

Il préparait des hommes accomplis pour les cadres d'une société élégante et policée, admirablement hiérarchisée, où toute valeur avait sa place, tout mérite sa récompense. Il n'avait pas prévu la ruée démocratique, son puffisme, sa réclame, ses basses intrigues, la violence et la déloyauté de ses ignobles compétitions électorales et politiques. Devant cette lutte brutale, les disciples virgiliens de Mgr Dupanloup, ces belles troupes, ces beaux soldats *du roi,* devaient se retirer sans com-

battre comme ces phalanges brillantes que les légionnaires de César frappaient rudement au visage.

Ces réflexions échappèrent au fils du métayer de Valleiry. Il ne pensait qu'à lui-même, à son avenir difficile et qu'il croyait compromis. Avec quelle ironie il songeait à ses mesquines ambitions de jadis! Une cure dans une petite ville de Savoie, en vérité, quelle médiocrité, quelle misère! Non, ce n'était point dans les rangs de ses anciens condisciples, fils de paysans grossiers de Laroche, mais au milieu des élèves lettrés et diserts de Saint-Mesmin, que, plus tard, se choisiraient les évêques, les pontifes, les princes de l'Eglise.

Serait-il même jugé digne de faire un prêtre? Il voyait les efforts les plus grands s'accomplir dans ces classes supérieures de rhétorique et de philosophie où les vocations ecclésiastiques se décidaient, chaque année, parmi les mieux doués, les plus intelligents, les meilleurs. C'était à ceux-ci que devait surtout profiter l'éducation si remarquable de Saint-Mesmin ; c'était à ces futurs prêtres auxquels le prélat répétait souvent qu'il fallait, pour cette vocation, « être né grand ou le devenir »!

« Cultiver le divin dans l'homme, créer

des hommes de Dieu », former des prêtres, tel était le but suprême de ces immenses efforts.

— Voilà le grand œuvre, se disait le séminariste, recruter le sacerdoce, mais avec des unités exceptionnelles, des individualités d'élite, des éducateurs de premier ordre, des réformateurs, des apôtres.

Et il distingua d'un seul coup, toutes les lignes du plan magnifique que s'était tracé le prélat.

Ce système, dont le succès éclatant à Saint-Nicolas grandissait encore à Saint-Mesmin allait servir de modèle à toutes les maisons religieuses, aux collèges, aux séminaires, aux séminaires surtout. N'était-ce point là, la suprême pensée de l'évêque? Ne rêvait-il pas de fonder une œuvre centrale, une congrégation des séminaires? Ne songeait-il pas à réunir entre ses mains toutes les directions prépondérantes de la formation du clergé, au triple point de vue de la science, de l'enseignement et de l'apostolat?

Depuis déjà quelques années, une nouvelle discrètement répandue avait excité l'attention de quelques grands esprits. Mgr Dupanloup allait ressusciter l'Oratoire! L'œuvre du Cardinal de Bérulle, détruite par la Révolution, allait renaître avec son imposant cortège de savants, de philosophes, de lettrés, la vie in-

tellectuelle intense de ses admirables polémiques.

Un homme d'un haut mérite, le Père Gratry, dont le livre des *Sources* avait jeté des vues profondes sur l'harmonie des sciences, était pour l'évêque d'Orléans l'auxiliaire le plus précieux de cette œuvre de résurrection.

Il semblait prédestiné par sa culture scientifique, à préparer, pour les rangs d'un haut clergé éducateur, l'élément qui manquait le plus : des savants.

Cette idée entra dans l'esprit d'Emile et n'en sortit plus. Oui, les savants avaient un grand rôle à jouer dans l'Eglise moderne! Le Père Gratry, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, lui apparut désormais comme un modèle accompli.

Quelques jours plus tard, il fit part à sa famille de son intention d'abandonner les classes de lettres, et, comme on disait alors, de *bifurquer* vers les sciences, afin de préparer lui aussi, l'examen de Polytechnique.

Il travailla sans répit. Au mois de juillet 1868 il se présenta au concours, fut admis à l'écrit mais échoua à l'oral dans des conditions qui lui ôtaient tout espoir de réussir.

Ses ambitions s'écroulaient.

Il renonça à la carrière ecclésiastique.

LA CHAPELLE DES CARMES

Energique et prompt en ses avis, sachant surtout le prix du temps, en ces heures décisives où se jouent les destinées juvéniles, le père Chautemps avait engagé son fils à choisir une nouvelle carrière. Le jeune homme avait décidé de faire ses études de médecine et il avait commencé à suivre les cours de l'Ecole préparatoire de Lyon, qui fut depuis Faculté.

Quand la guerre éclata, quelque temps après, il trouva dans sa nouvelle vocation le prétexte d'éviter les dangers du front de bandière. Il s'abrita dans une ambulance. Après la guerre, il continua ses études, d'abord à Lyon pendant trois ans, puis à Paris où il conquit ses grades et prit son titre de docteur.

— C'est à Paris, lui disait souvent le père Jean-Marie, que tu trouveras une clientèle riche, c'est à Paris que tu pourras t'aider de tes relations cléricales.

Tout l'espoir de cette famille de paysans se tournait encore vers le compatriote illustre dont la figure semblait avoir grandi au milieu de tant d'écroulements. Elle apparaissait alors, cette figure aux yeux si vifs, au front si haut, couronné d'une neige éclatante comme le lumineux fantôme du passé plein d'honneur et de l'avenir plein d'espérance qu'on croyait voir flotter légèrement au-dessus des ruines de la Patrie.

Après nos désastres, la ville d'Orléans reconnaissante de son admirable attitude pendant l'occupation prussienne l'avait envoyé siéger à l'Assemblée nationale. Il était devenu rapidement un des chefs du parti conservateur. Au fond de sa retraite champêtre de Viroflay, sous les magnifiques ombrages de la Villa Bon-Repos, à l'orée des grands bois, on eût dit une sorte d'arbitre des destinées de l'Eglise française encore incertaines aux premiers jours de la République naissante. C'était là qu'il préparait ses discours à l'Assemblée, ses mandements, ses circulaires, ses lettres aussitôt traduites en vingt langues. C'était là qu'il écrivait, nouveau Fénelon, son traité de l'éducation des filles ou ses études fameuses sur la franc-maçonnerie dont il montrait la secrète puissante poussant déjà le nouveau régime vers les abîmes de l'anarchie. Là il aimait à recevoir des hommes poli-

tiques, des amis, ou ces jeunes gens dont il avait toujours secouru les premiers pas. Et n'était-ce point, au cours d'une de ces promenades familières dont le hasard conduisait l'évêque, tête nue, le chapeau à la main, tantôt le long des ormes séculaires de l'avenue de Paris, tantôt sous les ombres profondes de l'Allée Noire, au pied de ce chêne de la Vierge couvert par la piété villageoise d'ex-voto reconnaissants, qu'Emile Chautemps venait chercher le réconfort nécessaire aux heures tristes et découragées des débuts de la vie !

Ah ! ces débuts ! quelles difficultés ! quelles déceptions ! quelles misères !

En 1875, il avait enfin passé sa thèse et il s'était installé aussitôt dans un petit appartement de la rue Turbigo, sommairement meublé. Les subsides du père Chautemps se trouvaient toujours comptés avec une parcimonie extrême. Dans son cabinet vide et froid, le jeune docteur attendait la clientèle. C'était de longues heures stériles, tandis qu'au dehors, dans les rues de ce quartier du Temple, si animé, si vivant, la grande voix de Paris criait sa fièvre d'activité et de travail.

Alors, pour secouer le spleen, il laissait volontiers sa pensée s'envoler au loin, là-bas, vers l'ombre bleue de ses montagnes, vers

les horizons familiers murés par la ligne éclatante des cimes neigeuses. La nostalgie s'emparait de ce grand garçon à la taille lourde et mal équarrie, aux gestes gauches, dont les vastes poumons manquaient d'air dans l'atmosphère ardente de la Cité. Paris devenait ainsi, peu à peu, hostile à ce provincial, à ce déraciné. Le bruit de ses rues l'entêtait, l'obsédait. Les coudoiements de ses piétons gênaient son pas de montagnard. Le soir, même, quand la ville arbore son masque de fête et de plaisir, devant la façade étincelante des cafés ou des théâtres, il se prenait à rêver de la quiétude endormante des petites brasseries genevoises dans la rue de la Croix-d'Or ou du calme des nuits profondes dans la vallée de Valleiry.

Le mal du pays l'étreignait, le ramenait à la maison. Il revoyait la ferme paternelle, ses murs blancs, son toit de tuiles, se profilant sur le fond vert de la prairie. Plus haut, sur les flancs de la montagne, s'étageaient en rangs serrés les plants de vigne, et plus haut encore, à travers les rochers, les sapins et les mèlézes, on apercevait tout au sommet de l'Alpe, les petites vaches montagnardes dont la clochette suspendue au licol, à la mode suisse, secouait dans l'air sonore de capricieux carillons.

Mais la curiosité du père, ses embarras-

santes questions troublaient la joie du retour, la pure ivresse de l'air des cimes. Louis aussi, le gênait. Il craignait le regard fixe de ses yeux interrogateurs, l'air d'insaisissable ironie dont il entourait son cadet comme d'un fluide malicieux.

Ces rentrées au giron familial se ressemblaient toutes. C'était toujours l'exposé détaillé de sa situation, toujours aussi, des demandes d'argent. Le père faisait la grimace. Il desserrait sans plaisir les cordons de son escarcelle. Mais il donnait des conseils très libéralement.

Un soir — c'était un soir de septembre illuminé de clair de lune — après dîner, ils sortirent, le père et le fils.

Ils prirent un chemin qui s'en allait derrière la ferme, traversait une prairie et longeait le pied des coteaux.

Tous deux marchaient en silence. Jean-Marie fumait sa pipe en crachotant. Le jeune jeune docteur rêvassait. Fini, son séjour à Valleiry ! Demain le train l'emporterait, l'arracherait à sa Savoie, le rendrait à ce grand Paris hostile et bruyant, à son cabinet médical, maussade et froid ! Ah ! s'il avait osé, comme il aurait supplié son père !

— Père, garde-moi ! laisse-moi ici, près de toi, près de vous tous! je travaillerai avec vous.

Il rêvait avec délices aux calmes travaux

des champs, à la comptabilité paisible du commerce des fromages.

Il soupirait.

Tout à coup, Jean-Marie lui avait dit :

— Tu devrais tâcher de te faire connaître. Pourquoi ne fais-tu pas des conférences ? Pourquoi n'as-tu pas encore tâté de la politique ?

— De la politique ? Moi !

— Oui... toi ! Cela n'a pas mal réussi à un de tes confrères.

— Qui donc ?

— Clemenceau.

Emile avait baissé la tête. C'était vrai pourtant. Ce Clemenceau à peine plus âgé de quelques années, se trouvait déjà célèbre. Et c'était bien la politique qui avait été son tremplin !

Il avait commencé par des conférences, dans les salles d'école communale, par des discours dans les réunions publiques, jusqu'au jour où M. Thiers, l'omnipotent président de la République avait appris tout à coup qu'il se trouvait à Montmartre, un jeune maire de vingt-cinq ans qui osait lui résister, qui prétendait garder dans les sections du dix-huitième arrondissement, les canons de la garde nationale ! Et la France avait appris en même temps le nom de Georges Clemenceau et l'assassinat de deux généraux.

— Eh bien ? demanda Jean-Marie.

— Eh bien, répondit Emile, j'y penserai.

Dans la nuit les cimes bleuissantes semblaient escalader le ciel.

Rentré à Paris, Emile avait médité l'idée paternelle : l'éloquence, la politique, la popularité, la bataille ! C'était un rêve bien séduisant !

Puis, l'effroi de la parole en public l'avait saisi. A vrai dire il n'était pas né pour les triomphes oratoires. Dans la conversation courante une grande paresse de pensée jointe à sa timidité native, le faisait toujours bredouiller. Il cherchait souvent un mot juste que d'ailleurs il ne trouvait pas.

Cependant, il fallait oser !

Et, suivant l'exemple de Clemenceau, il décida qu'il parlerait, lui aussi, dans la mairie de son arrondissement. C'était s'éviter les frais de la location d'une salle. En même temps, il s'assurait la présence d'un petit public très disposé à subir sans résistance ses balbutiements d'orateur, le public respectueux et attentif des cours du soir.

Enfin, il avait cherché un sujet. Il voulait qu'il fut susceptible d'intéresser tout le monde, l'ouvrier comme le bourgeois, le mari comme la ménagère. Il finit par fixer son choix sur l'étude des propriétés du café.

Laborieusement il prépara ses matériaux, écrivit son texte et l'apprit tout entier par cœur. Alors seulement, il s'occupa de son débit.

Sa mémoire fidèle lui présentait bien les phrases. Mais il ne savait comment faire pour donner à chacune d'elles l'intonation appropriée. Sa voix sourde et peu étendue manquait de variété. Et toujours il se surprenait à réciter ses périodes, suivant une formule invariable et monotone qui faisait monter sa voix au début des phrases et la laissait retomber ensuite, comme si elles s'engouffraient de désespoir dans les profondeurs de son gosier. Vainement, il avait essayé de réagir, de secouer l'uniformité fastidieuse de sa diction. De guerre lasse, il se résignait. Il finissait par espérer que la présence du public le fouetterait, le galvaniserait, lui communiquerait l'étincelle que les murs de son cabinet ne faisaient point naître en lui.

Ensuite, il avait étudié sa mimique.

Mais, là encore, il avait tout d'abord rencontré de si grands obstacles, qu'il avait aussitôt désespéré de pouvoir jamais les franchir. Jamais il n'aurait supposé qu'il pût être aussi difficile de mettre à l'unisson des mots et des gestes. Jamais il n'aurait cru qu'un orateur pût, à ce point, être embarassé de ses bras. Il se résolut enfin à supprimer toute action. Et comme il ne pouvait laisser indé-

finiment ses mains posées sur la table, il décida de les mettre alternativement, tantôt dans les poches de son pantalon et tantôt à plat sur son ventre, les pouces glissés, avec désinvolture, dans les poches de son gilet.

Le jour de la conférence arriva. Il cherchait à se figurer l'effet produit par le public. Il avait, à cette occasion, soigneusement préparé son entrée. Dans ce but, il avait fait choix d'un air aimable et bonhomme et surtout d'un large sourire qui devait lui conquérir d'un seul coup toutes les sympathies. Mais on était en plein hiver. Et la neige tombait à flots. Il parla devant les banquettes.

Au-dessus de sa tête, une lampe fumeuse projetait une lumière tremblante. Il récita péniblement sa conférence. Il lui semblait jeter ses phrases une à une dans un trou noir. Parmi les rares assistants, un employé prit des notes, un ouvrier toussa, se moucha et un titi parisien, entré surtout pour se chauffer, prit la porte en pouffant de rire.

Emile fut découragé. Il désespérait de lui-même. Etait-il fait, lui, paysan, pour les batailles oratoires, pour les hasards du forum ? Ah ! rester là-bas, au pays, dans la ferme familiale, dans le labeur fécond des champs et l'air pur de ses belles Alpes, loin de ce Paris ennemi, loin de l'atmosphère étouffante de la redoutable Cité !

Tout le ramenait à Valleiry. Il s'y était retrouvé un soir, en tête à tête avec son père. Au coin de la table rustique, Jean-Marie fumait, taciturne, sa courte pipe de merisier. Emile disait les déceptions, les rancœurs de sa triste vie. Eloquemment, il peignait l'attente morose du client dans le silence de son cabinet, la solitude déprimante, l'ennui, le découragement, puis tout à coup, le mal du pays qui l'étreignait, qui le saisissait à la gorge, le ramenait auprès des siens !

Sa voix tremblait. D'un geste dur, Jean-Marie avait coupé court à ces mots d'attendrissement. Puis, il avait déclaré, en se levant, comme un juge qui rend un arrêt :

— Il faut te marier, mon garçon !

D'abord, Emile avait été surpris de cette décision imprévue de la sagesse paternelle. Mais il s'était vite rassuré. Il se sentait plus d'aptitude pour le mariage que pour la politique. Le succès d'ailleurs dans cette direction nouvelle, avait répondu beaucoup plus vite à ses efforts. De petits commerçants des environs de Chartres, qu'il avait connus par l'intermédiaire d'un prètre, ne virent pas d'un mauvais œil l'union de leur fille unique avec un médecin parisien, un jeune « docteur », même sans le sou. Les fiançailles se firent rapidement à la demande d'Emile et le mariage fut résolu.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau de ce futur bonheur conjugal, la modicité d'une dot qui ne dépassait guère une quarantaine de mille francs. Mais on avait des « espérances » ! C'était l'héritage attendu d'une vieille tante très bigote qui léguerait à sa jeune nièce une fortune de huit cent mille francs.

Pour la célébration du mariage, Emile dédaigna le décor d'une modeste église paroissiale. Il tint à lui substituer un cadre qui fut plus conforme au caractère si chrétien de leur union. Il choisit les murs mystiques de la Chapelle des Carmes à Vaugirard.

L'éternel génie de l'Eglise a fait de ce sanctuaire historique une tombe et un témoin. Sa crypte est un formidable ossuaire. Ses dalles, ses murs, lavés par le sang des martyrs en ont conservé les empreintes qu'un double sentiment de piété et de justice a voulu rendre indélébiles. Là, tout proteste, tout crie vengeance, les pierres, les colonnes, les pans de murs tachés par les épées rougies des égorgeurs ou par les mains agonisantes des victimes. Les assises mêmes de l'édifice, effroyablement tapissées de crânes fendus par les sabres ou troués par les piques, semblent lancer vers le ciel un appel désespéré contre la haine sectaire cachée sous les loques sanglantes des septembriseurs,

Le jour de la cérémonie, lorsqu'Emile Chautemps parut, donnant le bras à sa vieille mère, l'étroit vaisseau de la chapelle remplie de son innombrable parenté, de quelques amis savoisiens et des relations de famille de Mlle Lechevalier parut un moment trop petit On put dire qu'il y avait foule. Le jeune médecin s'avança au milieu des murmures sympathiques de l'assistance. Jamais il ne s'était senti aussi à l'aise. Il semblait avoir retrouvé pour cette circonstance importante le large sourire bonasse, inutilement préparé pour les auditeurs de ses discours. Ce sourire irradiait toute sa personne ventripotente et sa figure épanouie.

Cependant les gorges luisantes des orgues lançaient éperduement vers le ciel leurs grandes voix de métal. Une rêverie soudaine emporta la pensée de l'ancien élève de Saint-Mesmin. Il connaissait assez l'histoire pour retrouver autour de lui tous les vestiges du passé. Son imagination vagabonde se plut à les évoquer. Il songea aussi que sur cet autel où le divin sacrifice allait s'accomplir pour consacrer son union, Mgr Dupanloup, son maître, avait autrefois célébré sa première messe. Alors, un flot de mysticisme inonda son cœur et tout son être se fondit dans un fluide d'onction pieuse. Une volonté mystérieuse, une sorte d'harmonie préétablie l'avait

évidemment conduit dans ce sanctuaire prédestiné. En même temps que son âme débordait d'horreur et de colère pour les ennemis de la religion et de l'Eglise, il se sentit profondément croyant, plein de foi et de reconnaissance pour ce Dieu qui le favorisait en lui envoyant si généreusement à la fois ses grâces et la fortune.

Ce rêve s'acheva en vision. Des deux côtés du tabernacle se trouvaient deux anges de bronze d'une valeur inestimable. Il lui sembla que ces chérubins étincelants s'élevaient à travers les ondes sonores dont les orgues emplissaient la nef. Ils s'envolaient dans le ciel bleu, emportant vers les empyrées, l'âme légère de la vieille tante. Ils disparaissaient peu à peu ; et, sur de floconneux nuages, un sac aux larges contours faisait briller ses chiffres d'or.

LE CHATEAU

DE LACOMBE

Le mariage le transforma, dégrossit un peu sa lourde écorce de paysan. On eût dit que la cérémonie de la chapelle des Carmes avait définitivement fixé en lui, cet aspect jovial, cet air bonhomme et familier dont s'enveloppait si dangereusement la ruse atavique.

Mais d'abord les terribles prédispositions familiales sommeillèrent paisiblement dans le rejeton paresseux. Il avait commencé par goûter éperdûment à la vie, au bonheur, à l'amour. Débarrassé de l'inquisition paternelle, échappant pour quelque temps du moins aux soucis immédiats de l'existence matérielle, grâce aux quarante mille francs de dot de sa femme, il avait mordu goulûment dans la lune de miel comme dans un fromage savoisien.

Volontiers, il aurait vécu ainsi dans le recueillement égoïste de son bien-être bour-

geois. Mais ces jours heureux s'évanouissaient comme la vision de l'oasis à l'horizon du désert. Des enfants naissaient, apportant des charges nouvelles. La petite dot entamée déjà largement par les frais d'installation du nouveau ménage fondait à vue d'œil. Vite il avait fallu reprendre le harnais pesant du médicastre, la corvée des consultations, et celle, plus pénible encore, des visites à domicile. Il chassait la pièce de cent sous. Mais, dans sa course époumonnée, les interminables escaliers parisiens arrêtaient l'élan du montagnard. Il n'avait rien de la sveltesse agile du docteur frais émoulu. Ses vingt-huit ans bedonnaient. A poursuivre ainsi la fortune d'étage en étage, visiblement, il s'essoufflait.

Un instant, il s'était ragaillardi en fondant des espérances presque justifiées sur la santé précaire de sa tante. Mais c'était encore un leurre de son malicieux destin. La vieille rentière montrait toujours une étonnante vitalité. Desséchée, presque diaphane, la vie semblait n'être pour elle que l'expression d'une volonté singulière, d'une obstination de vieillard. Emile jurait qu'elle le faisait exprès. Il était vrai qu'elle paraissait embaumée par la foi autant que momifiée par l'âge. Il espérait que son âme phosphorée par les prières prendrait feu et communiquerait à son enveloppe matérielle un incendie qui lui eut

assuré l'héritage d'un capital de huit cents mille francs.

En ces circonstances difficiles, presque critiques, sa femme lui donna une idée. Chacun trouve ainsi son heure propice et marquée par la destinée. Pour rencontrer la fortune, il suffit de tourner la tête. Assez jolie, Mme Emile Chautemps avait plu beaucoup à la colonie savoisienne. De nombreux compatriotes du médecin fréquentaient son salon modeste. Elle songeait au moyen pratique d'utiliser ces sympathies pour fabriquer à son mari la clientèle électorale et médicale qui le pousserait au succès.

C'était ainsi qu'un beau jour suivant les conseils de sa femme, Emile avait fondé le dîner du *Matafan*.

A lui seul, ce nom était un succès. Ce gros gâteau savoisien à la croûte épaisse et solide, symbolisait à merveille les appétits robustes des Savoyards de Paris. Ces montagnards arrachés à leurs cimes et à leurs vallées alpestres et devenus par les caprices du hasard ou par leurs aptitudes commerciales, des bourgeois cossus et des citadins notoires se trouvaient depuis longtemps tourmentés par la soif des distinctions et par la fringale des honneurs. Avec quelle joie ils auraient coupé leur part du gâteau ! Mais il leur fallait un chef de file, moins encore, un président

de table, quelqu'un qui voulut incarner leur goinfrerie et sut porter un couteau formidable dans le *Matafan* parisien.

Emile Chautemps se trouvait à point. Il était né président. Ses mains grasses, molles et fondantes, son air onctueux d'ancien séminariste, sa ventripotence, sa grosse face vaguement éclairée par le sourire de sa bouche lippue et par l'éclair malicieux de ses yeux bridés à la chinoise, tout semblait lui conférer le prestige de l'honorable M. Choufleury.

Le premier jour, il fit florès. A la fin du banquet il voulut porter un toast. Il se leva, toussa, promena sur les convives son plus aimable rictus et commença en espaçant largement ses mots comme ces orateurs de grande envergure qui, pareils à l'albatros, prennent difficilement leur essor :

— Mesdames... Messieurs... au moment de lever mon verre... je me sens ému... très ému...

Il hésitait, répétait ses mots, bredouillait d'inintelligibles phrases, mais le reste du discours se perdit dans un tonnerre d'acclamations.

A son tour, la Savoie était heureuse.

Dès lors, ce furent d'énormes agapes dont retentirent les échos du Palais-Royal jadis éveillés par d'autres fêtes. Les plantureux banquets savoisiens ne rappelaient que de

fort loin les petits soupers du Régent. On se réunissait chez Vefour, rue de Valois, on mangeait les plats du pays, on s'empiffrait de *Matafan*. Le petit vin blanc des Bauges versait une bruyante ivresse. Au dessert, on entonnait des chansons après avoir humé les pots. Souvent, on dansait. La grosse joie de la Savoie parisienne longtemps contenue crevait comme les eaux des Alpes, à la rupture d'un glacier. Les vitres de la salle en tremblaient. Les murs en étaient secoués. Un locataire résilia son bail et fit un procès au propriétaire qui demanda des dommages-intérêts au restaurateur.

Entre ces ripailles, on discutait, on pérorait ferme. On dressait des plans de bataille électorale qui participaient un peu de l'ébullition des cervelles échauffées par le vin clairet. Ainsi, ces audacieux montagnards marchaient à la conquête de Paris. Et c'était dans leurs rangs qu'Emile rencontrait pour la seconde fois le démon tentateur des grandes ambitions politiques.

A vrai dire, la politique n'avait jamais été tout à fait absente des soucis de la famille Chautemps.

Pour le paysan madré qui présidait à sa conduite, elle se résumait en un mot : la recherche et la connaissance du plus fort. Mais, par ces temps incertains qui avaient

suivi la guerre, ce n'était point chose aisée. La République était-elle fondée? Ou bien, décor momentané, installation provisoire, allait-elle s'évanouir subitement devant l'apparition triomphale que l'on préparait en secret? Au milieu des hommes du nouveau régime, beaucoup, et parmi eux l'évêque d'Orléans, étaient acquis ouvertement à la Monarchie. Mais que ferait M. Thiers? tournerait-il les yeux, lui aussi, vers les tours de ce château de Frohsdorf où semblait attendre et veiller comme le gardien jaloux et un peu froid des fleurs de lys, Mgr le comte de Chambord?

Un instant, dans les couloirs du Palais-Bourbon, quelqu'un put dire, qui se croyait sûr : « Messieurs, la Monarchie est faite. » Puis, la question du drapeau fut posée avec cette acuité malheureuse qui fit naître tant de polémiques. Et, cette fois, le prince ne céda pas. La situation s'aggravait. Alors, dans ce péril extrême, déférant aux prières de ses amis, l'ancien catéchiste des princes d'Orléans, Mgr Dupanloup avait encore paru. Ainsi, chaque fois que la bataille pliait, on voyait se dresser dans l'arène le vieil athlète. Et il semblait que ce fut là un nouveau et plus grand spectacle. C'était moins l'homme politique, le député, que l'évêque qui parlait à un prince chrétien, au nom des intérêts suprêmes d'une nation frappée à mort. La let-

tre au comte de Chambord contenait dans sa forme généreuse la plus haute leçon de politique que l'Eglise eût donnée depuis longtemps à la Monarchie.

La réponse vint.

Un matin de février, dans cette pièce spacieuse et claire du petit castel de Saint-Mesmin dont il avait fait à la fois sa chambre et son cabinet de travail, l'évêque d'Orléans s'entretenait avec un ami. Il lui exposait les raisons qui lui avaient inspiré une remontrance aussi grave.

Quelqu'un frappa.

— Qu'y a-t-il demanda l'évêque ?

— Monseigneur, c'est un courrier de M. le comte de Blacas.

Ce messager venait de Frohsdorf. Il apportait la réponse du prétendant.

Cependant, sans émotion apparente, le prélat continuait ses explications. Mais sa main tremblait sur l'enveloppe largement scellée du cachet royal. Il l'ouvrit enfin. A mesure qu'il lisait, la rougeur lui montait au visage. Puis, il s'écria :

— Malheureux pays ! tout est perdu.

Cette réponse, que la France entière ne tarda pas à connaître, un petit paysan des Alpes, l'avait lue avec une attention profonde. Au fond de sa vallée savoisienne, Jean-Marie Chautemps avait pesé le résultat de cet

étrange duel qui mettait aux prises un prince de l'Église et un prince du siècle et dont l'enjeu semblait être la destinée d'une nation. Il avait senti le singulier retour des choses qui, de l'échec du prélat faisait l'échec même de la monarchie.

Les vicissitudes diverses qui suivirent ne changèrent pas la conviction de cet homme d'état en cote de toile bleue. Le vote du septennat n'était qu'un aveu d'impuissance de la part des droites, irrésolues, sans chef, et dont l'influence sur les masses cédait chaque jour le pas aux progrès du radicalisme. Le programme de ce parti, en France comme en Italie et en Suisse, n'est que l'expression politique des vues secrètes de la Franc-Maçonnerie. Aussi, lorsque le suffrage universel répondant à l'action invisible et à la propagande des loges consacra presque partout la défaite du parti conservateur, l'opinion du savoyard était faite. Il pouvait répondre avec certitude aux questions anxieuses de son fils : « A gauche ! toujours à gauche ! »

Dans la tempête du 16 mai, il lui recommanda sans hésiter un acte qui, aux yeux du vulgaire, pouvait passer pour audacieux. A cette époque, Emile prit l'initiative d'une manifestation de la colonie savoisienne en faveur d'un député savoyard qui figurait dans les rangs des trois cent trente-trois protesta-

taires. Le nom du Dr Chautemps parut pour la première fois dans les journaux. Les radicaux le couvrirent d'éloges.

Il connaissait depuis longtemps l'armature secrète de ce parti. Mais un reste de scrupule religieux, le souvenir des traditions qui avaient bercé sa jeunesse l'empêchaient de s'y affilier.

A l'issue d'un de ces dîners du Palais Royal où l'on discutait chaque fois des plans d'action, des programmes électoraux et des réformes politiques, un des plus militants parmi les convives habituels de ces agapes avait pris à part le jeune docteur. Il avait commencé par le féliciter sur le succès de ce dîner du *Matafan* qui le désignait aux sympathies de ses compatriotes. Puis il avait montré quel parti on pouvait tirer, au point de vue politique, de ces réunions où les Savoisiens de Paris commençaient à se montrer si empressés, si assidus.

— La colonie savoisienne, avait-il dit, est nombreuse, active et riche. Elle ne demande qu'à jouer un rôle politique. Et elle le peut très aisément, parce qu'elle se trouve cantonnée dans deux ou trois quartiers de Paris, les Arts et Métiers, le Temple, les Archives où son influence peut jouer un rôle décisif aux prochaines élections municipales. Pour remplir ce rôle, il ne lui manque qu'un guide, un chef...

Il s'était tu, et brusquement, comme un coup de sonde, il avait jeté :

— Vous devriez essayer d'être cet homme-là !

— Moi ? avait répondu le savoyard, avec une modestie feinte, comment voulez-vous ?... Il faudrait que je m'impose...

— Mais non... on vous mettrait en avant, on vous pousserait...

Il avait passé familièrement son bras sous celui du médecin et il l'entraînait. C'était une de ces nuits claires d'octobre qui semblent poser sur toutes choses un miroitement de cristal. Le dîner du Palais-Royal s'était terminé tard, ce soir-là. Au moment où ils tournaient le coin de la rue Vivienne, minuit sonnait. Aussitôt, une vie étrange et factice s'était ruée sur le boulevard. L'énorme artère s'emplissait. A chaque instant, les cafés-concerts, les music-halls, les théâtres et les établissements de plaisir versaient au dehors leur foule élégante et parée. Puis, un fleuve d'attelages brillants avait coulé sur la chaussée, tout un défilé d'images de luxe, de haute vie, entr'aperçues aux fenêtres des coupés qui filaient vite, emportés par le trot rythmé des chevaux.

A ces visions rapides, le montagnard s'enflammait. Son sang bouillait, échauffé par la chaleur du banquet et par la morsure de l'air

vif. Au fond de lui couvaient des ardeurs inconnues que n'avaient point éteintes les joies médiocres de sa lune de miel bourgeoise.

— Ecoutez-moi, lui disait son compagnon, aux prochaines élections municipales nous allons frapper un grand coup. Le parti radical va s'emparer de l'Hôtel de Ville. Mais l'important, c'est d'y rester, c'est de s'y installer... Vous savez que nous manquons d'argent. Eh bien, nous allons nous en faire avec les finances de la ville de Paris!... Pour cela, il faut lui fabriquer un budget autonome, secouer le joug du pouvoir central... il sera facile d'exciter les Parisiens contre un centralisme ridicule qui ne permet pas l'élargissement d'un trottoir ou l'érection d'une vespasienne sans la signature d'un décret. En ce moment, tout le programme de l'autonomie municipale est en train de s'élaborer dans nos réunions maçonniques. C'est un magnifique tremplin électoral qui va nous servir à lancer des hommes nouveaux. Voilà l'occasion de vous produire...

— Me produire... me produire, disait le jeune médecin, pour cela il faut des comités... il faut de l'argent!...

— Ah! mon cher ami, répliqua son interlocuteur, vous trouveriez facilement tout cela si vous vouliez être des nôtres?

— Comment? s'écria Emile étonné.

— Eh! sans doute! ne soyez pas surpris. Vous n'êtes pas encore tout à fait des nôtres. Vous ne faites point partie de cette immense armée qui, dans le secret et le silence, prépare un bouleversement politique et social dont vous ne pouvez avoir aucune idée. Nous sommes en France, vingt mille Maçons, une minorité, n'est-ce pas? une minorité infime? Eh bien, si je vous disais, que dans quinze ans, dix ans peut-être, personne dans ce pays ne bougera sans que nous l'ayons permis? Si je vous disais, que nous serons à cette époque les maîtres, les maîtres absolus du suffrage universel?... Comprenez-vous, pourquoi il faut, oh! *dans votre intérêt*, que vous entriez dans nos rangs?

— Mais, balbutia Chautemps, quelles garanties nouvelles puis-je vous donner?

— Eh! s'écria le franc-maçon, il faut que vous connaissiez nos Temples, que vous observiez nos rites, que vous appreniez notre discipline et que vous soumettiez tous vos actes, tous vos gestes, toutes vos paroles, et presque vos pensées, au contrôle étroit, vigilant, minutieux de vos frères... La Franc-Maçonnerie, voyez-vous, est avant tout une société de surveillance et d'observation mutuelles. Voilà le secret de sa force que j'espère vous faire connaître, car, je ne vous le cache pas, je suis chargé par plusieurs de nos amis

de vous poser cette question : « Mon cher Chautemps, voulez-vous être des nôtres? »

Cette demande faite nettement et presque brutalement n'admettait pas de refus. Emile sentait clairement qu'un non catégorique lui aurait aliéné subitement, de même qu'elles lui étaient venues, tout un tas de sympathies bizarres, inexplicables, poussées brusquement autour de lui, comme sur un mot d'ordre et qui, depuis quelque temps, se resserraient, l'enveloppaient, devenaient plus étroites, plus accaparantes.

Il répondit avec une simplicité habile :

— Votre demande m'honore beaucoup, mon cher ami, mais, elle me surprend un peu, voulez-vous me permettre d'y réfléchir... ai-je vraiment l'étoffe d'un militant? Suis-je bien fait pour la politique?

Mais, en lui-même, il comprenait que l'heure était venue et qu'il fallait choisir.

Pendant deux jours, il ne pensa qu'à cela. Il pesait toutes les conséquences de la détermination qu'il prendrait. Refuser, c'était s'attirer la méfiance, l'hostilité de la Franc-Maçonnerie, renoncer de gaîté de cœur à l'occasion inespérée d'un début éclatant dans la politique. Accepter, c'était entrer dans l'engrenage, devenir la proie de la Secte. Oh ! il savait bien à quoi il s'engageait, il prévoyait qu'on lui imposerait des idées, des principes,

toute une ligne de conduite, tout un programme. Jusqu'où serait-il entraîné? Jusqu'à la guerre ouverte contre la religion, contre l'Eglise? C'était là l'écueil. Il comprenait qu'il avait à ménager l'opinion de la famille de sa femme, car les distinctions subtiles qu'il avait essayé d'établir entre les revendications purement politiques et l'attitude violemment antireligieuse de son parti, ne parvenaient pas à le sauver complètement des suspicions clairvoyantes de la vieille tante. Et l'héritage tant convoité lui apparaissait toujours comme un trésor gardé par un dragon.

— Que fera-t-elle? se disait le malheureux avec angoisse... Elle est capable de me déshériter!

Cette perspective l'affolait.

Il pensait :

— Ah! cela jamais! Plutôt renoncer à la Maçonnerie, au parti radical, à la politique...

Mais ces irrésolutions ne résolvaient point son embarras et les nécessités immédiates de son existence précaire lui apparaissaient toujours aussi impérieuses, aussi menaçantes.

Alors, il voulut s'exagérer le mystère de la Franc-Maçonnerie, le secret de ses réunions clandestines. Qui saurait qu'il s'était fait initier? A coup sûr, pas la tante à héritage! La pauvre dame serait jouée. Il allait rouler cette vieille bigote dans la pâte de sa pieuse malice.

Elle léguerait toute sa fortune à un frère Trois-Points!

Tout à coup, une pensée traversa son esprit. Si! pourtant. Si! quelqu'un saurait!... quelqu'un qui suivait la secte pas à pas, qui signalait toutes ses manœuvres, démasquait toutes ses tentatives, dénonçait tous ses actes...

Dans la mémoire de l'ancien élève du petit. séminaire de Saint-Mesmin, des images se précisaient avec cette netteté de vision propre aux souvenirs de jeunesse. Il se vit, jeune rhétoricien dans la chapelle du séminaire. C'était un dimanche. Et comme sa piété insigne le désignait à la faveur des maîtres, il faisait partie de la « congrégation » et se trouvait au milieu de ses condisciples, en habit de chœur, en surplis. Mgr Dupanloup était monté en chaire. Dès l'exorde, sa parole ardente avait brillé autant que la flamme de ses yeux. Il s'était élevé, il avait tonné contre les propagateurs de toutes les œuvres anti-chrétiennes, contre ces corrupteurs de la jeunesse qui pour mieux l'assujettir à leur puissance voulaient l'arracher au Christ. Et dans un mouvement superbe il avait mis à découvert les pièges de la Franc-Maçonnerie :

Il s'écriait :

— Elle a la main dans tous les bouleversements! Elle est l'instigatrice de toutes les ruines! Ses loges ne sont que les ateliers

occultes de la Révolution. Là, se forgent toutes les armes, là se donnent tous les mots d'ordre, là, s'élaborent toutes les formules qui, au moment favorable, au lendemain des catastrophes entrent dans le grand jour de la politique et, quand les sectaires sont les maîtres, s'inscrivent pour le malheur des peuples sur les tables d'airain de la loi !

Et il avait cité des faits, une documentation si riche et si nombreuse qu'on voyait bien qu'elle était tirée des archives mêmes de la secte.

— Où donc prend-il ses documents ? avait demandé Emile avec une certaine curiosité ?

— Comment ! tu ne sais pas, avait répondu un de ses camarades, en grand mystère. Il a trouvé le moyen de se procurer les petits papiers des Loges. Il sait tout ce qui s'y passe, jusqu'aux noms des initiés.

— Non ! murmura l'ancien séminariste, en se rappelant ces souvenirs, non, il ne m'épargnerait pas !

Mais le lendemain, en dépliant son journal, une nouvelle, qui excitait au même moment dans toute la France une douloureuse émotion, attira ses yeux. Mgr Dupanloup venait de mourir.

Le soir même, il répondit à l'ambassadeur des Loges :

— C'est entendu, je suis des vôtres.

L'évêque était mort presque subitement.

Depuis quelque temps déjà il sentait bien que son grand cœur l'étouffait. Ce promeneur, cet excursionniste infatigable était condamné au repos. Alors, comme les fenêtres de l'appartement qu'il habitait au château de Lacombe dominaient une large terrasse, il aimait à s'y faire transporter le soir à l'heure où le soleil couchant incendie toute la vallée de l'Isère. Son regard d'aigle qui, au moins autant que sa parole, avait si souvent commandé aux foules l'admiration et l'enthousiasme, plongeait avec ravissement dans les profondeurs illimitées de cette perspective grandiose. A ses pieds, dans la vallée du Grésivaudan, l'Isère roulait ses eaux noires, des prairies déployaient à perte de vue leurs tapis verts semés de peupliers. Devant lui, au fond de l'horizon, les sommets déchiquetés de la Grande-Chartreuse découpaient leurs crêtes géantes sur le fond lumineux du ciel. A gauche, Grenoble et ses montagnes. A droite, les cimes lointaines de sa chère Savoie. Et c'était là, dans ce cadre magnifique, qu'il s'était senti envahir à la fois par les ombres de la nuit et de la mort. Oh! sans doute, son esprit pareil à une flamme inextinguible avait lutté vaillamment contre les angoissantes ténèbres. Puis, il avait succombé, donnant peut-être sa dernière, sa suprême pensée à

l'œuvre la plus chère de sa vie, à l'apostolat de cette jeunesse dont il avait voulu être le guide, l'inspirateur, le maître et dans laquelle, aux heures de lassitude, il plaçait l'espoir invincible du relèvement de nos destinées. Non ! non ! son œuvre ne périrait pas ! Dans ses petits séminaires de Saint-Nicolas, de Saint-Mesmin, il avait tant *semé* ces graînes vivaces des âmes fortes ! Elles avaient germé. Elles levaient. Elles fructifieraient, elles féconderaient bientôt le jardin de la France sous le regard de Dieu.

A l'occident, l'agonie du soleil commençait à se nuancer d'énormes nuées violettes comme le camail épiscopal, ouvert à demi, et découvrant la croix pastorale immobile sur le cœur qui ne battait plus.

LÉON CHAUTEMPS

SON EXCELLENCE

EMILE CHAUTEMPS

La vie politique d'Emile avait bien commencé. Il ne pouvait se rappeler sans un petit mouvement d'orgueil sa première réunion électorale dans ce quartier des Arts et Métiers où les comités radicaux avaient posé hardiment sa candidature au Conseil municipal.

C'était au mois d'avril 1884. L'avait-il assez rabaché dans les Loges, ce fameux programme de l'autonomie! Devant ses électeurs, il le développait avec modération, en termes simples et clairs. Il mettait facilement à découvert les inconvénients de la tutelle imposée à la Commune de Paris, les excès ridicules d'un despotisme centralisateur. Et comme il avait fait siennes les formules de son initiateur politique, il se taillait un succès facile dans les réunions de quartier

Il répétait sans se lasser :

— Songez, mes chers concitoyens, qu'il

faut la signature du pouvoir exécutif, oui... un paraphe présidentiel, pour permettre d'élever un chalet de nécessité !

Et les électeurs de rire. Ils ignoraient la trame secrète des combinaisons d'arrière-loges, le plan habile et audacieux, le pillage attendu des finances de la grande ville, le sac rêvé de la Casbah municipale.

Au premier tour, Emile fut en ballottage. Au second tour, il fut élu.

Reconnaissante, la Franc-Maçonnerie tenait ses promesses. On le poussait. On lui dispensait sans mesure la large réclame de la secte. Dans les comités, dans les Loges, surtout dans les Loges, où il savait plaire à cause d'une certaine onction inimitable qui révélait l'ancien séminariste, il était devenu, peu à peu, une sorte de dieu maçonnique, un dieu de baudruche soufflée. Dans les réunions, il parlait peu. Il paradait sur l'estrade. Il pontifiait, serrait des mains. Il s'était fait tout un art subtil du serrement de mains. Il savait presser les paumes avec cette insistance inquiétante et molle des frères Trois-Points qui semble préluder prudemment à des propositions obscènes. En même temps, il répandait sur les profanes la bienveillance narquoise de son sourire d'initié. Ainsi, gonflé de vide et d'importance, il paraissait à tous digne d'un avancement rapide. On l'avait d'abord bom-

bardé vice-président, puis président du conseil municipal. Il présidait toujours, les assemblées du peuple et les réunions des édiles, les comices des électeurs et les palabres des élus ; et c'était à ce dernier titre qu'il s'était trouvé désigné, en 1889, pour présider une fois de plus cette manifestation pantagruélique de l'orgie nationale qui devait concentrer dans un seul festin toutes les ripailles du suffrage universel : le banquet des maires.

Dès ce moment, l'ambition du Savoyard n'eut plus de frein. Elle devenait délirante. Vite, il lui avait fallu un mandat de député de ce troisième arrondissement qu'il considérait comme un fief. Aisément adapté à l'atmosphère du Palais-Bourbon, mais incapable d'y briller comme le leader d'un parti, Emile se contentait d'exceller dans le tripotage insalubre du pot-bouille parlementaire. Nul mieux que lui ne savait accommoder un ordre du jour ou faire revenir les votes dans la lèche-frite des amendements.

Cet art de marmiton politique où il était passé maître, avait fait de lui un moment, l'homme de la situation. Dans une combinaison fameuse qu'on avait pompeusement décorée du nom de Concentration républicaine, les opportunistes aux abois venaient d'offrir aux radicaux le partage des dépouilles du pouvoir. Il s'agissait de découvrir un inter-

médiaire roublard qui cuisinerait vivement l'appui d'une fraction du parti. Et M. Ribot était venu offrir au député Chautemps un maroquin ministériel.

Ministre ! Il serait ministre ! Cette idée l'avait grisé. Mais d'abord, il n'avait vu là que l'accroissement régulier de sa fortune politique, l'ascension prévue de son étoile. Et il avait failli accepter d'emblée, avec cette reconnaissance émue des bons élèves qui vont chercher sur l'estrade un prix d'honneur. Puis, en face de la désapprobation manifeste d'un grand nombre de ses amis, opposés avec fermeté à la politique transactionnelle du nouveau gouvernement, il avait un peu balancé. Mais la tentation était trop forte pour la faiblesse de ses scrupules. Comment aurait-il résisté à cette attirance du pouvoir dont M. Ribot avait joué avec un art supérieur, avec toute la séduction qui se dégage « de sa belle tête de pianiste » !

Le jour où il se réveilla sous les lambris du Pavillon de Flore fut le plus beau jour de sa vie. Il trôna donc, lui aussi dans un cabinet, ministériel ! Il signa des circulaires, il parapha des décrets ! Il connut à son tour la pompe des banquets officiels, le ton vibrant de ses harangues et, à défaut du Char de l'Etat, le luxe de ses coupés dont les cochers arboraient à leur gibus une cocarde tricolore.

On lui disait : « Monsieur le Ministre ». Son regard brillait. Il se rengorgeait. Mais ses yeux voilaient aussitôt leur extase sous la prudence hypocrite de ses paupières capotées. Aux jours de cérémonie, il dégustait comme un sorbet la fine saveur d'ancien régime de cette formule protocolaire : « Votre Excellence » !

Avec lui, sa famille, sa femme, six enfants, tous s'étaient rués dans les appartements ministériels. C'était une joie sauvage de tribu, de horde barbare campée dans les palais nationaux. Dans la salle à manger du ministère dont les fenêtres s'ouvrent sur le jardin des Tuileries, lui songeait, le soir, en dînant, aux origines obscures, aux repas pris en commun près de l'étable, dans la métairie enfumée.

Ce qui le frappait surtout, c'était l'incroyable facilité avec laquelle il avait franchi toutes les étapes de la société, gravi tous les échelons de la hiérarchie politique et sociale. N'avait-il pas été successivement conseiller municipal, président du Conseil, député, ministre? Comme la femme d'un futur chef de l'Etat, Mme Emile Chautemps répétait volontiers : « Avec Emile, nous allons toujours en augmentant ». Cette pensée le gonflait d'un orgueil démesuré. Il commença à laisser percer devant ses amis intimes l'ambition secrète qu'il nourrissait de devenir Président de la République.

Au milieu de ses nouvelles fonctions, il avait cependant connu l'émotion, l'inquiétude des débutants. Serait-il à la hauteur de sa tâche ? L'exercice du pouvoir ministériel n'avait-il point de difficultés cachées, d'obstacles imprévus? Mais les sourires obséquieux de ses chefs de cabinet, les courbettes des attachés de ministère et les votes de la majorité l'avaient bientôt rassuré, lui avaient promptement rendu la conscience de sa propre capacité. Il avait fini par conclure : « Après tout, le métier de Ministre, pour un homme de mon envergure, ce n'est pas plus malin que cela ». Quelquefois, il se demandait avec candeur pourquoi, dans sa combinaison, Ribot lui avait confié de préférence le portefeuille des Colonies. La raison pour laquelle on lui avait donné ce pouvoir sans contrepoids sur l'immense domaine que la France a conquis par delà les mers au prix de tant de sang versé, du sacrifice de tant de vies humaines, ne lui apparaissait pas clairement. Mais il pensait qu'il aurait rempli avec autant d'autorité et de prestige les fonctions de ministre des finances ou de l'instruction publique. N'était-ce point là la vraie raison? Et fallait-il voir autre chose dans son adaptation facile aux exigences de sa fonction que cette faculté d'assimilation merveilleuse qui est la marque essentielle des véritables hommes d'Etat ?

Deux fois, pourtant les événements avaient troublé sa sérénité. C'était à l'occasion de deux discours qu'il avait dû prononcer à la Chambre et au Sénat. Certes, ce n'était point chose facile pour Emile Chautemps que de gravir l'escalier de la tribune. Depuis le jour fameux, où, dans une grande réunion de Tivoli-Vaux-Hall, il était demeuré court, sous les regards amusés d'une foule gouailleuse, il avait conservé pour l'usage de la parole en public, cette aversion, cette répulsion instinctive qu'un parlementaire célèbre a spirituellement baptisée : « la nausée de l'éloquence ». A la Chambre, la répétition de l'accident de Tivoli aurait fait de l'honorable Emile Chautemps, l'objet d'un éclat de rire universel. Cette perspective augmentait ses angoisses. Quand le fils du métayer de Valleiry posait les mains sur la fameuse table de marbre, il sentait son cœur chavirer. Avant tout, il évitait de plonger le regard de ses yeux myopes dans les profondeurs vertigineuses de cet hémicycle dont les bancs garnis d'auditeurs aux physionomies railleuses lui apparaissaient comme un abîme de malice et d'ironie. Puis, il essayait de concentrer son attention sur les papiers qu'il extrayait de sa serviette boursoufflée. Il parlait alors. Sa voix chevrotait, détonait, quittait brusquement les notes basses pour grimper, d'une façon inattendue

qui gênait et qui faisait rire, jusqu'aux chanterelles les plus hautes d'un diapason suraigu. En discourant, il hésitait, ânonnait, répétait ou confondait les mots et lançait, enfin, par à-coups, par saccades pénibles et brusques, des lambeaux de phrases écourtées qui partaient comme le déclic des membres d'un ataxique. Dans les tribunes, les femmes pouffaient doucement, en lorgnant de leur face-à-main cette calvitie sans pudeur penchée sur des papiers qui, par moments, ajoutaient encore leur sourdine à la voix basse et bredouillante. Et sur les bancs de la gauche, ses collègues murmuraient, narquois :

— Ce pauvre Chautemps... il bafouille.

Mais dociles à leur mot d'ordre, ils applaudissaient quand même avec une précision d'automates. Quelques semaines après la constitution du ministère Ribot, le même mot d'ordre leur inspira des murmures contre celui qu'ils appelaient déjà entre eux le « transfuge, » l'ambitieux qui sacrifiait à ses appétits personnels l'intérêt de tout un parti. Le premier jour où les questions d'un interpellateur vinrent troubler dans sa quiétude le ministre des Colonies, il se heurta à la froideur marquée des gauches et au dédain malveillant des droites. Entrainé par ce courant d'hostilité, le malheureux perdit pied et fut emporté à la dérive. Dans son trouble, il avait si drô-

lement confondu les possessions anglaises et françaises, que la Chambre mise en gaîté lui avait fait un succès de fou rire. Au milieu d'applaudissements ironiques, il avait regagné le banc des ministres, le col défait, la mâchoire pendante, et la mine si affreusement pâle qu'un de ces députés-gavroches que la démocratie parisienne, facétieuse, envoie parfois siéger sur les bancs du Palais-Bourbon, avait réclamé d'une voix lugubre : « les secours aux noyés ».

Il était rentré au Pavillon de Flore, le cerveau vide et le corps las, avec cette sensation d'accablement qui accompagne les catastrophes. Au courant de tous les dessous malpropres de la politique parlementaire, devinait sans effort la trame ourdie contre lui, les mauvais bruits répandus, colportés du Grand-Orient dans les couloirs de la Chambre. On l'avait mis à l'index. Il savait qu'à la vengeance des groupes succéderait l'exécution des comités aveuglément obéissants à la consigne impitoyable qui venait de le frapper. Il paierait son portefeuille ministériel de son siège de député.

Quelques jours plus tard, le ministère tomba. Il se sentit perdu.

Seul, un hasard l'avait sauvé, un hasard qu'il avait beaucoup aidé de sa roublardise savoyarde.

C'était, il s'en souvenait bien, une de ces journées de novembre qui semblent noyer Paris dans une mer de brume et de spleen. Il était allé à la Chambre, ce jour-là, un peu par curiosité, car déjà, depuis quelque temps, il n'assistait plus régulièrement aux séances. A quoi bon? Est-ce que son siège législatif n'était pas irrémédiablement perdu? A défaut des notes tendancieuses des journaux qui déjà prédisaient son échec, l'aspect des réunions publiques aurait suffi à l'éclairer. Sa présence y déchaînait les clameurs du populaire, les rugissements de la *hurle*. Un assourdissant charivari saluait l'apparition sur l'estrade de l'ancien manitou des Loges. L'idole maçonnique s'effondrait. La baudruche rituelle, crevée, pendait en effilochures lamentables. Faire front? Résister? Il l'avait tenté un jour, galvanisé par une de ces colères subites, qu'inspire parfois aux moins vaillants la brutale bêtise de la foule. Lui, qui ne relevait jamais un mot tant il craignait toujours de perdre le fil embrouillé de ses idées, s'était campé comme un tribun en face d'un de ces interrupteurs obscurs dont l'acharnement imbécile finit par jeter hors d'eux-mêmes les orateurs les mieux trempés.

Celui-là répétait sans se lasser, la casquette enfoncée sur les yeux, la voix grasseyante :

— *Beurgeois ! Beurgeois !*

Impatienté, Emile lui avait crié :

— Bourgeois ? Je suis le fils d'un métayer... Et toi ?...

L'ouvrier avait glapi :

— Moi, *louchébem* à *Ménilmuch !*

— *Louchébem !*

L'ancien élève de Saint-Mesmin en avait pâli ! Et la salle avait salué d'un éclat de rire triomphal l'ahurissement du Savoyard.

Des cris partaient :

— Eh va donc, ramoneur ! va donc apprendre l'argot de *Pantruche !*

Au fond de la salle, un murmure montait peu à peu, qui grondait, s'élevait, dominait tous les autres bruits, toutes les rumeurs de cette foule en délire, les confondait dans un chœur monotone, obstiné, rhytmé comme une scie, sur l'air des lampions :

— En Savoie !... la marmotte !... en Savoie !...

Cet air des lampions, c'est le « décrochez-moi ça » des *rossignols* de la politique.

Le député Emile Chautemps avait cessé de plaire aux électeurs parisiens.

Il avait entrepris alors une grande tournée à travers les Loges, les antichambres minis-

térielles et les couloirs du Palais-Bourbon. Partout il faisait sonner haut sa qualité d'ancien ministre, quémandant une place, une trésorerie, ou quelque haute fonction coloniale. Pour tout ce monde des tenanciers du pouvoir, unis entre eux par les mêmes liens occultes de compagnons d'une même bande, la demande signifiait clairement :

— Vous n'allez pas m'abandonner, me laisser sans ressources ? Vous savez bien que j'ai travaillé avec vous, à la même besogne que vous ? J'attends une compensation.

La compensation viendrait, il le savait. Cela était certain. Mais sa vie politique, sa « carrière » n'en était pas moins brisées.

Il ruminait ce jour-là, avec amertume, toutes ses illusions perdues, toutes ses ambitions détruites. Il avait traversé la cour du quai d'Orsay et la Rotonde sans répondre aux saluts familiers des huissiers conquis par son air bonhomme et son apparente rondeur. Il entrait dans le Salon de la Paix et se dirigeait lentement vers cette porte aux larges battants capitonnés de vert qui, près du groupe du Laocoon donne accès sur les couloirs intérieurs.

Quelqu'un, par derrière, lui avait légèrement touché l'épaule. Il s'était retourné vivement, avec un cri de surprise :

— Tiens, Payot !

Payot! Jules Payot!... Professeur de philosophie et moraliste, pédagogue et politicien, réformateur et arriviste! Savoyard, enfin, né sur les cimes, à Chamonix où il s'était fait nommer conseiller général.

Déridé par la vue d'un compatriote, Emile avait demandé :

— Toi ici! Dans les couloirs du Palais-Bourbon! Tu cherches donc de l'avancement?

— Mieux, mon cher, beaucoup mieux, avait répondu le professeur d'un ton confidentiel, je veux quitter l'enseignement.

— Quitter l'enseignement?... Et pourquoi faire?

— Je veux entrer dans l'administration... Je veux devenir... préfet de l'enseignement primaire!

— Préfet de l'enseignement primaire! Qu'est-ce que tu me chantes? avait demandé le député habitué aux facéties de Payot.

— Mais, répliquait l'universitaire avec un fin sourire, comment donc appelles-tu les inspecteurs d'Académie?

— Ma foi, dit Emile, en riant, tu as raison, le mot est juste. Et... naturellement tu as des recommandations, des influences.

— Moi? mon cher... Mais... j'aurai la tienne, s'était écrié Payot, en le regardant fixement.

— Oh, moi! fit Emile, avec mélancolie, je

ne compte plus... Tu ignores donc ma situation?

— Pas le moins du monde, répliqua froidement le professeur, je sais que ta réélection à Paris est fortement compromise... Veux-tu m'accrder quelques minutes d'attention?

Alors, en phrases brèves et claires, il avait tracé devant Emile étonné tout un plan d'action fort habilement conçu.

— A Paris, avait-il dit, tu es battu d'avance. Le suffrage universel ne veut plus entendre parler de toi. Mais rien ne t'oblige à te présenter à Paris. Et il y a encore un pays où ta qualité d'ancien ministre, d'ancien président du Conseil Municipal peuvent en imposer.

— Où? avait interrompu le député.

— Où? Mais, myope que tu es, en Savoie!

Rapidement, il montrait le succès certain à la condition cependant, de procéder avec discrétion. L'objectif devait être évidemment le siège de Bonneville dont Orsat, le député actuel, de tendance progressiste n'était pas très populaire. D'abord, on prendrait pied dans la circonscription. Il fallait se faire nommer conseiller général.

— Il n'y a pas de siège vacant, objectait Emile.

— Il y en aura un, quand tu voudras.

— Lequel donc?

— Chamonix! Dès que tu seras décidé, je démissionne. Tu seras élu conseiller général, puis député.

— Et toi?...

— Moi?... Par ton influence reconquise à la Loge, au Palais-Bourbon, et dans les cabinets ministériels, je deviens inspecteur d'Académie, puis recteur; naturellement tu me fais nommer à Chambéry et je suis alors le préfet non seulement de l'enseignement primaire, mais de l'enseignement secondaire, dans deux départements, en particulier dans le tien. La nomination et l'avancement des instituteurs dans chaque commune, des professeurs dans chaque lycée, dépendent de moi, de moi seul. Ils deviennent alors autant d'agents électoraux dévoués à ta politique, attachés à ta personne. Tu es, toi, le Grand Electeur de la Savoie, qui donnera tous les sièges législatifs que tu voudras à tes amis, à tes proches, à tes enfants. Tu feras souche de députés, mon cher.

Il continuait à parler, entrant maintenant dans des détails minutieux, indiquant toutes les filières de la politique locale, toutes les influences privées qu'il connaissait à merveille. Il s'interrompait parfois, pour dire :

— Tu vois! tu vois bien!

Mais Emile Chautemps ne l'écoutait plus. Il réfléchissait, il se disait :

— Mais c'est fort... c'est très fort!

Avec son instinct d'homme de proie, prompt à se décider, et à saisir tout ce qui est à prendre, il sentait bien qu'il y avait là un coup à tenter et qui pouvait réussir si on le risquait à la fois avec rapidité et précaution.

Il pensait :

— Député de Bonneville? Et pourquoi pas?

A Saint-Julien, jamais il n'aurait osé se présenter! Dans ce domaine de la conquête familiale, où la rapacité des siens tenait tout, le sol, les maisons, les biens, par mille serres, mille griffes, mille tentacules invisibles, il connaissait trop bien le caractère savoyard vindicatif et sournois pour douter une seule minute de l'empressement avec lequel toutes les victimes de sa famille saisiraient cet instrument de vengeance, silencieux et anonyme, le bulletin de vote!

Mais,... à Bonneville?

Cette raison achevait de le convaincre. Il avait accepté. Et dès ce moment, la chance avait tourné. Toutes les difficultés, tous les obstacles s'étaient aplani devant lui. On eût dit que la destinée s'en mêlait. L'inespéré, l'invraisemblable même s'était produit.

Dst-ce que le père Orsat ne s'était pas avisé de se laisser mourir, comme pour lui laisser le champ libre? Il serait passé au petit galop sans l'entêtement de son fils qui avait

tenu absolument à poser sa candidature. Pourtant, le 12 décembre 1897, Emile Chautemps avait été élu, à 4.000 voix de majorité, par ses compatriotes ravis de cette option flatteuse d'un ancien président du Conseil municipal de Paris, d'un ancien ministre, pour l'humble siège législatif du petit arrondissement savoyard.

Quelques jours après, Emile Chautemps et Jules Payot étaient rentrés à Paris. Ils avaient pris ensemble à Genève le rapide de huit heures trente. Et, l'élégance confortable des voitures du P.-L.-M. ne suffisant pas au faste de ces maîtres du suffrage universel, ils avaient fait retenir à la Compagnie des Wagons-Lits, un luxueux sleeping.

Oh ! la belle nuit étincelante, dont le rapide au roulis berceur avait traversé les gouffres d'ombre, entre les croupes des montagnes ?

LES MISERES

DES POLITICIENS

Le lendemain, le nouveau député de Bonneville se dirigea d'un pas lent, au milieu des congratulations de ses collègues vers le siège qu'il occupait sur les bancs de la gauche radicale et qu'il avait cru ne pas revoir.

Il s'y assit avec un soupir qui traduisait sa jubilation profonde. C'était une large banquette, capitonnée de cuir fauve et pourvue, confortablement d'un dossier bas, circulaire, qui s'adaptait à l'ampleur de son volumineux séant.

Il s'y installa commodément, avec le sentiment joyeux d'une prise de possession complète. Il lui semblait qu'il pénétrait dans ces capitons moelleux, qu'il s'y incrustait, que désormais aucune puissance humaine ne pourrait l'en faire bouger.

Averti par sa cruelle expérience, le Savoyard

prévoyant songeait déjà à rendre inexpugnable sa position de Bonneville.

— D'abord, pensait-il, j'obtiendrai ma validation. Puis, je m'occuperai de Payot.

Il sentait que sa situation électorale en Savoie dépendrait toujours de celui-ci. Alors, il avait travaillé sans relâche à son avancement.

Un beau jour, les collègues du professeur de Philosophie apprirent avec stupéfaction qu'il venait d'être versé dans l'administration de l'enseignement primaire. D'emblée, il avait été nommé à des postes de choix, aux environs de la capitale d'abord, à Melun, puis à Moulins.

Dès lors, tous ceux à qui échappaient la combinaison singulière qui avait assuré un siège au député de Bonneville, purent suivre avec ahurissement la trajectoire de ce bolide parcourant à toute vitesse l'azur du ciel administratif. Chaque promotion apportait à Payot une faveur, une distinction nouvelle. Enfin, il fut nommé recteur de l'Académie de Chambéry. Et là, il sembla pour quelque temps se fixer, s'arrêter, à bout de course. Nanti de ce poste important, il n'inquiétait plus la méfiance anxieuse du député de Bonneville, qui jugeait que l'ambition de cet arriviste brouillon se trouvait canalisée toute entière vers les hautes fonctions administra-

tives. Dans les milieux universitaires, on répétait à satiété qu'il irait jusqu'à prétendre à la direction de l'enseignement secondaire ou primaire, à l'héritage de Gasquet ou de Bayet qui poursuivaient sans défaillance l'œuvre savamment hypocrite des pédagogues de la troisième République, les Pecaut et les Buisson.

Mais l'influence de Chautemps, s'était trouvée limitée à ces manœuvres d'antichambres ministérielles. Au Palais-Bourbon, il avait vite reconnu qu'il avait perdu tout pouvoir. Son rôle politique était fini, et malgré tous ses efforts, il restait confondu dans la foule anonyme des myrmidons de la concentration républicaine.

A la date du 1er mai 1898, l'élection du député de Bonneville n'était pas encore validée.

D'abord, il avait attribué cet insuccès à son insuffisance oratoire, à ses échecs de tribune restés légendaires à la Chambre. Mais, après réflexion, il s'était dit : « Ce n'est pas cela ! Il doit y avoir autre chose ! ». Est-ce que la Chambre, le Sénat, n'étaient point peuplés de ces importantes non-valeurs qui semblaient devoir leur mystérieuse prépondérance à leur incapacité même ! Fruits grotesques, champignons monstrueux qui pullulaient à l'ombre du parlementarisme, et dont l'éclosion parmi

tant de compétitions mesquines, de rivalités sauvages, de jalousies exaspérées semblaient dues à l'entente secrète de la haine et du mépris mutuels.

Au courant de la plupart des combinaisons et des intrigues, certes, Emile n'ignorait pas qu'à l'origine de ses étranges destinées politiques, la canaillerie, presque toujours éclipsait la nullité. Le gâtisme n'expliquait pas seul la carrière d'Henri Brisson, aidé puissamment par les Loges, instrument docile des sectes, sali dès les premiers jours du régime dans les tripotages de Bourges. Loubet, enfin, Loubet lui-même, trempé dans le Panama en sortait invulnérable comme l'Achille d'un Styx de boue. Mais comment expliquer la fortune d'un Sarrien ou d'un Fallières, autrement que par l'imbécillité ?

Ces réflexions éperonnaient l'ambition du Savoyard. Il n'abandonnait aucune de ses espérances. Il n'oubliait aucun rêve. Mais pour franchir les suprêmes étapes des grandes carrières politiques, il sentait la nécessité de se remettre en évidence sur le programme et sur la scène du Guignol parlementaire. Et il souffrait en silence, comme un cabotin perdu dans les rangs obscurs des figurants.

Un soir, n'y tenant plus, il s'en était ouvert à Bourcet. C'était un journaliste parlementaire qui se trouvait être en même temps,

une des lumières de la Franc-Maçonnerie, un pontife du Grand-Orient, maître attitré de tous les grades, officier de tous les rites, décoré de tous les cordons, bardé de tous les tabliers.

Chaque jour, après la séance de la Chambre, on pouvait rencontrer Bourcet dans une brasserie de la rue Royale où il tenait ses assises en révélant aux profanes les arcanes de la politique contemporaine. Dès les premiers mots, Bourcet avait interrompu le député de Bonneville.

— Je vois ce que c'est, mon cher, je crois que vous allez être une des premières victimes de l'« Affaire ».

— L'Affaire? Quelle Affaire? L'Affaire Dreyfus? avait demandé Emile, qui ne parlait pas encore bien le jargon du dreyfusisme.

— Eh! sans doute l'Affaire Dreyfus, avait répondu Bourcet. De quelle affaire s'agirait-il? En connaissez-vous une autre?

A grands traits, il avait esquissé le plan d'une vaste intrigue internationale.

— Judéo-anglaise, mon cher, judéo-anglaise, répétait-il, tel est le mot de la combinaison nouvelle... Comprenez-vous?... L'Angleterre poursuit un but triple : d'abord achever la conquête du Transvaal pour assurer sa grande route des Indes, et, du même coup, mettre la main sur les mines d'or. Ensuite, abaisser la

Russie, dont les voies ferrées menacent son empire en Extrême-Orient et l'importance de son transit. Enfin, isoler l'Allemagne, dont elle veut écraser la flotte, son épouvante.

Pour cela, vous sentez bien qu'il faut paralyser le jeu de l'alliance franco-russe. On n'y parviendrait jamais sans changer radicalement le personnel politique actuel. Donc, nécessité d'une affaire Dreyfus pour opérer le chambardement.

Il s'animait, s'emballait, prédisait le déclassement des partis, l'apparition d'hommes nouveaux et la résurrection des disparus. Autour de lui, des consommateurs ahuris écoutaient avec étonnement la verve abracadabrante et la mimique désordonnée de ce gros homme inconnu qui vaticinait des événements inouïs, tout en avalant des bocks.

Et Bourcet avait repris :

— Mais, parlons de vous, mon cher ami... Parlons de vous. Eh bien! dans votre intérêt voici le conseil que me suggère mon expérience : laissez la grande politique, croyez-moi. Renoncez-y tout au moins pour le moment. Vous n'êtes pas armé, mon cher, pour la rude bataille que nous allons livrer dans ce pays.

Prudemment, Emile avait suivi le conseil. La formidable succession d'événements qui s'était abattue sur la France avait passé sur

sa tête comme l'avalanche au-dessus de la marmotte engourdie par le sommeil et par le froid. A travers cette cohue de faits toujours passionnants, souvent tragiques, qui était venue bouleverser, dévaster, souiller le patrimoine moral de la France, comme une chevauchée de barbares en aurait ravagé le sol, le politicien savoyard n'avait poursuivi qu'un seul but : garder son siège.

A ses yeux, la monstrueuse conspiration juive avait fini par se résumer, par se condenser tout entière, dans une phrase unique, truquée, une phrase à double échappatoire qu'il servait avec un sourire d'égale ironie, aux questionneurs un peu jobards des réunions du Faucignerand.

— Comme particulier, disait-il j'ai mon opinion. Je la garde. Comme député, je dois attendre que la chose ait été jugée.

Et il avait attendu, en effet, attendu avec patience, avec cette ténacité paysanne que rien ne rebute. Ah ! quelle longue, quelle difficile législature où sans cesse, il avait fallu louvoyer entre la terreur des Loges et la crainte non moins salutaire du suffrage universel. Un mot imprudent, un vote malheureux, une manifestation intempestive ou maladroite et, c'était sa perte assurée, son exécution impitoyable par des comités sans scrupule ou des électeurs sans pitié.

Car, il n'y avait pas à le nier, le suffrage universel jusque-là si discipliné, si docile, et qui avait accepté sans dégoût et sans murmures les scandales d'argent du régime, se cabrait, se soulevait d'indignation et de colère contre la machination mortelle qui, cette fois, visait la France, non plus à la bourse, mais au cœur.

Le mouvement qui s'était créé sous le nom de Nationalisme, entraînait, mêlés dans une confusion généreuse, les hommes de tous les partis. A Paris, une première défaite dreyfusarde était déjà sortie des scrutins municipaux. Aux élections législatives, il savait qu'elle s'accentuerait, qu'elle se changerait en déroute, en débâcle. Que lui réservait la province, la province muette et prudente qui dissimule toutes ses passions? Quel avenir inconnu et menaçant l'attendait au fonds des urnes électorales de Bonneville?

Le mieux pensait-il, ce serait de ne compter ni sur l'appui du préfet, ni sur celui des comités et de mener une vigoureuse campagne personnelle, avec de l'argent, beaucoup d'argent.

Ah! l'argent! Ce mot rendait à Emile toute sa mélancolie amère. Il revivait toutes ses rancœurs de politicien déçu dont la fatigue et l'écœurement, et par-dessus tout, cette lassitude profonde que l'âge traîne avec lui, com-

mençaient à engourdir l'ambition hésitante et l'énergie vaincue.

Toute sa vie, il s'en rendait compte, il avait subi ainsi cette tyrannie basse de l'argent dont quelques-uns savaient si lestement s'affranchir. Les exemples, certes, ne lui faisaient pas défaut, de ces pilleries, de ces razzias, de ces curées de la fortune française où les écumeurs de bourse conviaient tous les forbans parlementaires. Un Raynal, un Rouvier, un Clemenceau, s'y enfonçaient avec une tranquille impudeur, gardant leur cynisme en réserve, comme un insolent atout. D'autres, s'enrichissaient presque honnêtement en thésaurisant sou à sou les indemnités magnifiques des fonctions présidentielles. Certains, plus rares, par leur labeur acharné et leur ambition audacieuse, s'emparaient sans coup férir, d'un gouvernement colonial.

Dans cette course aux millions, qui a pour stade, l'hémicycle de la Chambre, le Savoyard maladroit était toujours distancé. Il sentait qu'il ne possédait ni l'intelligence des uns, ni l'esprit intrigant des autres. Surtout, il n'avait point le toupet, l'aplomb sinistre de ces pirates qui se partagent les dépouilles du pays, et s'installent au pouvoir, pareils à des pilleurs d'épaves sur un bâtiment sabordé. A son passage au ministère, aucune de ces

intuitions foudroyantes, de ces décisions rapides qui font les grands financiers et les grands politiques et qui permettent, suivant les tempéraments, les coups d'Etat ou les coups de Bourse, n'était venu l'éclairer. D'autre part, il était lié par son excessive prudence de terrien, par une peur épouvantable de la compromission, du scandale. Aux plus beaux jours du Panama, il avait fui avec effroi les sollicitations câlines des séducteurs historiques. Il s'était arrêté court sur les bords de cet abîme où d'autres coulaient à pic, cousus comme des boucaniers dans les sacs de leur part de prise.

Mais il avait fallu vivre, nourrir la tribu grandissante des jeunes Chautemps, faire face aux charges de famille, aux exigences de ses fonctions. D'abord, comme président du Conseil municipal, il avait jugé plus digne d'évacuer le logis modeste de la rue Turbigo, de s'installer rue Béranger, dans un bel appartement. Député, l'honorable M. Chautemps y avait maintenu sa résidence. Mais les grandeurs ministérielles le lui avaient interdit. Il fallait bien faire figure. La famille d'un ancien ministre n'abandonne pas sans amertume les appartements nationaux. On essaie de ne pas déchoir. Le prestige, la dignité sont d'ailleurs un sûr garant des promesses de l'avenir. C'est ainsi qu'on grève son budget.

En même temps, les petits grandissaient. Ils étaient devenus des hommes. Ils abordaient gaiement la vie, marchant tous par le chemin des grandes carrières libérales à la conquête des sinécures et des fonctions.

Les fils d'un ancien ministre se doivent aussi à eux-mêmes. Autour du foyer familial les garçonnières pullulaient et si le père s'enflait d'orgueil, sa bourse se dégonflait.

Dans un cri de pitié qui fit un jour retentir les échos du Palais-Bourbon, Clemenceau a pleuré le sort du député père de famille. Est-il, — nous le demandons — un exemple plus probant de ces grandes infortunes parlementaires, que celui d'Emile Chautemps.

Comme solution insuffisante du problème de son existence parisienne, le député de Bonneville n'avait jamais aligné que les chiffres d'un budget trop court. Conseiller municipal, il gagnait six mille francs par an. A ces guichets de l'Hôtel-de-Ville qui voient défiler depuis longtemps cette troupe de faméliques et de bohêmes qu'on nomme les radicaux-socialistes, il ne touchait mensuellement que cinq cents francs. Député, il s'était élevé au chiffre de sept cent cinquante francs par mois. Il fallait joindre à cette indemnité parlementaire les quinze cents francs annuels du traitement du conseil d'hygiène. C'était tout !

Jamais, hormis l'heure éphémère de sa splendeur ministérielle, il n'avait dépassé le «fixe» honnête de dix mille cinq cents francs par an.

En général, les députés chargés de famille qui attendrissent Clemenceau, ne manquent jamais d'exciter une curiosité malicieuse. On se demande : « Comment font-ils ? »

Evidemment, cette question s'était posée dans l'entourage d'Emile Chautemps, dans les milieux souriants mais jaloux de la colonie savoisienne.

Les uns répondaient : « La famille ! »

D'autres peut-être mieux renseignés, disaient en clignant des yeux : « Les affaires ! »

La famille! Emile Chautemps n'abusait pas de son secours. Certes, dans un moment difficile, la maison mère de Valleiry n'aurait pas abandonné son rejeton malheureux. Mais, dans ces démarches pénibles, une humiliation trop grande abattait l'orgueil du député. Il souffrait des nécessités cruelles qui le forçaient à mettre à nu, en famille, les tares cachées, les misères secrètes de sa vie trompeuse de politicien.

Quand il débarquait à Valleiry, l'ironie luisante du regard de son aîné ne le trompait point. C'était lui, ce grand gaillard spirituel et vigoureux, qui avait pris la meilleure part. C'était lui qui poursuivait les traditions de la

famille, attachait sa fortune au sol, l'étendait, l'affermissait tous les jours, comme la plateforme solide où s'édifiaient les succès hasardeux du parlementaire.

— L'homme fort, c'est lui! se disait Emile, quand sur le seuil de la ferme, Louis l'accueillait, narquois et familier, demandait d'un ton goguenard :

— Eh bien! monsieur le ministre, comment vont les affaires?

Les « affaires » ! Quel sens singulier mettait-il dans ce mot qu'il répétait avec une sorte d'insistance? Pour lui-même, évidemment, les affaires cela possédait un sens! Cela voulait dire : la vente heureuse de ses bestiaux, de ses récoltes, de son vin, les circuits fructueux de ses guimbardes, chargées de produits comestibles, ou mieux encore, les bénéfices de l'usure et du prêt, l'or qui, ne cessait de rouler sous la proverbiale *raclette!* Mais, pour un député, un ministre, qu'est-ce que cela signifiait? A quoi faisait-il allusion? A quel trafic, à quels pots-de-vin? Ce Gobseck provincial avait-il donc la divination des dessous de la vie politique au même degré que l'intuition des grosses malices savoyardes! Par moment dans son regard clair, Emile s'imaginait lire :

Il se disait : « Il sait tout ».

Louis ajoutait toujours :

— Comment va Léon?

— Mais très bien!... très bien!... répondait Emile. Je l'ai vu hier.

Il prenait un air dégagé. Mais l'inquisition pénétrante des yeux fraternels le gênait, le troublait, et une question se posait avec une inquiétante précision : Comment savait-il?

Il mesurait le chemin parcouru par tous les bruits qui couraient sur lui et sur Léon, par tous les potins, tous les racontars parisiens devenus sans doute des cancans de ville de province. Louis savait! D'autres savaient donc, d'autres qui se taisaient aujourd'hui mais crieraient peut-être demain! Ce serait un beau scandale!

Le scandale, cette perspective effrayante affolait Emile, et il redoutait toujours un abominable imprévu.

Quelquefois, à son retour de la Chambre, sa fille ou sa femme lui annonçaient :

— L'oncle Léon vient de venir... Tu sais, il part en voyage!

Il demandait aussitôt, la voix changée, le teint blême :

— Où va-t-il?

Cela, toujours, on l'ignorait. Mais on avait l'habitude de ces disparitions subites, inexpliquées. Emile en était malade. Il se disait ;

— Pourvu qu'il n'ait pas fait un faux!

Un faux ou une escroquerie! Sans doute, le coup viendrait de là. Une plainte lancée

par quelqu'un d'entêté ou d'influent que rien ne pourrait fléchir. Et l'affaire suivrait son cours ! Et la machine judiciaire se trouverait mise en mouvement ! Inculpé, arrêté, pris au piège, Léon crierait, se débattrait, jetterait insolemment au nez des juges la complicité flagrante du député, de l'ancien ministre, du Pontife maçonnique... Et il serait cité à son tour, compromis, accusé, peut-être. On proposerait de lever son immunité parlementaire. Il faudrait une commission d'enquête. Ce serait le premier tribunal devant lequel il aurait à comparaître, à donner des explications, des précisions affreuses sur ses ressources, sur sa vie !

Dans sa mémoire épouvantée, il évoquait cette commission d'enquête de Panama devant laquelle avaient comparu le même jour — il ne l'avait pas oublié — Emmanuel Arène et Clemenceau. Tous les couloirs du Parlement, tous les salons politiques, toutes les salles de rédaction avaient répété les échos de cette tragi-comédie. On goûtait un plaisir aigu à signaler l'antithèse de ces deux personnalités des compromissions politiques. Arène effondré, gémissant, avouant au milieu des larmes, protestant avec des sanglots : « Messieurs, je suis un pauvre homme ! » avait fait valoir Clemenceau, debout, livide, reculant, ainsi qu'un tigre aux abois, mais se défendant

toujours en passant une main tremblante sur son front baigné de sueur !

Ces images, ces souvenirs hantaient souvent la pensée du député de Bonneville. Il se disait : « Moi, que ferais-je ? Quel serait mon geste ? »

Et tantôt, il lui semblait qu'il puiserait dans l'énergie du désespoir des accents superbes, une éloquence indignée. Tantôt, au contraire, il sentait qu'il s'embrouillerait au premier mot, qu'il perdrait toute contenance qu'il s'affalerait comme Arène en sanglotant, en gémissant :

— Non ! non !... Messieurs !... ce n'est pas moi ! C'est mon frère !... Mon frère, le voleur, le faussaire !... Non ! je suis innocent ! Messieurs !... je vous jure que je suis innocent !

LEON CHAUTEMPS

— Est-ce que Léon est là ?

Il avait appelé, d'un ton nerveux, impatient; et, des profondeurs invisibles de l'appartement, une voix monta, une voix de femme aux intonations languissantes :

— Pas encore, mon ami, pas encore.

Brusquement fermée, la porte claqua. Emile reprit sa marche à petits pas, au milieu du fouillis inextricable de paperasses poudreuses qui trainaient sur le tapis de son cabinet de travail. Quelquefois, il s'arrêtait, les pieds empêtrés dans un amas de papiers sales qu'il empoignait à pleines mains et qu'il jetait pêle-mêle sur un fauteuil.

Il se redressait avec peine, suant et soufflant, car, par cette matinée de juillet 1901, il faisait une chaleur étouffante et son cabinet qui prenait jour derrière la maison, sur la cour, ne jouissait pas de la fraicheur qui bai-

gnait la façade orientée vers la perspective aérée des quais du Marché Neuf.

En marchant, le député de Bonneville avait les mains croisées derrière le dos. Cela faisait jaboter drôlement les revers de sa redingote plissée aux entournures de sa taille ventripotente. Quelquefois, il dressait le nez que l'effort de sa méditation avait plongé dans sa cravate. Il montrait ainsi un visage blême et fatigué. Privé de l'air souriant qui d'habitude lui servait de masque, ce visage apparaissait soucieux et obscur, travaillé par une obsédante inquiétude, éclairé d'une façon presque sinistre par l'éclat d'un œil résolu qui surprenait dans cette molle enveloppe, un œil fixe de bête de proie.

L'idée qui le hantait lui revenait obstinément à l'esprit, il finit par murmurer :

— Et si je ne suis pas réélu ?...

Agacé, il se répondit à lui-même, à haute voix :

— Eh bien !... j'entrerai dans l'administration !

Et son nez disparut de nouveau dans sa cravate. On ne voyait plus de sa tête qu'une boule toute ronde qui miroitait comme la bille d'un bilboquet.

Chaque matin, il était en proie depuis quelque temps, à cette fièvre qu'il avait baptisée : « Les angoisses de la réélection. »

De mauvaises nouvelles lui parvenaient de l'arrondissement de Bonneville. Quel était ce docteur Grisel que l'opposition lui jetait dans les jambes et qui serait son concurrent, disait-on déjà, aux élections prochaines?

Grisel, il l'avait rencontré bien souvent, au cours de ses tournées électorales, à Cluses ou à Sallanches. C'était une sorte de géant dont la taille et la voix imposaient le respect, commandaient le silence aux Savoyards timides. Emile, avait éprouvé plus d'une fois, l'âpreté de sa parole énergique et la morsure de son ironie. Dans les cabarets de Cluses, quand février avait feutré les rues dépavées d'un épais tapis de neige, Grisel apparaissait au milieu des paysans attablés devant la tranche grasse de tomme et le pichet de vin d'Asti. Son soliloque animé devenait vite un discours véhément, une diatribe amusante et rude. Avec une audace inconnue en province, Grisel blaguait sans pitié son rival, politicien à tout faire, distributeur de palmes académiques, pourvoyeur de places de cantonniers ou de facteurs, au besoin commissionnaire de « ces dames », les femmes des gros électeurs, dans les magasins de la capitale, le Louvre ou le Printemps.

Ce n'était encore que la petite guerre, déjà dangereuse pourtant. Puis, la campagne éclaterait, violente, contre le dreyfusard, le sec-

taire, « le député de la Synagogue et de la Loge. » Déjà, les intrigues se nouaient, Morel-Fredel, à Bonneville, ralliait ses partisans. Le fils Orsat conspirait. Et Pachtod qu'il avait fait battre ruminait sa haine bilieuse, travaillait sans répit. Que sortirait-il de tout cela? de toutes les menées, de toutes les embûches inconnues, ténébreuses de la politique en province? Quel effet produiraient là-bas, ces idées nationalistes qui, à Paris, tout au moins, soulevaient le peuple, bouleversaient si profondément le champ de bataille électoral.

— Allons! murmura-t-il avec philosophie, mon élection va me coûter cher!

C'était vrai.

Dans bien des circonscriptions, le suffrage universel est à l'encan. Les sièges législatifs, d'une façon plus ou moins ouverte, appartiennent au plus offrant. Chez ces traficants du scrutin tout est tarifé, depuis l'humble bulletin de vote jusqu'aux désistements onéreux de candidats retors. Là, la pression officielle, l'autorité préfectorale, la propagande active des fonctionnaires, et même, la manne violette sont des garanties inefficaces : *Il faut de l'argent!* « Monsieur, disait aux élections dernières, le maire d'un petit village des Basses-Alpes, au secrétaire d'un député du bloc, nous sommes prêts à réélire votre

patron ; mais le pays n'attend pas moins de deux cents mille francs ! »

Dans certains cantons savoyard, on ne voit l'or qu'une fois tous les quatre ans, au jour béni des élections législatives.

Vieux routier du suffrage universel, Emile n'ignorait rien de ses dessous malpropres. Ah ! le temps était loin déjà où sa candidature triomphait dans ces collèges électoraux parisiens qu'on abuse par des intrigues mais qu'on n'achète pas à deniers comptants. Au lieu de cette opinion des grandes villes et de Paris, si passionnée, si ardente, qu'un député intelligent peut suivre, s'il ne parvient pas toujours à la guider, il se sentait livré à tous les pièges périlleux de la politique de canton.

Souvent, il se représentait l'étendue de sa circonscription, Cluses, Sallanches, Chamonix. Dans chacune de ces maisons savoisiennes, aux murs épais, aux larges escaliers de pierre, dans chacune de ces chaumières perdues au creux des vallées ou suspendues aux flancs des rampes montagneuses, il y avait des électeurs, des bulletins de vote, autant de « voix » qui pouvaient lui arracher son mandat de député, son gagne-pain ! Que se passait-il autour de ces cheminées rustiques, auprès de ce petit établi de bois blanc, sur lequel l'ouvrier savoisien découpe laborieusement

pendant les longues soirées d'hiver de fines pièces d'horlogerie ? Que pensait-on, que disait-on de lui ? Il n'en savait rien. Cette idée l'exaspérait.

— Et dire, s'écriait-il, que mon pain, que celui de mes enfants dépendent du suffrage de ces gens-là !

Il touchait du doigt cette chaîne brutale de la dépendance matérielle que le peuple fait peser durement sur ceux qui vivent de la politique, sur tous ceux qu'il appelle si dédaigneusement des *politiciens*. En dehors de sa roublardise foncière, l'ancien élève de Saint-Mesmin avait gardé de son éducation un certain esprit philosophique, un certain sens des réalités. Il savait que cette épithète méprisante convenait à sa situation, résumait sa vie.

Il n'était point seul. Sur les bancs du Palais-Bourbon, il coudoyait tous les jours, ces petits médecins de village, ces avocaillons de chef-lieu, auxquels la politique a fait un sort. Mais, en même temps, elle les arrache aux conditions d'exercice de leur profession, de leur métier. Parlementaires inconnus, hommes sans talent, qui ne doivent leur mandat qu'à de vulgaires combinaisons électorales, ils se sentent à la merci de toutes les fluctuations de ce suffrage universel dont ils sont devenus les épaves.

— Voilà donc, se disait le député de Bon-

neville, avec amertume, voilà donc ce que je suis devenu !

Il voyait bien le côté honteux de sa situation. Pour gagner sa vie, pour continuer à exercer dans la coulisse son métier de profiteur, il avait besoin de son mandat, et ce mandat, pour l'obtenir, il fallait lâcher aux électeurs les faveurs, les places, l'argent ! Le suffrage universel lui apparaissait ainsi sous son vrai jour : un marchandage doublé d'un chantage. Il faisait chanter les ministres, le gouvernement, le pouvoir ; il marchandait ses votes. Et les électeurs le faisaient chanter à leur tour, lui marchandaient leurs « voix ». Au fond, tous ces appétits dont il était le complice et l'esclave ne visaient qu'un but, ne cherchaient qu'une proie : la *galette !* La galette, ce mot canaille exprimait bien l'instinct du *populo*. Il rendait sa blague sinistre, son ironie basse, il résumait les convoitises et les rancœurs de ce peuple profondément démoralisé, corrompu par l'exemple venu de haut, écœuré aussi par le spectacle de ces parlementaires vendus à la criée, jetés à l'encan, achetés comme des quarterons de noix par les syndicats de Cornélius Herz ou de Dreyfus. La « galette », ah ! ils en voulaient tous ! Les ministres d'abord, les naïfs qui avouaient comme Baïhaut les roublards qui niaient comme Rouvier. Il en fallait aux députés, à ces jaco-

bins faméliques lancés par l'or de l'étranger dans la politique et dans la noce. Il en fallait à Clemenceau pour perpétuer la tradition magnifique d'un train de vie de deux cents mille francs. Il en fallait à Pelletan pour payer ses dettes, à Jaurès pour « mener la vie large », à Viviani pour laver la crasse originelle du gourbi natal. Tous en voulaient. Tous en prenaient, au hasard, au petit bonheur. Un député connu du Bloc, en soulageait le tiroir-caisse de la tenancière d'un bar. Merlou le grinchait froidement dans le porte-monnaie de sa maîtresse. Et Millerand le faisait sortir par liasses des coffres d'une demi-mondaine pendant que Gérault-Richard, brutal, l'empoignait par pièces, par *thunes* à la fille Julia Chevalier qui pourtant les cachait dans ses bas.

La galette ! mais c'était la devise, le mot d'ordre et le cri de ralliement du régime, sa réclame, son enseigne lumineuse qui luisait dans la nuit démagogique comme le quinquet d'un lupanar.

— C'est vrai, se disait le député, mais après tout... Il faut bien vivre !

L'argent, il en avait besoin lui-même pour faire face aux nécessités de cette existence parisienne si dispendieuse ; loyer, gages domestiques, train de maison, frais de son luxe bourgeois, si médiocre pourtant, si ridi-

cule pour un politicien à visées d'homme d'Etat, pour un député qui brigue les grandes fonctions, les hautes dignités républicaines.

Mais, d'autres charges grevaient lourdement son budget. De l'argent ? N'en fallait-il pas pour l'éducation de ses fils, si coûteuse, et aussi pour leurs aventures, pour leurs frasques plus chères que leur éducation.

Trop heureux encore, quand il s'en tirait à bon compte, en payant ; quand ces liaisons dangereuses de la vingtième année n'entraînaient pas avec elles, les compromissions, le scandale ; quand elles n'aboutissaient pas comme pour ce malheureux Henri, par exemple, à un de ces mariages bêtes qui gâchent pour toujours la vie des jouvenceaux.

L'ancien ministre se rappelait avec gêne le détail de cette idylle grossière, les humbles amours de son fils avec la bonne d'une famille amie. Est-ce que cette fille, une Parigote hardie, ne s'était pas crue en famille ? Cette faubourienne avait joué à M. le Ministre des Colonies, à Son Excellence Savoyarde, le mauvais tour de le rendre grand-père. Cette bonne à tout faire avait fait un enfant. Le gosse était mort quelques mois plus tard. Et la famille Chautemps avait tenu à donner, en cette circonstance, un bel exemple démocratique. Elle avait suivi le petit cercueil, au grand complet. Alors, Henri poursuivant ses

exploits, s'était haussé jusqu'à une bonne de restaurant, une serveuse du Bouillon Duval. Plus habile, celle-ci s'était fait épouser. Naturellement, elle était tombée à la charge de la famille de son mari. Il avait fallu caser ce coquebin imbécile, l'établir, s'en débarrasser. On l'avait enfin bombardé au secrétariat du gouvernement du Sénégal, avec de jolis appointements. Ainsi les amours ancillaires des fils Chautemps venaient s'inscrire au budget. La France payait.

— Sans doute, pensait Emile, mais cela se sait... quelles fâcheuses histoires !

Par une association d'idées toute naturelle, la crainte du scandale le ramenait à son frère Léon.

Quel danger de ce côté ! Quelles menaces ! En y réfléchissant, Emile ne parvenait pas à comprendre que parmi tant de gens flibustés, escroqués, aucun n'eût encore porté plainte. Ce jour viendrait. Alors, il le sentait bien, tout s'écroulerait. S'il n'avait pas le pouvoir d'arrêter, de brider la curiosité des juges, son frère et lui, ils étaient perdus tous les deux!

Une sage politique lui conseillait de prendre dès maintenant les précautions nécessaires, d'écarter Léon, de l'éloigner comme on jette du lest. Mais, le moyen de s'en séparer quand il avait besoin de lui, comme d'un associé, comme d'un complice ?

Ces services de rabatteur, de courtier marron que son frère lui rendait avec une si souple intelligence, ne lui faudrait-il pas, d'ailleurs, les demander à un autre, à un étranger qui, à la première occasion, le lâcherait, le trahirait, pis encore, le ferait chanter !

Embarrassant problème ! D'une part, Emile voyait bien que son frère en était arrivé dans la colonie savoisienne à ces limites extrêmes de la compromission qu'il est souvent téméraire de franchir. Léon le comprenait lui-même. Et c'était bien inquiétant ! A présent, il regimbait lorsqu'Emile lui traçait le plan d'une combinaison nouvelle, une de ces opérations discrètes qui avaient toujours pour but, un emprunt habile, un « tapage » audacieux, ou la prise de quelque hypothèque à laquelle les immeubles de la rue Buffon servaient d'éternelle garantie.

Ce coup de l'hypothèque, l'avait-on assez répété ! Comme il avait réussi ! Lorsqu'Emile avait satisfait la vanité anxieuse d'un de ces gogos savoyards, riches commerçants, industriels tout bouffis de suffisance, en accrochant à leur boutonnière un bout de ruban coloré, on voyait arriver Léon. Il attirait l'attention sur ses ennuis, ses tracas de propriétaire. Les locataires ne payaient point. Les entrepreneurs ne travaillaient plus. Sa caisse était vide. Il ajoutait d'un ton convaincu :

— Et mes immeubles qui sont là! Mes beaux immeubles de la rue de Buffon! Croiriez-vous, mon cher monsieur, que je ne peux pas en tirer une hypothèque de trente mille francs?

Généralement, l'obligé d'Emile se laissait faire. On ne refuse pas un chèque au frère de l'homme qui vous décore. Pour la forme, seulement, on consultait le député. Emile disait avec négligence :

— Oh! mon frère est riche! Il a des immeubles!... Vous pouvez prêter.

En eux-mêmes, les intéressés flairaient confusément la duperie, l'ingénieuse machination concertée entre les deux frères. Mais le tour était joué. Presque tous les gros bonnets de la colonie savoisienne en avaient été victimes. C'étaient des victimes à demi conscientes, à la fois battues et contentes. Elles ne criaient point. Au contraire, elles auraient tout fait pour éviter un scandale qui pouvait mettre à découvert leur sottise et leur orgueil.

Des noms sonnaient dans la mémoire d'Emile, comme des noms de victoire. C'étaient Atrux et Usannaz, et Cognacq lui-même, Cognacq le multi-millionnaire si retors pourtant, si roublard.

C'était une des opérations les plus brillantes de ses campagnes parlementaires, que cette affaire de la décoration de Cognacq! Cognacq,

ce petit calicot, devenu par son énergie et par la chance, le directeur d'une des plus grosses maisons parisiennes, avait senti croître à la fois son ambition et sa fortune. Dans ces réunions savoisiennes où sa femme aimait à figurer, il lui était arrivé plus d'une fois de dire sur ce ton d'amertume, de ceux que la vie a déçus :

— Voyons! est-ce qu'un homme comme moi, venu à Paris en sabots et qui possède aujourd'hui plus de quinze cents mille francs de rente ne devrait pas être décoré!

Franchement, il y avait là un abus, une injustice criante. Orsat, le premier, en avait senti la profonde iniquité. Mais la mort l'avait surpris dans son œuvre de réparation sociale. C'était à Emile, son successeur, qu'avait été réservée la joie bien démocratique d'y mettre une dernière main.

Oh! cela n'avait pas été sans mal! Au début, le ministère des Beaux-Arts ne « marchait » pas. Il avait fallu inventer des titres, imaginer une exposition à Bruxelles, où les collections du richissime commerçant, promu au titre de Mécène, avaient attiré les éloges dithyrambiques d'une presse généreusement stylée. Le ruban rouge avait enfin brillé à la boutonnière du nabab. Et Léon Chautemps lui avait fait prendre cinquante-cinq mille francs d'hypothèques sur ses immeubles!

Cinquante-cinq mille francs ! Une misère ! A cette pensée, Léon se sentait pris d'une de ces colères sanguines qui empourpraient sa face bilieuse d'un flot brusque d'apoplexie. Le député Bonneville avait beau lui répéter :

— Tu as tort... tu as tort... cinquante mille francs pour la Légion d'honneur, c'est très honnête !

— Allons donc ! ripostait l'autre, c'est de la vente au rabais ! C'est un prix de solde !

Très averti, il citait les chiffres, donnait des précisions extraordinaires.

Est-ce que Millerand n'avait pas refusé carrément le ruban rouge à tel actionnaire d'un journal socialiste qui reconnaissait avoir mangé, en six mois, plus de trois cents mille francs « tout une dot », comme il disait avec candeur aux jouvenceaux qui fréquentaient sa maison. Eh ! bien et Paquin ! cet autre *youtre*, dont la prospérité avait grandi sur le fumier d'une infâmie publiquement commanditée par les millions de Cahen d'Anvers. Combien donc avait-il payé, celui-là ? Oui, sans doute, des syndicats s'étaient créés qui dépréciaient la marchandise, gâchaient le métier, négociaient des brochettes de décorations, à des taux dérisoires, pour vingt-cinq ou trente mille francs. Mais ceux-là du moins, opéraient en grand, sur des aunes, sur des pièces de ruban rouge. Ils se rattrapaient sur

la quantité des affaires. Ils faisaient le gros.

— De qui veux-tu parler? demandait Emile, insuffisamment renseigné.

— Eh bien! répliquait Léon et le comité Mascuraud?

Mais la colère le reprenait, son indignation l'étouffait : « Cinquante mille francs! Mais ce n'était pas seulement la moitié des revenus mensuels de ce grigou! Ah! le pingre! Il aurait de ses nouvelles! Il le lui paierait cher! » Aussi, lorsqu'aux approches des élections législatives, tous deux s'étaient sentis inquiets, tenaillés d'ailleurs par de pressants besoins d'argent, Léon s'était écrié :

— Il est impossible que Cognacq nous laisse dans ce pétrin-là... Je m'en vais le voir.

C'était le résultat de cette dangereuse entrevue que le député de Bonneville attendait avec tant d'impatience. Avec ce cerveau brûlé de Léon, on pouvait s'attendre à tout. Ce gaillard-là était capable de quelque abominable esclandre. Et il avait eu un profond soupir de soulagement quand la porte de son cabinet de travail, brusquement ouverte, avait encadré sur le seuil la carrure d'un homme de quarante ans, à l'encolure robuste, dont le chapeau mou enfoncé sur les yeux cachait le haut d'un visage au masque gras, au teint blafard qui faisait drôlement contraste avec

de petites moustaches noires, roulées et collées comme celles de ces silhouettes peintes qu'on voit aux devantures des forains. Il avait demandé :

— Eh bien ?

Mais il devinait la réponse.

— Rien, dit Léon, hargneux, presque brutal.

A la volée, il avait lancé son chapeau sur une pile de cartons verts. Et il était tombé dans un fauteuil, le menton sur les poings, les coudes aux genoux.

Puis, tout à coup, sa colère longtemps contenue avait éclaté en injures grossières :

— Ah ! le saligaud !... le saligaud !... le cochon !

Il répétait machinalemont ces deux mots avec une obstination rageuse qui allumait dans ses yeux bicolores, l'un brun, l'autre bleu, la flamme mauvaise de son regard.

— Enfin, risqua Emile, que s'est-il passé ?

Alors, un peu calmé, Léon fit le récit de l'entrevue,

Cognacq ne voulait rien entendre. Il avait déclaré nettement qu'il avait payé assez cher. Il ne donnerait plus un sou.

— Tout ce que je puis faire, avait-il ajouté, c'est d'abandonner mes hypothèques. Je m'en vais les faire inscrire à mon compte profits et pertes. Tirez-en partie comme vous voudrez.

— En tirer parti... en tirer parti... grommelait Léon, entre ses dents, avec cela que c'est commode ! Où trouverai-je un prêteur qui ne prenne pas de renseignements ! Le premier notaire venu peut s'informer de l'état des hypothèques, connaître ma situation. Ah ! elle est jolie ma situation !... Oui! c'est du propre !

Il s'était levé. Et, de ses poches, il arrachait des feuilles de papier timbré par paquets, par liasses. Il en sortait de partout. C'était un ruissellement de papier bleu qu'il faisait passer sous les yeux ahuris d'Emile.

— Tiens, voilà le commandement de la Compagnie du gaz !... Tiens, voici les contraintes des entrepreneurs ! Tiens, voici les lettres de Buchet et de Rodier qui veulent qu'on les paye. Et ceci, et cela... Tiens, cela, sais-tu ce que c'est ?

D'une poche intérieure de son veston, il avait enfin sorti un énorme paquet de lettres. Et comme Emile, abasourdi, se taisait, il lui jeta :

— Ça, mon vieux, ce sont les lettres de mes locataires qui déménagent. On ne fait plus de réparations dans l'immeuble et ils s'en vont.

Il s'était rassis. Tous deux se taisaient, immobiles, accablés. Puis, Emile avait demandé, avec une certaine hésitation :

— Voyons... en cherchant bien, est-ce

qu'on pourrait trouver quelqu'un qui prêterait...

Mais Léon l'interrompit brutalement :

— Emprunter? à qui donc? Nous devons partout, à tout le monde !

Il énumérait rapidement toutes les dettes dont ils étaient criblés. Les cinquante mille francs de Cognacq n'y figuraient point ! C'étaient là de simples bénéfices ! Mais, n'y avait-il pas toujours les soixante mille francs des hypothèques Thomas? Les trente-sept mille francs des hypothèques Atrux? Les billets souscrits à Rosset... vingt-huit mille francs ! Et les vingt-huit mille francs d'Usannaz.

Il ajoutait :

— Et tu veux que quelqu'un nous prête? Et tu veux que nous empruntions? Mais notre situation est connue !... Tu le sais bien !... Tiens !... Veux-tu savoir comment un de tes adversaires politiques, nous a surnommés dans la colonie savoisienne?

— Eh bien? interrogeait Emile, dont les paupières hésitantes papillotaient d'inquiétude.

— *Les Pirates de la Savoie !*

— Oh ! dit le parlementaire, c'est un mot !

— Oui, c'est un mot. Mais, on le répète partout, et avec ces bruits-là, nous ne trouverions pas aujourd'hui cinquante louis à emprunter sans garanties. Tout compte fait, sais-tu combien il nous faudrait pour nous remettre

à flot complètement?... Deux cents mille francs!... La bagatelle de deux cents mille francs!...

Deux cent mille francs! Où trouver une pareille somme, presque la moitié de la fortune que lui avait laissée en divorçant la première femme de Léon?

Tout un passé revivait dans la mémoire du député. Il réfléchissait, méditait. On aurait pu lire sur son visage le travail de son esprit lent.

Et, tout à coup, un sourire avait éclairé sa figure rusée, plissé ses yeux fendus à la chinoise. Il avait dit à Léon :

— Tu ne sais pas... quelle idée j'ai déjà eue... Tu devrais te remarier!

Et comme l'autre se redressait brusquement, dans un haut-le-corps significatif :

— Oui, je sais ce que tu vas dire... Tu vas me parler de ta liberté, de tes plaisirs, mais d'abord entre nous, mon cher, les liens de la vie conjugale ne t'ont jamais beaucoup gêné. Et puis, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de ta situation et de la mienne! Tout cela, vois-tu, est très grave.

Il avait changé de ton. Sa voix montait au sommet du fausset tragique qui lui servait dans les réunions à vitupérer l'adversaire, l'éternel ennemi de la République! Mais sa veine oratoire s'interrompant tout d'un coup,

il avait condensé sa pensée dans cette petite phrase :

— Il n'y a qu'une femme qui puisse nous tirer de là !

A son grand étonnement, Léon n'avait pas trop regimbé.

Il répondit :

— Me marier?... Après tout... Peut-être... j'y ai bien pensé, moi aussi. C'est une solution... mais il faut trouver l'occasion... Et ce n'est plus très facile...

Il songeait avec émotion à ses épaulettes de sous-lieutenant, au temps où il portait l'uniforme !

Et, avec des mots inhabiles, il dit tout haut sa pensée : les regrets de sa jeunesse enfuie, de son passé vide, et la lourdeur, la fatigue de l'âge, l'éreintement précoce de la vie de plaisirs ! Quelle femme accepterait la tâche pénible de lui faire une autre existence?

D'ailleurs, où pourrait-il la rencontrer? Il était seul, sans relations, sans connaissances mondaines...

Emile l'interrompait :

— Mais si, mais si!.,. Tu connais beaucoup de monde... Seulement, tu mènes une vie de bâton de chaise et tu ne sais pas te servir de tes relations.

— Ma foi! dit Léon, tout songeur, tu as peut-être raison!

LE PAQUEBOT

Environ vingt ans auparavant, un matin de février, Jean-Marie Chautemps avait trouvé le facteur Gouraud planté comme un piquet sur le seuil de la métairie. La grosse blouse de toile bleue du facteur était raidie par le froid, et ses doigts gourds tremblaient un peu sur son bâton fiché dans la croûte de neige durcie.

— Une lettre pour moi, père Gouraud, avait demandé Jean-Marie?

— C'est du fils.

— Alors, donnez.

— C'est qu'*alle* est recommandée, avait déclaré le bonhomme.

Il avait fallu signer sur le carnet du fonctionnaire. Puis, de sa boîte de fer blanc, ouverte avec précaution, Gouraud avait retiré une enveloppe blanche, frappée de cinq cachets rouges. On eût dit une lettre chargée.

— C'est de Léon, avait pensé Jean-Marie, en reconnaissant l'écriture.

Et il s'était étonné :

— Tiens!... la lettre est recommandée!... Qu'est-ce que cela signifie?

Il avait attendu que le facteur fût éloigné. Il apercevait encore au tournant du chemin son dos voûté sous la cotte bleue, mais déjà il n'entendait plus le bruit de ses gros souliers qui craquaient sur le verglas. Alors seulement, il avait ouvert la lettre. Il lisait avec cette hâte fébrile et cette inquiétude secrète que donne le pressentiment d'un malheur.

Et tout à coup il avait pâli. Puis, il avait juré :

— Nom de D... la canaille!

Et il avait caché la lettre au fond d'une poche.

Une rage froide secouait sa grande charpente osseuse et sèche. Il répétait à voix basse :

— Ah! la canaille! la canaille!

Puis, l'instinct positif, le sens pratique avaient repris le dessus : « Voilà! C'était un fait!... Il fallait agir... et agir vite, rien ne servait de se fâcher ».

D'abord, il avait expédié l'argent demandé par mandat télégraphique. Au retour seulement, il avait consulté Louis, formé une espèce de tribunal de famille qui avait jugé Léon.

— Un homme qui commet un faux à dix-huit ans, avait exposé Jean-Marie, dont l'éru-

dition n'ignorait point les thèses récentes des criminalistes, est ce qu'on nomme un faussaire-né, un impulsif, un monomane qui a le goût, l'instinct du faux. Il recommencera. Il déshonorera notre nom. Il brisera la carrière d'Emile.

Et il avait conclu :

— Il faut s'en débarrasser.

Léon était parti, quelques mois plus tard, en Espagne. Il n'avait point réussi, était revenu, puis reparti, en Algérie cette fois. Il était rentré encore, sans le sou, malade. Puis il avait entrepris un grand voyage en Amérique. Ce voyage, Léon n'y pensait jamais sans qu'un sourire effleurât ses lèvres. Des images vives et singulières se déroulaient dans sa mémoire avec la précision rapide du cinématographe.

Il revoyait un grand paquebot des Messageries accosté au quai du port de Marseille, un soir de printemps. Sa haute muraille blanche, coiffée du soleil éclatant de ses tubulures de cuivre, s'enlevait droite sur l'eau toute bleue, de ce bleu méditerranéen, dur et brillant comme du cobalt. Quand sa sirène avait mugi, quand sa machine avait chassé hors de ses poumons d'acier son haleine de flamme, on eût dit qu'en fuyant sur la mer, il emportait avec lui une autre mer frémissante, d'activités, d'énergies, de désirs et de

passions, tout un raccourci d'humanité, tout un résumé ironique et brutal de la vie civilisée.

Dans les profondeurs du navire, grouillait la lie de l'émigration italienne; des faces noires, brûlées aux midis cuisants des Apennins ou des Abruzzes; des peaux séchées et durcies dont la nudité, jaune comme de la terre de Sienne, apparaissait sous les trous béants des loques voyantes qui semblaient concentrer un bizarre mélange de misère et d'insolence, de crasse et d'orgueil.

Mais, dans les hauteurs de l'entrepont, c'était la richesse des cabines de luxe, aux couchettes claires, aux parois vêtues de bois des îles, l'élégance des rooms spacieux, garnis de divans profonds et bas, propices aux siestes indolentes des passagères ivres de l'air du large ou fatiguées du bercement des *rocking-chair* trop balancés par le roulis.

D'abord, l'émerveillement du voyage, le changement des choses, et le charme de cette course infinie entre l'azur de l'eau et du ciel avaient suffi à écarter le spleen. C'était ainsi qu'on avait doublé les roches noirâtres des Baléares, dépassé Gibraltar debout comme une silhouette sombre et cinglé vers Ténériffe dont la montagne étincelante avait paru accourir, un soir, du fond de l'horizon vermeil, pareille à une pyramide de verdure qui

glissait sur le miroir bleuâtre de l'Océan. Mais, après les Canaries, sous le vent de Dakar, les terriens s'étaient sentis saisir par la « grande monotonie de la mer. » Ténériffe aussi, les avait énervés par la douceur presque morbide de ses rives plantées de palmiers toujours verts, par la tiédeur de ses ombrages qui attirent de tous les points du globe les belles malades aux poumons embrasés.

Pour réagir, on avait improvisé à bord une vie bruyante de fêtes, de plaisirs. On jouait la comédie, on dansait. Des doigts infatigables dévidaient tout le long du jour, sur les pianos qui faisaient rage, l'écheveau brillant des valses, des quadrilles. Le soir venait, ce soir bref, émouvant des mers du sud, et, subitement la nuit tombait sur l'Océan.

C'étaient des nuits chaudes, pleines de parfums inconnus. de senteurs puissantes d'arbres et d'humus, arrachés par des souffles brûlants comme des haleines de fauves aux forêts lointaines de l'Afrique, aux profondeurs ignorées du continent noir. Alors, dans cette atmosphère inquiétante, étrange, une sorte de délire sensuel s'était abattu sur les passagers lassés de la durée du voyage, fatigués par le mouvement du navire, enfiévrés aussi par la crainte secrète, inavouée mais toujours présente, des périls de la mer. Les femmes surtout perdaient la tête, abandonnaient toute

retenue, toute pudeur, retrouvant l'instinct de provocation ancestral pour conquérir la protection du mâle, subjuger sa force. Des idylles rapides se nouaient et se dénouaient sous l'enchantement des étoiles nouvelles qui chaque soir montaient de l'Occident au Zénith. A ces heures nocturnes, on ne voyait sur le tillac que des couples d'ombres ardentes, cherchant les abris propices des bastingages ou des dunettes, égrénant dans l'obscurité familière des cabines, des frôlements, des bruits furtifs, des rires étouffés, des soupirs. Parfois des cris montaient, troublant la folie des étreintes. Des querelles, des rixes éclataient à cause de l'alcool ou des femmes, en bas, sous l'entrepont, dans la promiscuité affreuse qui mélangeait les émigrants. Les matelots accouraient, séparaient les combattants, arrachaient les revolvers ou les couteaux déjà tirés, jetaient quelques hommes aux fers et, dans le silence retombé plus lourd, le halètement saccadé de la machine, rythmait la marche de ce paquebot qui fuyait chargé de caresses et d'amour, à travers la nuit équatoriale, sous les feux embrasés de la Croix du Sud.

Un matin, en montant sur le pont, les voyageurs étonnés avaient découvert autour d'eux un cercle immense de forêts et de montagnes. On ne devinait point par quel sortilège le navire s'était introduit au centre de

cette ceinture verdoyante qui fermait de tous côtés l'horizon, posée sur la rondeur fluide des eaux irisées, vaporeuses. Puis, le paquebot avait louvoyé à travers un dédale de récifs, d'îles rocheuses et de chenaux. Souvent, il frôlait, au ras des côtes, la végétation luxuriante de toutes les essences tropicales, les ombrelles luisantes des palmiers, les glaives durs des aloès. Et sa vapeur chassait en sifflant des vols criards de perruches ou des milliers d'oiseaux des îles, des sénégalis aux becs de pourpre et aux ailes fauves, qui jaillissaient des cannelliers et des bambous, pareils à des nuages blonds. On avait doublé le cap d'un cône aigu pointé vers le ciel comme un pain de sucre, et dans le décor fertile de ses plantations de caféiers, était apparu tout à coup le panorama d'une grande ville. Dorée par les premiers rayons, elle paraissait toute rose dans le lointain. C'était Rio de Janeiro.

Le navire n'était resté qu'un jour à Rio et on avait repris la mer, vers le sud, d'abord en longeant les bords de la Riviera de Santos, sous les arceaux de feuillage et les retombées de lianes entrecroisées par des bois de rose et des acacias gigantesques au-dessus des têtes naines, larges et touffues, d'innombrables caféiers. Enfin, après cinq jours de mer, l'estuaire du Rio de la Plata avait montré ses rives plates au pied des hautes montagnes qui

dominent Montevideo. Et Buenos-Ayres avait dessiné ensuite ses longues jetées de pierre, ses quais éclatants de blancheur et le damier clair de ses rues toute neuves dont les maisons basses à un étage semblaient posées comme des dés sous la flore exubérante des palmiers arborescents.

Là cessait comme un mirage, le charme de l'heureuse traversée.

Simple passager de deuxième classe, Léon s'était trouvé confondu dans la foule des émigrants, jetés sur les quais comme des colis, puis parqués comme un bétail dans l'enceinte du Buen-retiro.

Au lieu de l'hôtel confortable affecté — suivant les dires des agents que la République Argentine lançait à travers l'Europe — à l'hospitalisation des étrangers pauvres, la déception était grande de trouver, loin de la ville, dans une plaine aride et sèche, un cirque immense dont les gradins circulaires aménagés pour des séjours rapides étaient couverts de lits étroits comme des couchettes de navires. Des milliers d'émigrants venus surtout d'Allemagne et d'Italie, s'entassaient là, au gré des arrivages. On avait fait briller à leurs yeux la possession de terres fertiles, de ces *paradous* exotiques où il suffit à l'homme de gratter un peu le sol pour que la riche nature en fasse jaillir les moissons. En attendant, il fallait

vivre, les terres viendraient plus tard. Sous peine de mourir de faim il fallait bien accepter l'emploi si modeste qu'il fût, offert par les intermédiaires du gouvernement argentin. Les réclamations s'élevaient, étouffées par la complicité des consuls. Mais la mort venait en aide à la misère. La fièvre jaune et le typhus taillaient leurs coupes sombres dans ces légions de misérables, déjà décimées par le travail.

A cause de sa forte encolure qui annonçait un gars robuste, Léon avait été embauché comme débardeur, mais le terrible soleil argentin avait rapidement tari la richesse de son sang savoisien, vidé sa musculature de montagnard. Anémié, il avait cherché un emploi moins rude. Il avait dû à l'obligeance d'un Français, d'entrer dans un restaurant en qualité de « plongeur ». N'était-il pas heureux ainsi? Ne gagnait-il pas son pain? La vie argentine est large. Les pourboires y sont généreux. Quel démon l'avait poussé de nouveau vers l'aventure, vers le mirage lointain des pampas où il rêvait de faire fortune dans le trafic des chevaux et du bétail après avoir couru la prairie comme un héros de Cooper ou de Mayne-Reid?

Et d'abord, il avait goûté la saveur puissante de cette vie sauvage des *péones* et des *gauchos*, l'ivresse étrange du désert d'herbe

le galop libre des mustangs et le trot sonore, infatigable, des *caballadas*. Puis, le régime des haciendas l'avait terrassé. Les viandes rouges échauffaient le sang. L'eau fétide distillait la fièvre. Il avait regagné la côte, épuisé, livide, les gencives saignantes, charriant dans ses veines brûlantes, l'infection du scorbut.

Oh ! la joie de quitter cette terre maudite, de sentir frémir sous ses pieds le pont d'un navire vibrant pour le départ ! Sans argent, il s'était engagé à bord en qualité d'homme de peine. Mais, aux premiers travaux pénibles, ses bras débiles avaient faibli, il s'était affaissé dans la cale, en proie aux hémorragies scorbutiques. Alors, on l'avait porté à l'infirmerie, et, bien nourri, bien soigné, sa constitution robuste, aidée par les vents du large qui pénétraient ses poumons de leur émanation puissante, avait fait le reste, lui avait rendu d'un seul coup la santé et la vigueur.

Dans ce renouveau de la vie qui semble puiser l'énergie aux sources profondes de l'être, comme il avait réfléchi, médité, tiré des expériences de sa jeunesse déjà éprouvée, l'enseignement cruel du passé, l'espoir tenace de l'avenir ! Oui, sans doute il s'était trompé, il le voyait bien maintenant. Tous ces voyages, toutes ces tentatives lointaines lui apparaissaient sous leur vrai jour, une pure folie.

Non! ce n'était pas en Afrique, en Amérique, dans ces cargaisons d'émigrants que livraient aux marchands d'or les marchands de chair humaine qu'il fallait aller chercher la fortune! La fortune? Mais elle était restée au pays natal, dans cette petite maison de Valleiry où il rentrait après chaque échec, toujours plus déçu, toujours plus amer. Elle était en France aussi, dans cette France si belle et si riche, où les plus humbles étaient heureux, comparés à ces pauvres hères dont il avait trop longtemps partagé la misérable destinée; où l'argent foisonnait, circulait, jaillissait de partout, de toutes les bourses, de tous les coffres, plus riches que les filons secrets des mines lointaines. Oh! la conquête de la fortune, du repos, du plaisir! Le père Chautemps qui se connaissait en hommes avait toujours dit: « Léon aime le plaisir... vous verrez... il arrivera par les femmes! »

C'était vrai. Le plaisir luisait dans ses yeux bigles, glissait sur sa bouche charnue, sur ses mains grossières. C'était un plaisir canaille de trousseur de cottes, d'empaumeur de filles. On sentait, rien qu'à le voir, qu'il les avait dans la peau, qu'un instinct rude et bas le ramenait toujours à elles.

Pourtant, sa mémoire amoureuse gardait des souvenirs savoureux. Cette brève passade, par exemple, qui un soir à bord du paquebot

avait jeté dans ses bras solides la femme d'un armateur italien. Il revivait cette nuit fiévreuse, l'ombre chaude de la cabine, trouée par le hublot nimbé de lune, où l'étrangère avait roulé sous son étreinte, abandonnant son court profil de Gênoise, ses yeux d'agathe, sa chair lascive... Oh ! S'il avait voulu ! La dame était riche ! Mais voilà ! L'insouciance... la jeunesse. Il avait froissé la femme, blagué son accent italien, raillé la langueur caressante des amoureux « *caro mio* ». Puis il avait suivi une autre passagère, une Espagnole engagée dans une feria de Rio, belle fille ardente et musclée qui semblait rythmer ses spasmes comme un pas de *cachucha*.

A présent, il regrettait bien sa légèreté, sa folie. Ah ! qu'elle revint donc un jour, l'occasion favorable ! Comme il saurait la saisir, la fixer ! Elle n'échapperait point. Oui, il en avait assez de cette vie nomade, pleine de hasards et de misères ! Une femme... une femme riche, n'était-ce pas, après tout, le moyen le plus commode et le plus sûr de faire fortune ? Ainsi, rêvant à l'heureuse aventure, il s'était retrouvé, un soir, sur les quais bruyants de Marseille.

DEUX DOTS

Longuement, il avait attendu, espéré l'occasion qu'il désirait. Il avait fallu d'abord faire choix d'une carrière, chercher à se glisser dans les rangs de cette société française qu'on n'exploite convenablement qu'à la condition d'y être admis. Mais les relations politiques d'Emile lui étaient venues en aide. Elles lui avaient ouvert toutes grandes les portes d'une de nos écoles militaires, Saint-Maixent. Il avait gagné rapidement sa mince épaulette et son brevet de sous-lieutenant qui l'envoyait en garnison à Cosne.

Là, les années avaient coulé, lentes, pareilles à ces eaux de la Loire où se mirait la silhouette de la petite ville serrée dans le corset de pierre de ses vieux murs féodaux. Une petite garnison, cent cinquante francs par mois et l'uniforme, cette misère pimpante et légère, portée si allègrement par l'officier de carrière, avait pesé sur l'aventurier d'un poids accablant. Pour secouer

son ennui, pour s'arracher à la torpeur de ces vieilles murailles croulantes qui semblaient suer le spleen, Léon avait fait appel au dérivatif ordinaire des désœuvrances et des neurasthénies provinciales, la noce, la noce basse de la petite ville, dans le cadre sempiternel des bouges de la rue du Rempart ou dans l'atmosphère puante d'immondes bastringues, de ces beuglants où de pauvres filles, parées du titre d'artiste comme d'un oripeau de café-concert, s'égosillent en se trémoussant.

Alors, le scandale embusqué à tous les coins de rue de la cité sournoise avait guetté l'officier fêtard, l'avait assailli, et « brûlé » dans les salons interdits aux galonnés cascadeurs. Ses dettes augmentaient, devenaient criardes, donnaient matière aux cancans, aux perfides disettes de province, aux réclamations tapageuses des fournisseurs. Le colonel se fâchait. Tout le monde lui tournait le dos. Sa vie devenait impossible, intenable. Il allait démissionner. Et puis, un jour, tout à coup, la chance avait tourné. L'occasion si longuement attendue s'était soudainement offerte : le mariage, le riche mariage ! Oh ! cela n'avait pas traîné ! L'affaire avait été enlevée, conclue et baclée si vivement qu'il s'était trouvé, encore tout étourdi de l'aventure, maître et seigneur, d'une petite femme élégante, jolie, délurée, et par dessus tout, nantie d'une dot

de deux cents mille francs. Ah! il n'y avait pas à le nier, quel habile homme que cet Emile, car c'était lui qui avait préparé ce coup de maître si habilement et si rondement mené! Lui, qui avait flairé, dans la très bourgeoise personne d'un certain Mermex-Rozé enrichi par de bizarres fortunes, le beau-père idéal, flatté de marier sa fille à un officier et, de s'apparenter en même temps, à la famille d'un gros bonnet politique.

A partir de ce moment, Léon Chautemps avait l'impression d'une de ces transformations soudaines et complètes appelées dans l'argot des machinistes, un changement de décor à vue. Cela avait été dans sa vie comme un trou, un gouffre de joie et de plaisir, où rebondissaient en cascades les écus du père Mermex. Ah! ces écus! quelle sarabande effrénée ils avaient dansée! D'abord, ils avaient tinté sur les petits pavés de Cosne, excitant, selon les gens, la sympathie ou la colère. Puis, ils avaient ébloui la Cité, réveillé ses échos endormis, entraîné ses bourgeois dédaigneux dans une inoubliable farandole. En avaient-ils payé de ces dîners, de ces soupers, où ils sautaient plus haut encore que les bouchons du Clicquot! Les dix mille francs de rente qu'ils assuraient ne suffisaient guère, et on buvait à même le capital qui semblait s'évanouir en mousse de champagne.

Puis, comme les fonds menaçaient de tarir, le père Mermex avait eu sa meilleure idée de beau-père. Il était mort en léguant à sa fille le reste de sa fortune : huit cents mille francs !

Avec les épaves de la dot, cela faisait un petit million. Léon n'avait plus qu'à jeter au nez du ministre sa démission de sous-lieutenant. On était venu s'installer à Paris dans un magnifique appartement du boulevard Saint-Germain et la grande fête avait commencé.

La vie de plaisir est pareille à ces escaliers tournoyants imaginés par Piranèse. Quelques-uns parviennent au sommet de la spirale vertigineuse. Ceux-là traversent la corruption comme le fer traverse la flamme. Les nuits d'orgie, les veilles épuisantes ont trempé leur corps, durci leur cœur, voilé seulement leurs yeux de ce glacis impénétrable que s'imposent les diplomates. Le maniement des femmes, l'expérience de leurs pièges leur ont donné la finesse, le sang-froid, l'audace, et ce coup d'œil qui distinguent ceux que Balzac appelle « les *bravi* de la pensée », les Rastignac ou les Maxime de Traille. D'autres descendent, au contraire, cet escalier de la débauche. C'est le baron Hulot, c'est Marneffe. Ils roulent sur les degrés du vice et sombrent dans ses bas-fonds.

Après quelques années de noce, Léon était devenu l'habitué du ruisseau. Il fallait à ses sens émoussés ce relent de l'asphalte, cette odeur du bitume, cinglants comme des coups de fouet.

Ce fut ainsi qu'il eut une aventure qui fit époque dans sa vie.

Il avait fini par fréquenter une fille du faubourg Saint-Denis. Elle s'appelait Louise Monnesson. C'était une blonde si grasse et si molle que ses compagnes de trottoir l'avaient surnommée l'« édredon ». Chaque jour, Léon Chautemps emmenait l'« édredon » rue de l'Echiquier, dans un de ces hôtels borgnes, si communs à Paris et qui n'ont, la plupart du temps, pour clientèle, que les passagers habituels de ces amours rapides.

Sans se l'expliquer, peut-être par pressentiment, il s'était senti, ce jour-là, inexplicablement inquiet.

C'était d'un geste machinal qu'il avait dévêtu sa proie facile. Des hardes jonchaient le tapis à fleurs et les meubles recouverts d'un reps verdâtre à dessins jaunes dont l'usure montrait les trous. Tout à coup, on avait frappé à la porte, un coup sec, autoritaire, qui l'avait fait tressaillir.

Sans bouger, du fond du lit obscur, enveloppé de ses rideaux lourds où flottait cette odeur fade, indéfinissable, écœurante des

chambres meublées, il avait demandé dans le silence :

— Qui est là ?

Il lui avait semblé entendre des chuchotements, des pas furtifs, mais personne n'avait répondu.

Et il avait dit à demi-voix, avec un rire gras :

— Bah ! c'est un client qui se trompe de porte.

Mais les coups avaient repris, précipités, cette fois, plus rapides, comme s'ils avaient été frappés par une autre main plus nerveuse.

Irrité, il s'écriait :

— Qui est là ? qui est là ?... Répondez donc !

Répondre ! on s'en gardait bien. Et les coups pleuvaient toujours. C'était un tambourinement qui ébranlait la maison.

Alors, furieux, il s'étais mis à gueuler :

— Ah, nom de D... !... nous allons voir !

Pas une minute, il n'avait eu l'idée d'un piège. Il avait pensé seulement : « Ce sont des gars en goguette, des soulards qui veulent me faire poser ! »

Après avoir passé un pantalon, il s'était dirigé vers la porte qu'il avait ouverte brusquement, toute grande. Et une femme blonde et jolie, mais nerveuse et les ongles au vent, avait bondi comme un chat-tigre. Et il avait reculé, en s'écriant :

— Marie-Louise !

Sa femme !

Derrière elle, dans le couloir sombre, c'était un murmure grandissant, un piétinement confus de foule. Tout le personnel de la maison, tous les voisins, tout le quartier se trouvait là. Tout ce monde entrait pêle-mêle avec des cris et des rires dans la chambre où la femme outragée vociférait sa fureur : « Ah ! le misérable ! le saligaud ! le cochon ! »

Brusquement, elle s'était avancée vers l'alcôve que son mari hébété, stupide, essayait, mais en vain, de couvrir de son corps. Avec une force surprenante dans cette mince créature, elle avait arraché les tentures, retourné les courtines, découvert la nudité callipyge de la fille qui, la tête sous l'oreiller, agitait drôlement ses jambes dont les mollets rebondis gonflaient lourdement les bas bleus.

Quelques heures plus tard, Léon racontait à Emile ce qui venait de se passer :

— C'est le divorce, dit celui-ci, envisageant froidement la situation.

— Le divorce s'écriait Léon, y penses-tu ? Comment veux-tu que je rembourse ce que je dois à ma femme ? Et toi-même, où prendrais-tu les dix mille francs qu'elle t'a prêtés... tout ce qu'il faudrait lui rendre ?... tout ce que j'ai emprunté pour toi ou pour moi ? Tout ce qu'il faudrait liquider... Et les vingt-huit

mille francs de Rousset ?.. Et les douze mille francs de Buchet?

Emile se taisait, réfléchissait. Enfin, après un silence, il avait dit lentement :

— Il y a peut-être un moyen de tout arranger ?...

— Lequel ?

— Laisse-moi faire.

Et, quelques jours plus tard, il avait eu avec la femme de son frère un long entretien. Jamais Léon n'avait connu d'une façon exacte les termes de cette discussion. Quels moyens, quels arguments Emile avait-il employés ? De quelle pression, de quel chantage, la jeune femme avait-elle été la victime ? Il ne le sut jamais à fond. Mais le résultat était visible, quoiqu'invraisemblable, exorbitant et qui attestait l'excellence de la dialectique fraternelle. La femme de Léon divorçait, mais tout en revendiquant sa liberté, elle abandonnait à son mari ses deux immeubles de la rue de Buffon, sa maison de campagne de Carrières, près de deux cent cinquante mille francs ! Léon en était resté stupéfait. Et pendant quelque temps, il n'abordait plus son frère qu'avec un sourire d'augure qui semblait dire :

— Toi, je ne te croyais pas aussi malin !

Telle était la source un peu trouble de la fortune de Léon Chautemps. Mais, qu'importait? Il possédait! Ses titres de propriété se trouvaient, en bonne et due forme, déposés par devant notaire. Tout le monde pouvait les voir, et tout le monde les voyait! Il fallait même que tout le monde les vît! Surtout, les riches Savoisiens, victimes confiantes des opérations des deux frères, si adroitement combinées.

Ainsi, le divorce n'avait que peu troublé la vie de Léon Chautemps. Débarrassé de la surveillance conjugale, il avait partagé son temps entre ses intérêts et ses plaisirs, entre la noce et la gérance de ses immeubles. Il faisait la joie d'un quartier où le propriétaire de la rue Buffon était devenu rapidement légendaire. Il avait été aussitôt le héros de ces potins qui traversent comme un torrent l'escalier de service et l'antichambre. On l'avait baptisé « Le Pacha du 69 ». La malignité cancanière des pipelets et des servantes s'exerçait sur la durée inusitée des stations du propriétaire dans les loges de ses concierges. Mais la fantaisie orientale de Léon ne s'arrêtait pas au rez-de-chaussée. Elle grimpait à l'entresol et aux étages, rôdait de palier en palier, semait au hasard de ses caprices, des passions et des olères dont les échos tumultueux troublaient

fréquemment le silence aux alentours de ce harem improvisé.

Un soir, tout le quartier s'était ému. Un bruit de querelle et d'injures attirait la foule badaude, petits commerçants, employés, boutiquiers, tous gens paisibles et bourgeois qui composaient le voisinage. Une scène étrange attirait leur curiosité malicieuse. Sur le seuil de cet immeuble qui avait eu comme tant d'autres la réputation justifiée de « maison tranquille », une grande fille brune, bien découplée, secouait Léon Chautemps :

— Voyez-vous ! *c'proprio* là, qui veut me faire payer ma chambre après qu'il y a couché!

On s'esclaffait ! Et, encouragée par les rires, la belle fille avait lancé avec son accent de faubourg :

— Don Juan à la manque !... *Couche-à-l'œil !*

« Couche-à-l'œil » ! le sobriquet lui était resté ! C'était une nouvelle distinction démocratique, un titre particulier qui s'ajoutait à tous ceux dont la famille Chautemps se trouvait déjà comblée.

— Bah ! songeait Léon, avec philosophie, ce sont là de petits inconvénients. C'est un scandale de quartier.

Et il continuait sa vie facile, empruntant toujours, entassant les hypothèques. A la fin, la valeur foncière de ses immeubles s'était

évanouie, volatilisée. Elle ne pesait plus le poids du papier timbré dont les huissiers le harcelaient sans répit.

— Et pourtant, se disait-il, mes deux maisons sont toujours là! Leur façade fait toujours illusion! Quel magnifique attrape-nigauds! Allons!... avec la complicité d'un notaire, je puis encore me tirer d'embarras... Je vais voir Brecheux.

. . . .

Quelques jours après sa conversation avec Emile, Léon alla rendre visite à une ancienne fleuriste qu'il avait connue jadis, au temps de sa vie de garcon. Cette dame s'était mariée, avait épousé un certain Bonvallet, agent d'affaires un peu suspect. En quelques mots, il mit cette femme intelligente et pratique au fait de sa véritable situation.

— Mon frère et moi, lui dit-il, nous sommes à bout de ressources. Il faut de l'argent à tout prix et j'ai deux cents mille francs de dettes!

— Eh bien, dit-elle en riant, c'est le moment de vous remarier.

— Je ne dis pas non... Mais avec qui ?

— Ecoutez. J'ai votre affaire... Trois cent cinquante mille francs de dot... et la femme!

— J'aimerais mieux les trois cent cin-

quante mille francs, dit Léon qui rit à son tour.

On débattit les conditions.

Léon apprit que Bonvallet avait d'audacieuses visées. Il rêvait de fonder à Vichy un Casino qui le ferait riche en dix ans.

— Lorsque vous aurez touché la dot, insinua la fleuriste, vous êtes trop généreux, Monsieur Léon, pour refuser de venir en aide à mon mari?

— Soit, répondit Léon, je lui prêterai vingt mille francs.

— Vingt mille, c'est peu, dit la marchande.

— Mais trois cent cinquante mille, ce n'est pas beaucoup, répliqua le Savoyard avide et têtu.

On conclut quand même le marché.

— Il faut venir chez les Daval, dit Mme Bonvallet, comme il s'apprêtait à partir. votre future femme les voit souvent. Vous savez, c'est une ancienne commerçante.

Sur le seuil, il s'arrêta.

— Vous ne me dites même pas son nom.

— C'est juste... Où ai-je donc la tête?... elle se nomme Henriette Leroux.



HENRIETTE LEROUX

HENRIETTE LEROUX

Quand Henriette Leroux eut atteint l'âge de douze ans, sa mère décida qu'elle ne rentrerait pas au pensionnat de Clichy-la-Garenne où elle avait été élevée et qu'elle suivrait désormais les cours de l'école professionnelle de la rue des Francs-Bourgeois. Quatre fois par jour, son cartable de toile cirée sous le bras, sa petite natte blonde pendant sur l'épaule, la fillette fit le chemin entre l'école et la maison Leroux située rue de la Reynie.

C'était un grand magasin dallé en ciment, avec des comptoirs de marbre frais sur lesquels ruisselait toujours l'eau des siphons fixés au mur. Au-dessus de la porte d'entrée était accrochée une large enseigne. On y lisait en lettres jaunes sur fond noir :

MAISON LEROUX. EXPÉDITIONS DE COMESTIBLES

L'expéditionnaire de comestibles n'est pas un simple intermédiaire prélevant un pourcentage sur les denrées alimentaires.

C'est un véritable marchand. La maison Leroux achetait aux Halles, revendait aux grands hôtels des villes d'eau. Sa firme était connue des luxueux caravansérails d'Aix-les-Bains, de Vichy, de la Bourboule ou du Mont-Dore. Au nombre de ses traditions glorieuses demeurait le souvenir d'avoir figuré parmi « les fournisseurs de S. M. Napoléon III ».

Dans l'entrepôt de la rue de la Reynie s'entassaient tous les comestibles, principalement les fruits, les légumes, les volailles, mais surtout la marée. A certains jours, le gourmet le plus difficile aurait trouvé sur le marbre étincelant de ses comptoirs un échantillonnage varié de la faune écaillée de toutes les mers du globe. La Manche envoyait, serrés dans de petits paniers bruns, ses maquereaux luisants, striés de vert et de bleu sombre, ses vives aux nageoires sanglantes, ses soles grises piquetées de rouge et ses larges raies au dos taché de plaques noirâtres comme la vase des bâches profondes. De la mer du Nord venaient les harengs, les merlans, les congres, ou bien les saumons, les truites d'Ecosse aux dos irisés, aux ventres émaillés d'argent, percés par le trident rapide de quelque pêcheur du Scotland. L'Océan apportait ses turbots énormes, ses esturgeons longs comme des squales, pêchés à la saison du frais dans l'estuaire de la Gironde ou de la

Loire. La Méditerranée enfin livrait ses bonites, ses oursins succulents, ses surmulets aux armures d'écailles écarlates, rendues plus vives par les douleurs de l'agonie, et ses rascasses, étranges petits monstres aux yeux d'or, aux nageoires étincelantes, somptueusement vêtus d'azur et de pourpre par les flots cœruléens et les sables rouges des rives de Sicile ou d'Afrique.

Autour des comptoirs, évoluait comme une armée obéissant aux ordres lancés par la voix éclatante de Mme Leroux, la foule des commis portant les paniers, les mannes d'osier, les caisses, toujours bousculés, surmenés, dans le coup de feu des arrivages ou des départs. Quelquefois, dans les moments de grande presse, on faisait appel aux « forts » de la Halle qui envahissaient la maison, coiffés de leurs immenses chapeaux de feutre gris, leurs dos vastes vêtus du bourgeron bleu traditionnel, ployant sous le faix des charges.

Ainsi grandissait la fillette dans cette atmosphère d'activité ardente. Au dehors, autour du magasin, c'était le quartier des Halles, la rue Rambuteau, le boulevard Sébastopol, artères fiévreuses de ce centre de Paris si affairé, si laborieux, où déborde toujours le flot noir des passants, où rugit sans répit la grande voix du travail.

Quatre années se passaient ainsi. Henriette

avait quitté les cours de l'école professionnelle. Elle était devenue une jeune fille de seize ans, petite, mince, bien prise, dont les yeux vifs annonçaient l'intelligence éveillée. Alors, elle s'était mise toute entière avec sa sœur cadette aux durs travaux du magasin, pendant que sa sœur aînée, d'humeur moins active, s'occupait surtout de la comptabilité et du ménage.

C'était une vie pénible. Le matin, Henriette se levait à cinq heures. Les dépêches envoyées dans la nuit s'amoncelaient sur le bureau. On notait rapidement les commandes et on partait aux Halles faire les achats. Là, sous les énormes vaisseaux rendus sonores par le tumulte de la foule, il s'agissait de composer adroitement les lots, de proposer rapidement les prix. Devant l'étal ou l'éventaire où trônait la marchande impassible, un clin d'œil, un signe de tête suffisait pour se comprendre ; c'était marché conclu. Aussitôt les victuailles se disposaient méthodiquement dans les paniers enlevés par les bras robustes des commis, On rentrait pour dépouiller un nouveau courrier, car sans cesse les dépêches arrivaient, sans cesse retentissait la sonnerie du téléphone. Presque toujours on devait faire de nouveaux achats et on retournait aux Halles. Puis, on préparait les marchandises, on *apprêtait*. L'apprêt, c'est la

grande affaire de l'expéditionnaire de comestibles. Il s'agit de placer habilement la marchandise dans les caisses et les paniers de sorte qu'elle n'ait pas à souffrir du transport et qu'elle arrive en bon état, toute fraîche et comme sertie entre les fragments de glace brillante. Il fallait avoir des commis rapides et soigneux. Les uns remplissaient les paniers, d'autres clouaient les caisses ou baguaient les bourriches légères en faisant filer vivement la corde des aiguilles de fer, à travers les mailles à jour de l'osier souple. Mais on devait surveiller de près, d'un œil vigilant, l'œil du maître, le travail de ces gars des Halles, lurons débrouillards mais noceurs.

On travaillait ainsi jusqu'à midi. A midi, tout était prêt, les factures faites, glissées dans les colis qu'on expédiait aux gares ; d'abord, pour le départ du train de Lyon, puis des trains de l'Est et du Nord. On déjeunait et on mettait la dernière main aux départs de l'Est et d'Orléans. A six heures, commençait le travail quotidien de la comptabilité, des écritures. Déjà des lettres ou des dépêches apportaient les commandes toujours pressées, du lendemain. C'était une activité incessante, un travail ininterrompu.

Henriette Leroux s'initia rapidement à cette laborieuse existence. Elle connut la

fièvre bruyante des achats à la criée, des surenchères décisives lancées dans la mêlée des voix aux crieurs époumonnés. Elle mit à jour peu à peu, les écritures un peu embrouillées de la maison Leroux. Elle surveilla les expéditions, surprit les négligences des commis, réprima d'un regard vif leurs façons rudes ou familières.

Un an plus tard, sa sœur se maria et Henriette devint la véritable directrice de la maison. Sa mère n'exerçait plus son autorité que pour modérer ce qu'elle appelait l'imagination de sa fille. Celle-ci rêvait de transformer son genre d'affaires, d'étendre son trafic en diminuant les bénéfices afin de vaincre la concurrence des ports et de l'expédition directe.

Cette vie sans repos durait depuis des années. Une après-midi de Mi-Carême, Henriette travaillait au magasin. Une bonne arriva tout essoufflée de l'appartement où Mme Leroux avait réuni quelques amis :

— Mademoiselle, lui dit cette fille, venez vite, madame n'est pas bien.

Elle trouva sa mère assise sur un grand fauteuil, toute blanche, la tête renversée, les bras étendus, avec cet air de lassitude infinie que donne parfois le dernier sommeil. Elle était morte, foudroyée par la maladie de cœur, au moment où elle levait son verre et souhaitait gaiement : « A l'année prochaine ».

Toute la charge de la maison reposa désormais sur Henriette. Elle commença par mettre en ordre avec un soin minutieux toutes les écritures commerciales. Puis, elle transforma ses affaires, engagea résolument la lutte, non-seulement avec les ports, mais avec les maisons d'expédition parisiennes. Hardiment, elle réduisit les bénéfices dans la proportion de cinquante et de soixante pour cent, mais elle doubla le chiffre de ses opérations et, à force d'énergie et d'habileté, supplanta partout la redoutable concurrence de l'expédition directe vaincue par la variété quotidienne de l'assortiment parisien.

A vingt-sept ans, Henriette Leroux se trouvait à la tête d'une grande maison, très prospère.

Alors, elle se relâcha un peu de son labeur acharné. Toutes ses forces, toutes ses pensées avaient été consacrées jusqu'ici aux efforts opiniâtres de la bataille commerciale. Elle regarda autour d'elle. Elle vit plus souvent ses sœurs dont les jeunes familles grandissaient et s'aperçut assez vite, qu'elle possédait sans le savoir des aptitudes merveilleuses à jouer le rôle de ce personnage, légendaire dans les familles, que l'esprit des petits enfants a baptisé du nom de « *Tata* ». *Tata* elle le fut avec passion et devint pour ses petits neveux une seconde mère. Ses sœurs,

témoins de son affection pour les enfants lui disaient parfois :

— Marie-toi donc, Henriette.

Et elle répondait :

— Bah ! je suis une vieille fille ! et puis, je ne veux pas enlever une mère à vos enfants.

Pourtant, à force de choyer et de câliner les jeunes enfants de ses sœurs, elle conçut le désir très vif de faire sauter sur ses genoux, de bercer doucement dans ses bras, des petits êtres qui seraient à elle, rien qu'à elle. C'est ainsi, souvent, que le goût du mariage s'insinue dans les cœurs qui lui sont en apparence le plus fermés. Mais cette première expérience conjugale fut déplorable. Cette union qui resta stérile dura trois ans.

Le lendemain du jugement de divorce, prononcé à son profit, Henriette Leroux dit en embrasssant ses petits neveux :

— Maintenant, je ne veux plus être qu'une *tata*.

La vie active, énergique, qu'elle avait toujours menée l'eût bientôt d'ailleurs ressaisie et retrempée. Mais il y avait cependant quelque chose de changé et de brisé en elle. Comme elle avait cessé de vivre uniquement pour la prospérité de ses affaires, elle ne connut plus désormais, dans le déploiement de ses belles qualités de commerçante, la joie

parfaite qu'elle avait déjà goûtée. A vrai dire, le monde lui parut un peu vide; stérile, le travail opiniâtre, privé du but qu'elle s'était proposé : la fondation d'un foyer, d'une famille. Toutes ses facultés, tous ses instincts de femme, longtemps comprimés par les nécessités d'un labeur viril, reprenaient d'un seul coup une douloureuse force. A cette peine très vive étaient venus s'ajouter d'autres maux. Le surmenage du travail et les soucis des affaires, les fatigues précoces de sa jeunesse trop tôt livrée aux débats de la vie, le profond chagrin de son divorce avaient fini par détraquer sa machine nerveuse, d'ailleurs un peu frêle. L'usure de sa pénible existence se manifesta tout à coup sous la forme d'une cruelle maladie d'estomac.

Elle continua pourtant à diriger sa maison, pendant sept années encore. Puis, vint le jour où les médecins lui défendirent tout travail, lui prescrivirent le repos. Elle liquida son fonds et sa clientèle et se trouva à la tête de la petite fortune qu'elle avait si bien gagnée ; quinze mille livres de rente environ.

Une vie toute neuve commençait. Retirée chez sa sœur, dans un bel appartement du boulevard du Temple, elle rechercha volontiers les distractions artistiques ou mondaines, les théâtres et les concerts, quelques petites

réceptions. Bonne pianiste, elle se montrait assidue aux nombreuses manifestations parisiennes de l'art musical. Ainsi se passait agréablement la saison d'automne et d'hiver. L'été trouvait les deux sœurs à Boulogne, sur l'élégante petite plage étroitement serrée entre ses jetées et ses falaises, ou bien, à Saint-Brieuc, dans ses rues solitaires, le long de ses belles promenades au fond de la verdoyante vallée du Gouet et sur les criques découpées de sa côte si pittoresque. Au mois d'août, Jacques Allier, son neveu venait les rejoindre. Il arrivait d'Angleterre ou d'Allemagne où il achevait ses études, et c'était pour ce grand garçon de vingt ans, de charmantes, de joyeuses vacances entre les tendresses rivales de sa mère et de sa tante qui se disputaient un peu son cœur.

Et c'était de lui, cependant, de ce neveu chéri, qu'était venu un jour, pour elle, la fatalité inévitable d'une cruelle séparation. Jacques se mariait et il était convenu que Mme Allier irait vivre avec le nouveau ménage. Henriette resterait seule. Il lui sembla que sa vie se brisait une seconde fois.

. . . .

On était au mois de juin 1901. Tous les ans, à pareille date, c'était dans la gaîté et pans les rires, la surexcitation joyeuse des dréparatifs de départ, les dernières visites faites aux amis, aux intimes, et aussi les der-

niers achats et les dernières courses à travers ce Paris des jours d'orage, aux effluves lourds qui font paraître plus désirable la fraîche caresse de la mer.

Ce jour-là, en sortant d'un grand magasin, c'était Mme Allier qui avait dit à sa sœur :

— Il n'est que trois heures, toutes nos courses sont terminées, si nous profitions de cet après-midi pour aller rue Francœur ?

— Chez Mme Daval ?

— Oui, nous lui devons une visite, et, aujourd'hui lundi, c'est précisément son jour.

Un type original cette madame Daval. Ancienne fleuriste aux Halles, promue femme du monde, elle met au service d'un goût très vif pour la vie élégante, pour le luxe, la belle fortune de son mari, riche entrepreneur de constructions. C'est pour elle qu'il a fait bâtir rue Francœur, un petit hôtel où elle reçoit deux fois par mois, avec le même sourire engageant au milieu de ses tasses de thé et de ses biscuits, que jadis, parmi les fleurs qui composaient son éventaire. On devine quel monde fréquente chez les Daval. Evidemment, ce n'est point le grand monde. Ce sont des gens cossus, des bourgeois aisés, d'anciens commerçants parisiens pour lesquels le joli salon Louis XVI, aux tapisseries d'Aubusson, aux fenêtres toutes brillantes de petits

carreaux de glace biseautée, représente le cadre idéal d'une souveraine élégance.

Henriette Leroux et sa sœur voient souvent Mme Daval. Elles sont des assidues du petit salon de la rue Francœur. Elles en connaissent tous les habitués et elles aiment à y fréquenter en raison de cette sympathie spontanée qui unit les gens de même origine, de même condition, et aussi, argument supérieur, que connaît moins peut-être la logique du vrai monde, de même fortune. Chez Mme Daval, les sœurs Leroux se trouvent à vrai dire, dans leur milieu. Et, avec leurs habitudes et leurs instincts de commercantes, elles acceptent en bloc tout ce qu'elles y trouvent, comme on accepte avec leur marque, tous les produits d'une bonne maison.

Précisément, il y a un nouveau venu ce jour-là, chez les Daval. En effet, à peine entrées, les sœurs Leroux ont remarqué une silhouette masculine épaisse et massive qu'elles n'avaient jamais vue encore aux *five o'clock* de leur amie. Et aussitôt, d'ailleurs, Mme Daval, trop forte, trop blonde dans sa robe claire au corsage craquant, s'est levée, pareille à une rose thé épanouie. Elle est allée au devant d'elles, souriante, comme pour leur apprendre une bonne nouvelle.

Elle leur dit :

— Venez vite... Je vais vous présenter à

M. Léon Chautemps... Vous savez bien... M. Chautemps, un ami des Bonvallet, le frère du député de la Savoie, l'ancien ministre des Colonies!...

Deux impressions contradictoires occupent l'esprit des sœurs Leroux. Les Bonvallet, couple douteux, dont l'histoire ne leur est pas inconnue : faux ménage dont la situation régularisée tardivement demeure suspecte. Dans ce salon où tous les états de fortune sont si nettement, si clairement établis, ils sont les seuls dont on puisse dire avec une certaine inquiétude : « De quoi vivent-ils? » Et on le dit. On raconte que Bonvallet, ruiné par des spéculations hasardeuses, vit d'expédients. Quant à Mme Bonvallet, ex-jolie femme, elle reste pleine de prétention, à la toilette, à l'élégance, au monde. C'est à elle surtout que Mme Daval fait bon accueil : « Que voulez-vous, dit-elle volontiers, comme pour s'excuser, que voulez-vous? C'est une amie! Il faut être charitable! »

Mais cette première impression fâcheuse des dames Leroux ne saurait nuire au prestige du nouvel ami des Daval. Ces Bonvallet sont des gens si intrigants, si insinuants, comment ont-ils réussi à se faufiler dans l'entourage d'un député, à s'introduire dans la famille d'un ancien ministre, d'un grand personnage républicain?

Aussi, la glace des présentations cérémonieuses est-elle rapidement brisée. La confiance règne. Bien que l'aspect de M. Léon Chautemps ne dispose guère à la sympathie spontanée. De son œil prompt, Mme Allier a déjà détaillé cette carrure lourde, cette figure ronde, poupine, ces yeux bigles aux paupières plissées. Mais la façon d'être de Léon Chautemps compense un peu cette apparence vulgaire. Il se montre aimable, empressé, beau parleur, avec une sorte de bagoût rapide d'ancien *sous-off* en rupture de cantine. Par dessus tout, il paraît gai, bon enfant. On doit dire de lui : « Quel bon garçon ! »

Et la conversation s'engage. On parle des dernières représentations théâtrales, des villégiatures prochaines. Léon Chautemps vante sa Savoie, ses montagnes, Genève et son lac idéal, ses grands vols de cygnes blancs et de mouettes, ses criques nombreuses pleines de guinguettes où l'on déguste l'Asti mousseux en savourant les fritures fraîches au bord des eaux bleues qui meurent sur des plages minuscules de sable fin.

— Et le Salève ! s'écrie l'enthousiaste montagnard, le mont Salève où l'on se luge. !

Se luger, quel mot étrange ! il manque au vocabulaire d'Henriette Leroux. Elle s'informe :

— Comment, madame, reprend le Savoyard,

vous ignorez ce que c'est que la luge! Mais, là-bas, c'est le passe-temps favori de la jeunesse!

Et il décrit avec un certain humour, une grosse verve paysanne, ce sport hardi qui nous vient de Norvège. D'autres diraient le coupable amour du danger, la joie sauvage, le goût pervers de la chute et de l'abîme qui jette le lugeur sur son traîneau au ras des pentes vertiginenses. Lui dépeint de préférence les culbutes dans la neige, les nez gelés; il dit les plaisanteries populaires. Il est trivial mais amusant. Il fait rire.

— Voilà, dit avec ironie Henriette Leroux, un sport que je ne pratiquerai jamais.

— Vous préférez sans doute une partie de tennis ?

— Certes, c'est une de nos distractions favorites au bord de la mer.

— Est-ce que vous partez bientôt, interroge Mme Daval ?

— Mais... dans quelques jours, répond Mme Allier. Tous nos préparatifs sont terminés. Nous serons à Boulogne la semaine prochaine.

— Alors, reprend Mme Daval, j'aurai sans doute le plaisir d'aller vous voir avant votre départ.

Quelques jours plus tard, Henriette Leroux n'éprouve donc aucune surprise en recevant la visite annoncée.

— Tiens, constate Mme Daval, vous êtes seule.

— Oui, ma sœur a dû sortir. Elle est allée chez son notaire. Vous saviez que mon neveu se marie ?

— Oui... je sais... je pense même à votre situation, ma chère petite ! Qu'allez-vous devenir, seule, séparée de votre famille ?

Henriette Leroux se taît. Cette question à laquelle elle ne voudrait pas répondre, c'est — elle ne l'avoue pas, mais elle le sait — sa préoccupation constante, sa hantise. Et la conversation, ainsi commencée sous de fâcheux auspices, traîne, languit. D'ailleurs, c'est Mme Daval qui a l'air le plus embarrassé. Son attitude et son langage sont empreints de cette contrainte significative des gens qui veulent dire quelque chose et ne peuvent s'y décider.

Enfin, la belle fleuriste se résout à brûler ses vaisseaux.

— Que pensez-vous... de M. Léon Chautemps, demande-t-elle, tout à coup, à Henriette Leroux ?

— M. Chautemps ?... Ce monsieur que vous m'avez présenté ?... mais... rien du tout, répond Henriette Leroux, surprise, je n'en pense rien.

— C'est un charmant jeune homme, n'est-ce pas ? reprend Mme Daval. Vous savez qu'il est le frère de M. Emile Chautemps, l'ancien président du Conseil municipal de Paris,

l'ancien ministre.., Avec cela une belle fortune... Il est propriétaire de deux magnifiques immeubles, d'une maison de campagne... C'est un joli patrimoine !

— Sans doute, madame, répond Henriette Leroux qui ne comprend pas la raison de cet éloge pompeux et de ce flux de paroles, mais où voulez-vous en venir ?

— Comment, vous ne devinez pas ?

— Non ! je ne devine rien.

— Eh bien, ma chère Henriette, c'est une affaire très simple. M. Chautemps cherche à se remarier et comme vous avez produit sur lui l'impression la plus profonde, la plus vive, il m'a prié de vouloir bien vous traduire ses intentions et ses sentiments. J'ai accepté. Ai-je eu tort ?

Et, sans laisser à son interlocutrice, le temps de placer une réponse, l'excellente Mme Daval qui d'ailleurs, ne songe qu'au bonheur de son amie qu'elle sent blessée à nouveau par la vie, seule, désemparée, reprend impétueusement :

— Voyons, ma chère Henriette, votre neveu se marie, votre sœur vous quitte. Vous allez vous trouver sans famille, absolument isolée !... Depuis quelques années, vous avez renoncé aux affaires... Qu'allez-vous devenir ? Ne vaudrait-il pas mieux chercher à vous créer un nouveau foyer ? Oui... oui... je sais ce que vous allez dire... Votre première

expérience n'a pas été très heureuse ! Raison de plus. Voici une nouvelle occasion qui se présente, brillante, inespérée, en la personne d'un homme riche, indépendant, intelligent et de plus, apparenté à une grande famille du monde parlementaire !... Et vous hésiteriez ? Mais, ma chère, c'est tout un avenir qui s'offre à vous, toute une revanche sur le passé!

En parlant, avec conviction, avec flamme, l'excellente dame s'est échauffée. Elle a fait des gestes, trop de gestes, et compromis l'équilibre un peu instable d'un savant édifice capillaire aux reflets trop brillants, trop dorés.

Henriette Leroux sourit.

— Vous acceptez ? lui demande son ardente amie.

— Mais, pas le moins du monde, répond en riant la jeune femme.

Tout au fond d'elle-même, cependant, sans se l'avouer presque, elle se sent flattée par cette recherche inattendue d'un homme dont la physionomie ne la séduit pas beaucoup, mais dont le caractère lui paraît, en principe, indiscutable. Songez donc ! le frère d'un ancien ministre ! Et d'ailleurs, elle se sent si triste, si désolée à la pensée de son prochain isolement, que cette proposition un peu rapide lui apporte on ne sait quel regain d'espérance, de confiance en elle-même.

Elle finit par dire :

— Je verrai... Je réfléchirai. Nous en reparlerons à mon retour de Boulogne.

Vainement, Mme Daval insiste pour emporter une réponse plus favorable.

— Décidez-vous, dit en partant, la belle fleuriste, *il est pressé !*

Restée seule, Henriette Leroux, plus émue qu'elle ne veut en convenir, se prend déjà à ébaucher des projets d'avenir : avoir un intérieur, une famille, des enfants; des enfants surtout, sa grande joie, sa passion, quel rêve ! Mais, au-delà même de ce bonheur intime qu'elle n'osait plus entrevoir, est-ce qu'un généreux hasard ne vient pas, par surcroît, lui ouvrir d'autres horizons, lui permettre d'autres espoirs ? Tout son passé obscur de travailleuse va-t-il donc avoir enfin ce dénouement heureux, cette récompense éclatante, un beau mariage ?... Mais,... pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?... Fille du peuple, elle a conquis sa fortune par son travail. Elle est devenue une bourgeoise. Et voici que sa destinée tardivement bienveillante lui apporte à la fois le bonheur et l'honneur. Voici qu'elle peut, si elle le veut, entrer de plein pied dans une grande famille politique ! Elle, l'ancienne petite expéditionnaire des Halles peut devenir la belle-sœur d'un Ministre !

Et le train qui l'emportait vers Boulogne, berçait sa candide vanité.

LE NOTAIRE

BRECHEUX

Henriette Leroux était une âme simple que la pratique des affaires avait habituée de bonne heure à ne pas faire de sentiment. Pendant quelques jours, elle songea avec un sourire amusé, à ce « coup de foudre » imprévu qu'elle s'imaginait avoir provoqué sans le vouloir. Puis, elle n'y pensa plus du tout.

A Boulogne, la saison battait son plein. Le temps se passait gaiement, sur la plage, sur la falaise, au casino, où un excellent orchestre donnait souvent d'intéressantes matinées musicales. Henriette était une habituée de ces concerts.

On avait joué, ce jour-là, la célèbre *Symphonie de la Forêt*. Les dernières mesures de l'orchestre s'égrenaient comme un murmure. On applaudissait. On se levait. Des groupes

se dirigeaient, hâtifs, vers les portes larges ouvertes sur la terrasse qui dominait la mer. Par cette magnifique après-midi d'août, on voyait nettement la plage toute blanche, les hautes falaises aux tons gris et bruns, et la longue jetée paresseusement étendue où les toilettes claires et les ombrelles mettaient dans la lumière vive leurs taches de couleurs vibrantes.

— Vois donc, Marie! Quelle belle journée! dit Henriette, s'adressant à Mme Allier, accoudée sur la terrasse.

Derrière elles, une voix répondit comme un écho :

— N'est-ce pas, mesdames? quelle belle journée!

Toutes deux s'étaient retournées, surprises de ne point connaître l'homme qui venait de leur parler et qui les saluait, pourtant, cérémonieux, obséquieux, presque. Mais leur prompt coup d'œil de Parisiennes, détaillait aussitôt son allure lourde, son chapeau melon trop large et son pardessus de voyage trop gris, trop vaste, qui détonait fâcheusement au milieu des complets de flanelle aux plis rigides qu'une impeccable anglomanie fait triompher sur toutes les rives ensoleillées.

La même réflexion leur venait :

— J'ai vu cette tête-là quelque part.

— Comment, mesdames, dit l'intrus, vous ne me reconnaissez pas ?

Il s'amusait, jovial et bon enfant, de cette méprise prolongée que d'autres, plus susceptibles, auraient pu trouver impertinente. Intriguée, aidant sa vue basse d'un face à main inquisiteur, vainement, Henriette Leroux cherchait à poser un nom sur cette figure ronde, aux yeux bigles, entrevue déjà, sans doute, mais où ? On voit tant de monde aux bains de mer.

Alors, pour mettre fin à cette situation gênante, l'inconnu avait ajouté avec un gros rire :

— Voyons... voyons... rappelez-vous... chez Mme Daval... M. Léon Chautemps !

— Ah ! M. Léon Chautemps !... parfaitement...

Elles se rappelaient très bien maintenant. Et même elles souriaient, un peu moqueuses, en songeant à la démarche inattendue et hasardeuse de leur amie.

Elles demandèrent :

— Mme Daval va toujours bien ?

Justement, M. Léon Chautemps apportait aux deux sœurs les compliments de cette excellente Mme Daval. Lui, se trouvait de passage à Boulogne. Oh ! pour quelques jours seulement. Mais il espérait bien pendant cette courte villégiature avoir le plaisir de rencontrer souvent Mme Leroux et sa sœur.

Il ajouta :

— C'est que je ne connais personne ici. Si vous saviez, mesdames, comme je serais heureux de pouvoir vous accompagner dans quelques excursions. Il paraît qu'on en fait ici de fort jolies.

On s'était quitté bons amis pour se retrouver le lendemain au Casino.

Le temps avait fraîchi. Le vent devenu plus vif éloignait de la plage. Alors, on avait organisé de longues promenades à pied. On allait aux environs de Boulogne, le long des falaises, jusqu'à Wimereux, ou, par la route, jusqu'au Portel, petite plage sablonneuse entourée de sa ceinture pittoresque de roches noires. Dès le début, Léon avait commencé sa cour, une cour assidue mais discrète et qu'on pouvait, à la rigueur, ne point distinguer de l'hommage empressé d'un galant homme.

Pas une fois, il ne s'était ouvert à Henriette des projets qu'il avait confiés naguère si facilement à Mme Daval. Mais puisqu'elle n'ignorait pas ses projets, son silence n'avait-il pas la valeur d'une espèce d'acquiescement? Alors, il avait continué simplement à se montrer sous des dehors sympathiques. Un observateur aurait noté une insistance parti-

culière à mettre en relief, à tout propos, sa jovialité, sa rondeur.

Un trait semble appartenir, en commun, à tous ceux, fins ou grossiers, cultivés ou frustes, qu'on décore si facilement de cette banale épithète « d'hommes à femmes ». Ils ont tous l'instinct, l'intuition de quelque point faible féminin qu'ils s'entendent à découvrir avec une finesse de chasseur. Rien n'égale ensuite leur souplesse à s'adapter aux sentiments, aux idées, aux manières d'être et de sentir, qu'ils ont devinés dans leur proie. Ils se griment et se maquillent moralement avec une impudence tranquille.

Sous la simplicité foncière d'Henriette Leroux, Léon avait promptement flairé la complication cachée d'une nature aigrie, armée contre l'existence d'une sorte de rancune sourde. Et il s'était appliqué habilement à laisser percer sous sa bonne humeur apparente les traces secrètes des blessures de la vie. Il racontait sans amertume les dures épreuves de sa jeunesse, ce qu'il appelait avec gaîté « ses aventures ». Il glissait vite sur son mariage et son divorce. Mais les regards de ses yeux incertains traduisaient mieux que ses paroles, à dessein voilées, le chagrin de sa vie brisée et cette lassitude, cette désespérance qui émeuvent profondément les femmes, qui les séduisent, qui

leur donnent l'héroïsme de tous les recommencements en leur inspirant l'unique sentiment auquel elles ne résistent jamais : la pitié.

La pitié, oui, sans doute, c'est bien là ce qu'elle éprouvait, une pitié un peu sceptique et amusée pour ce gros homme jovial, en qui elle s'imaginait avoir découvert un sentimental incompris, froissé comme elle, par une première expérience conjugale. Cette communauté de situation les rapprochait. Mais c'était tout. Car l'épaisse encolure du Savoyard ne lui plaisait guère. Et volontiers, par contraste, sa mémoire aimait à évoquer la silhouette dégagée de son premier mari.

Comment donc s'était opéré un rapprochement plus étroit, une démarche plus décisive ?

Cela s'était fait très simplement, sans qu'elle s'y attendît, d'une façon habile et simple qui l'avait surprise et troublée.

C'était un soir de septembre, sur cette même terrasse du Casino de Boulogne où ils s'étaient retrouvés. Il avait dit :

— Venez donc, goûtez donc cette fraîcheur.

Il faisait une belle nuit étoilée. Et sans s'expliquer comment, docile, elle avait obéi. Elle était venue s'accouder près de lui, sur la terrasse.

Alors, les yeux tournés vers la nappe luisante de la mer, comme s'il regardait dans

le vide, lentement, posément, il avait parlé :

— Ecoutez-moi et comprenez ce que je veux vous dire. Surtout ne vous froissez point, si j'ose vous parler ainsi, brusquement de mes projets, de mes rêves. Mais je vais vous quitter demain et quand vous rentrerez à Paris il sera peut-être trop tard. Voilà... Vous savez qui je suis, un pauvre isolé qui aspire à se créer un foyer, à posséder une femme, des enfants... une famille... Ma position, vous la connaissez aussi. Elle n'est plus à faire. Vous savez que j'ai de la fortune. Avec un homme qui commence, on ne sait pas où il ira. Avec un homme de mon âge, éprouvé par la vie, on sait ce qu'on prend. Je vous ai déjà fait dire par une amie que mon rêve le plus cher aurait été d'épouser une femme comme vous... Je vous répète aujourd'hui ce désir. Ne me répondez pas encore. Réfléchissez. Je ne veux pas que vous répondiez maintenant. Je ne veux plus que nous parlions de cela. Quand nous nous reverrons à Paris, vous saurez me faire comprendre ce que vous aurez résolu.

Etonnée, Henriette n'avait rien trouvé à répondre à ce discours dont la calme simplicité la désarmait et dont l'accent pénétré lui semblait sincère. En même temps s'effaçait pour elle l'impression fâcheuse du début, le souvenir de la démarche précipitée et quelque

peu ridicule de l'excellente M[me] Daval. Sans doute, la messagère de Léon Chautemps l'avait trahi. Ce n'était pas le moins du monde un homme pressé. C'était un sage, très modéré, très patient.

Sur ces réflexions rassurantes, elle continuait à se taire. Tous deux demeuraient charmés, sous le sortilège émouvant de la mer et de la nuit. Et ils étaient déjà liés, sans le savoir, par la communion du silence.

Il partit le lendemain comme il l'avait annoncé. Elle ne rentra à Paris que quelques jours plus tard. Mais, comme dès la reprise de leurs relations, il la pressait de lui répondre, elle n'avait dit ni oui, ni non, sans décourager sa poursuite.

Un beau jour, elle lui dit en souriant :

— Ecoutez, mon cher ami, j'ai bien réfléchi, moi aussi, à ce que vous m'avez demandé. Ma réponse serait déjà faite si... si je vous connaissais mieux.

Il parut surpris.

— Comment?... Que voulez-vous dire?...

— Mais oui, mais oui, je ne vous connais pas encore, ou du moins, pas suffisamment. A votre tour, réfléchissez. Vous n'êtes pas un tout jeune homme. Vous possédez déjà votre expérience de la vie, votre passé, dont vous m'avez dit... ce que vous avez voulu, m'en laissant voir les beaux côtés et peut-être,

m'en cachant d'autres. Voulez-vous permettre à la femme d'affaires que j'ai été, que je suis encore un peu, à la femme non pas méfiante, croyez-le bien, mais simplement prudente, de vous demander à vous-même, de l'aider dans une enquête d'où peut dépendre son bonheur?

Une enquête! Elle n'avait pas été sans remarquer l'effet qu'avait produit ce mot sur Léon Chautemps. Il avait perdu contenance et sa figure souriante, changeant subitement d'expression avait légèrement pâli.

Il balbutia :

— Une enquête?...

Elle répondit en riant :

— Rassurez-vous... je n'ai jamais eu l'intention de mettre en mouvement la police. Nous ferons, si vous le voulez bien, nos affaires nous-mêmes. Je vous demande simplement de m'aider, de m'indiquer par exemple, les noms de quelques-uns de vos amis, de certaines de vos relations, des gens sérieux, dignes de foi.

Elle ajouta, très sincère :

— Ces gens-là ne doivent pas manquer dans l'entourage du frère d'un ancien ministre.

A la bonne heure! Il s'était remis! il respirait!

Il dit, en riant à son tour :

— Mais, moi aussi, je suis un homme d'affaires ! Je comprends parfaitement votre pensée ! Vous me demandez des références ! Rassurez-vous. Elles ne manquent pas. Tenez, voulez-vous, par exemple…

Il prenait un temps pour chercher, plus anxieux qu'il ne voulait paraître :

— Voulez-vous le maire du troisième arrondissement, M. Tantet ? Un conseiller municipal, le père Achille ? Un notaire, Me Brécheux ? Est-ce que cela suffit pour commencer ?

— Oh, s'écria Henriette, j'espère bien, mon cher ami, que nous pourrons en rester là.

Elle se disait : « Un maire, un conseiller municipal, un notaire… Si on ne se fie pas à ces gens-là ! »

Mieux renseignée, mieux au fait des ravages sociaux, chaque jour plus profonds, de cette plaie hideuse qu'on nomme le parlementarisme, l'ancienne expéditionnaire aurait pris d'autres précautions.

Elle eût connu l'histoire du bonhomme Tantet, arraché à sa boutique de bonneterie du boulevard Sébastopol par la main, alors toute-puissante, d'Emile Chautemps, et lancé dans la politique au moment précis où le petit commerce qui périclitait entre ses mains inhabiles le conduisait à la faillite. Elle eût compris les intérêts d'un homme pour qui la

situation honorifique de maire d'un arrondissement parisien n'était que le marchepied évident de sa prochaine candidature au conseil municipal où l'influence du député devait bientôt le pousser. Elle se fût expliquée l'attitude d'un politicien de second ordre comme Achille, incapable de trahir l'amitié d'un membre de son parti, d'un ancien ministre. Elle eût deviné enfin le jeu serré du notaire, placé au centre des intrigues malpropres dont le premier divorce de Léon était sorti et qui comptait faire payer cher à sa famille des services que la loi n'atteint pas.

Elle fut ravie des renseignements obtenus sur le compte de son futur mari. Mais Brécheux surtout l'étonna.

C'était le type du notaire nouveau jeu ; un beau garçon, brun, élégant, qui cultivait sa morgue et son chic avec le même souci minutieux que son imposante barbe noire.

Lorsqu'Henriette qu'il avait reçue avec toute la gravité professionnelle eut fini d'exposer l'objet de sa visite, il prit la parole à son tour.

Il précisa d'abord les circonstances dans lesquelles il avait connu la famille Chautemps.

Il dit :

— J'ai fait le contrat de mariage de Mlle Mermex-Rozé et j'ai liquidé son divorce.

Discrètement, en homme du monde, il souligna :

— Le seul fait que je sois devenu l'ami de M. Léon Chautemps et que je ne sois plus aujourd'hui chargé des intérêts de Mme Mermex-Rozé me dispensent de vous donner de plus amples explications au sujet d'une affaire dans laquelle mes sympathies sont allées constamment vers le mari.

Il parla ensuite de Léon, fit l'éloge de son caractère, le jugea du haut de sa compétence professionnelle.

Il déclara :

— C'est un homme d'affaires remarquable, un administrateur de premier ordre. Il a augmenté les biens de sa première femme dans de notables proportions. Aujourd'hui, il gère lui-même ses beaux immeubles de la rue Buffon.

Il ajouta :

— Vous savez qu'ils représentent une valeur de cinq cents mille francs. Il félicita Henriette de l'heureux choix qu'elle avait fait.

Naïve, et plus contente encore que flattée, elle s'inclinait, souriait.

Alors, le notaire parla de la famille Chautemps. Pour la louer comme il convenait, il perdait un peu sa froideur. A ses yeux, toute la famille s'incarnait dans la personnalité

d'Emile. Celui-ci était un homme, dans toute l'acception du mot, un grand représentant de la Démocratie.

Il dit avec conviction :

— C'est peut-être un futur président de la République ; certainement un président de la Chambre ou du Sénat.

Eblouie, Henriette se redressa. La gloire future de son beau-frère entourait déjà son mari.

UN BEAU MARIAGE

Le lendemain de cet entretien, elle donna sa parole à Léon.

Il attendit impatiemment sa décision, et, aussitôt, il parla de fixer la date du mariage.

Il dit :

— Je vous en prie, marions-nous vite.

Elle répondit en riant :

— Mais pourquoi donc ? Vous voilà redevenu bien pressé. D'ailleurs, il nous faut, vous et moi, mettre nos affaires en ordre. Nous allons avoir, tous les deux, un tas d'obligations à remplir, un tas de préparatifs à faire. Nous sommes en octobre. Il nous faudra bien deux mois. Voulez-vous la fin de décembre ?

Mais il se récriait : la fin de décembre ? Elle n'y songeait pas ? En pleines vacances parlementaires ! Son frère à ce moment-là serait en Savoie, au fond de sa circonscription. Ah ! les obligations de la politique !

Et il supplia :

— Voyons, Henriette, ma chère amie, faites-moi cette joie ; marions-nous à la fin de novembre. A cette époque, nous pourrons encore traverser la Savoie. Je vous présenterai à mes vieux. Puis, nous irons chercher le soleil en Italie.

Sa voix se faisait tendre, caressante et attendrie. Il prenait un air implorant. Elle accepta.

Quelques jours plus tard, il lui apporta, tout essoufflé, une bonne nouvelle. Emile venait de rentrer. Il l'avait vu le matin et ils s'étaient donné rendez-vous à la terrasse de chez Durand.

Il ajouta :

— Ah ! j'oubliais... Il y aura aussi deux de nos amis que vous avez déjà vus, d'ailleurs, chez Mme Daval... M. et Mme Bonvallet.

Il y eut pour l'ancienne commerçante une brève minute d'émotion à l'idée de cette première entrevue avec l'ex-ministre, son futur beau-frère.

Elle s'habilla avec plus de soin. C'était une de ces journées d'automne dont la splendeur semble triompher avec plus d'éclat qu'une matinée de printemps et qui donne à la vie parisienne un air de fête, un air de jeunesse et de plaisir. Elle fut surprise de voir paraître à la terrasse du café un gros

homme lourd, dont les yeux myopes, bridés à la chinoise clignotaient perpétuellement dans la face jaune et bouffie. A ses côtés, une femme de figure agréable, simple d'allure et de maintien, et portant dans l'expression de son visage un certain fond de douceur triste.

Léon présenta :

— Mme Henriette Leroux, ma fiancée, M. et Mme Emile Chautemps.

Ils s'étaient assis tous les deux, Henriette notait d'un seul coup d'œil les ongles noirs, la redingote sale, élimée, du grand homme. Elle se sentit gênée. Et elle demeura stupéfaite en apprenant que le député sortait d'une messe de mariage suivie de lunch. A présent, Emile parlait. Il racontait la cérémonie. Il essayait de refaire le petit discours qu'il avait prononcé, disait-il, en l'honneur des jeunes mariés. Visiblement, il cherchait à plaire, à briller. Et par manière de plaisanterie, il avait voulu discourir de nouveau, en l'honneur, cette fois, de sa future belle-sœur. Mais sa parole hésitante trahissait sa pensée confuse. Il bredouillait, se repétait. Finalement il se tut.

Il dit en riant :

— Décidément, je ne suis pas en train.

Un peu interloquée, Henriette Leroux se disait :

— Comment, c'est cela un ministre !

Et elle se sentit envahie tout à coup par une impression pénible, étrangement forte, contre laquelle, en son âme simple, elle essayait en vain de réagir. Elle eut l'idée subite d'une mystification, d'une duperie, comme s'il lui semblait impossible que ce gros homme au regard myope, incapable de dire deux mots, et qui buvait son bock, affalé sur sa chaise, ait pu jamais figurer parmi les chefs, les maîtres de la France, de ce pays dont elle sentait confusément, l'immensité, la grandeur. Cela lui fit l'effet d'une plaisanterie énorme, invraisemblable, à la fois inquiétante et bouffonne. Plus elle y pensait, plus cette inquiétude augmentait, comme il arriverait à quelqu'un dont la sagacité croirait découvrir un voleur sous la tunique d'un gendarme. La vue d'Emile, sale et débraillé, le spectacle de cette misère cynique dont le vêtement criait la honte, racontait la vie quotidienne, la course au louis, la chasse à la pièce de cent sous, tout cet extérieur douteux et suspect dérangeait, bouleversait sa conception naïve de l'autorité, du pouvoir, de l'ordre, troublait brusquement l'équilibre d'un tas de grandes choses un peu vagues, auxquelles, à vrai dire, elle n'avait jamais beaucoup réfléchi mais qu'elle croyait cependant bien en place dans sa pensée. Elle trouva enfin dans son esprit juste et droit,

un mot qui traduisait ses répulsions et ses ironies de travailleuse pour tout ce qui flaire à la fois l'irrégularité, l'interlopie, l'aventure.

Elle se murmura à elle-même avec une certaine hésitation :

— Mais... mais, c'est un bohême !

Et sa gêne visible devint contagieuse. La conversation languissait.

Pour faire un bruit tel quel de paroles, Léon essaya vainement un certain nombre de plaisanteries qui n'eurent pas d'écho.

Alors, il proposa :

— Il fait si beau... si nous marchions ?

Tous acceptèrent avec satisfaction.

Emile et Léon ouvraient la marche. Henriette se trouva aux côtés de Mme Chautemps. Puis venait le couple Bonvallet. Les deux frères s'étaient éloignés de quelques pas. Emile avait pris familièrement le bras de Léon, lui parlant maintenant avec animation. L'autre faisait de grands gestes. Henriette s'étonnait de voir son fiancé la quitter. Elle retrouva, sans se l'expliquer, le sentiment de malaise qui l'avait déjà oppressée. Mais la conversation de sa future belle-sœur dissipait ces impressions fâcheuses. Avec celle-ci, elle se sentait en confiance, devinait en elle une âme pareille à la sienne, toute simple, toute droite avec ce fond un peu mélancolique des

êtres dont la vie est faite d'indifférence ou de résignation.

Ce contact la rassurait. Elle chassa les idées inquiétantes qui venaient de lui traverser l'esprit.

Elle se dit :

— Comme je suis sotte ! L'habit ne fait pas le moine ! Cette sale redingote, cet air bohême n'empêchent sans doute pas Emile d'être un grand politicien, un homme d'Etat remarquable. Est-ce qu'on peut juger des gens d'une pareille valeur, sur l'apparence, sur la mine ?

Le lendemain, Léon lui parut nerveux, agacé.

Elle demanda :

— Qu'avez-vous donc. mon ami ?

Il balbutia, avec un sourire un peu forcé :

— J'ai... j'ai peur de vous paraître, décidément, un homme trop pressé... Figurez-vous que la date du 30 novembre que nous avions décidée pour notre mariage va devenir impossible...

— Pouquoi cela ?

Il raconta une longue histoire embrouillée. A cette date, ses deux frères Emile et Alphonse ne pouvaient pas être à Paris. Ils étaient appelés en Savoie, pendant toute la seconde quinzaine de novembre.

Elle l'interrompit :

— Vous voyez bien, j'avais raison. C'est vous maintenant qui allez me demander de reculer notre mariage.

Mais, il se récria :

— Ah ! mais non... mais non... ma chère Henriette, je viens au contraire vous supplier de l'avancer...

Elle le vit très impatient, très inquiet et comme suspendu à sa décision.

Elle eut une de ces idées un peu malicieuses de femme qui veut mesurer son pouvoir et elle demanda :

— Eh bien ?... si je refusais ?...

Il pâlit :

— Ma chère femme, vous me rendriez très malheureux.

C'était vrai. Le papier timbré pleuvait dans sa garçonnière de la rue de l'Echiquier. Le matin même une lettre l'avait informé qu'on avait de nouveau coupé l'eau et le gaz de ses immeubles. Les locataires déménageaient ou le citaient en justice. Quinze jours plus tard, c'était la débâcle.

Haletant, il interrogea :

— Eh bien, Henriette... que décidez-vous ?

Elle le regardait, posant sur ses traits décomposés, sur son visage trouble, le regard vif de ses yeux bleu-clairs. Elle était encore assiégée par ses suspicions, par ses doutes. Au fond d'elle-même son bon sens natif se révoltait,

lui criait : « Voyons ! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » Puis, elle se reprenait, elle songeait à la parole du conseiller municipal, au témoignage du maire et elle revoyait la belle barbe noire imposante de Me Brécheux. Derrière ces trois témoins de moralité, se dressait la masse solide des deux immeubles de la rue Buffon ; plus loin encore, la silhouette d'Emile apparaissait, évoquant un nouveau décor, la colonnade prestigieuse du Palais-Bourbon.

Elle conclut, cette fois :

— Décidément, je suis folle.

Et le mariage fut fixé d'un commun accord au 7 novembre.

Peu de jours les séparaient de cette date. Pendant toute une semaine elle courut pour être prête, les fournisseurs, les couturiers. On avait décidé que la cérémonie serait célébrée discrètement, au milieu des parents et des amis intimes. Le soir les trouvait tous deux chez Mme Allier, boulevard du Temple ou chez Emile, dans le grand appartement qu'il occupait quai du Marché-Neuf.

C'était ainsi qu'Henriette Leroux avait appris à connaître sa nouvelle famille. D'abord la nouvelle allure de ceux qu'elle allait nommer ses neveux, l'avait surprise. Ces tout jeunes gens, prématurément lancés dans la vie, l'étonnaient, l'effrayaient presque. Rare-

ment, elle les trouvait réunis à la table paternelle. Des obligations inconnues les retenaient éloignés. S'ils paraissaient, leurs propos bizarres, leur langue spéciale trahissait leur existence en dehors, complètement à part.

Ces remarques avaient bien choqué, au début, l'ancienne commerçante.

Elle se disait :

— Quel drôle de monde !

Puis elle avait fini par s'y faire, par n'y plus penser autrement que pour se rassurer elle-même en songeant :

— Bah! c'est un autre milieu très différent de celui que j'ai fréquenté jusqu'ici. C'est un monde que je ne connais pas encore. Je m'y habituerai, voilà tout.

Un soir, Léon Chautemps lui apprit, en se frottant les mains, qu'il allait probablement conclure une excellente affaire.

Il lui dit :

— Je vais devenir directeur d'une grande maison d'éclairage par le gaz acétylène, la maison Pesnel. J'aurai d'assez jolis appointements, mais il faudra que je mette dans l'affaire quelques milliers de francs.

La commerçante reparut. Elle dit vivement :

— Mon ami, si l'affaire est bonne, il faut saisir l'occasion.

Il reprit avec négligence :

— Oh! rien ne presse. D'ailleurs, je n'ai

pas les fonds sous la main... j'attends des rentrées qui ne se sont pas faites à cause de quelques locataires qui paient mal. Je m'occuperai de cela dès notre retour de voyage.

C'était la veille de la signature de leur contrat. Ils quittèrent tard, ce soir là, l'appartement d'Émile qui les avait retenus à dîner. On était aux premiers jours de Novembre. Ils furent ravis de trouver au dehors, une de ces nuits claires, toutes brillantes, où le cristal des premiers froids semble rapprocher les étoiles. Devant eux, la Seine déployait la féerie nocturne de ses quais illuminés. Sa double ligne scintillante fuyait vers l'ouest, en s'incurvant à la pointe de l'immense vaisseau de la Cité, dont ils occupaient un des bords.

Sous leurs pieds, l'asphalte gelé craquait avec un bruit joyeux. Léon demanda :

— Avez-vous froid?

Elle répondit :

— Oh! non, j'ai mis une jaquette de fourrure.

Alors, il dit :

— Moi, j'aime beaucoup ces froids secs. Voulez-vous que nous marchions un peu? Nous prendrons la voiture pour vous ramener, un peu plus loin.

Elle accepta gaiement. Au lieu de suivre par la place du Parvis et la rue du Temple, le chemin le plus court, ils tournèrent le dos

à la cathédrale, dont l'énorme silhouette noire se détachait avec un relief étonnant sur le fond de clarté du ciel lunaire.

Ils prirent, par le boulevard du Palais, le pont au Change et le boulevard Sébastopol. Il lui avait offert le bras et ils marchaient vivement tous les deux au milieu des groupes animés de promeneurs.

Il lui dit :

— J'adore ces promenades du soir. Quand vous serez ma femme, je vous conduirai partout, à Montmartre, au Quartier Latin, comme si vous étiez ma maîtresse...

Elle riait, mais il murmura tout bas, d'une voix douce, toute changée et comme alanguie :

— Je vous aimerai bien, ma petite Yette.

Il sentit trembler légèrement la main posée sur son bras. Et, sûr de lui, il reprit d'un ton dégagé :

— Comme vous allez me trouver peu sérieux ! C'est demain la signature du contrat et voici deux jours que j'oublie de vous parler d'une affaire qui est importante cependant. Voulez-vous que je vous en dise un mot, maintenant que nous voici seuls?

Elle répondit :

— Mais dites, mon ami, je vous écoute.

— Eh bien, voilà ! Je crois vous avoir prévenu que j'avais pris des hypothèques sur mes immeubles de la rue de Buffon. Deux de

ces hypothèques, l'une de trente-cinq mille, l'autre de vingt mille francs sont au nom de M. Cognacq, le directeur des magasins de la Samaritaine. Il est utile que vous sachiez, ma chère Henriette, dans quelles conditions j'ai été forcé d'avoir recours à ces emprunts... C'était pour obliger mon frère. Emile est chargé de famille. Il doit faire de grosses dépenses dans sa circonscription ; à Paris, il est tenu à des frais considérables, à tout un train que nécessite le souci de son avenir politique. Voilà pourquoi, malgré sa situation influente dans le monde parlementaire, Emile est très besogneux, car vous pensez bien qu'on ne va pas loin, avec une indemnité de neuf mille francs par an, quand on a sept enfants.

Il y a deux ans, Emile a eu de grands ennuis d'argent. Vous savez qu'il m'a rendu lui-même d'importants services. C'est lui qui m'a fait entrer à Saint-Maixent. Il a soustrait ma jeunesse à de mauvaises influences. Enfin, il s'est beaucoup occupé de mon divorce. Je considère que j'ai contracté vis-à-vis de lui une grosse dette de reconnaissance. Aussi, quand il est venu me trouver, quand il m'a dit : « J'ai vu Cognacq, il consentirait à prendre cinquante mille francs d'hypothèques sur tes immeubles, et tu m'obligerais en me prêtant cette somme », je n'ai pas hésité une seule

minute. Aujourd'hui, Cognacq qui pourtant a de sérieuses obligations envers mon frère, puisqu'il lui doit son ruban rouge, est complètement brouillé avec Emile. Il l'accable de mauvais procédés. A l'échéance prochaine, il est certain qu'il exigera le remboursement des hypothèques, alors, ma chère amie, puisque le mariage va rendre nos intérêts étroitement solidaires, j'avais pensé à vous demander quel parti vous semblait préférable? Ou que je subtitue d'autres hypothèques à celles de M. Cognacq, ou que vous les remboursiez purement et simplement en vendant des titres, car, pour l'échéance, je n'aurai pas à ma disposition les cinquante mille francs nécessaires? Entre nous, je ne vous cacherai pas que je croie plus avantageux de rembourser, en effet, tout notre effort doit tendre à débarrasser nos belles propriétés de ces astreintes hypothécaires qui amoindrissent leur valeur et diminuent notre crédit. C'est d'ailleurs, le placement le plus sûr que nous puissions faire de notre argent.

Elle l'avait laissé parler, touchée de ses sentiments généreux, admirant sa parole aisée. La sagesse de ces derniers mots lui montrait l'homme d'affaires habile vanté par Mᵉ Brécheux.

Elle répondit :

— Je suis absolument de votre avis. Il

faut se débarrasser de ces hypothèques. Je vous promets de rembourser M. Cognacq.

— Je vous remercie, dit Léon, vous me permettez à la fois d'obliger mon frère et de donner une plus-value à nos biens. Je n'attendais pas moins, ma chère amie, de votre bon sens et de votre bon cœur.

Et il fut très gai ce soir là.

Le contrat fut signé le lendemain dans l'étude de Me Brécheux. Le notaire de la famille Chautemps avait présenté quelques jours avant un homme d'affaires nommé Lecoq à qui Henriette Leroux avait confié ses intérêts, un projet de contrat sur lequel les immeubles de la rue de Buffon figuraient pour cinq cents mille francs.

— J'ai vu l'état des hypothèques, dit l'homme d'affaires à sa cliente. Elles s'élèvent à trois cent vingt-quatre mille francs, Mais les immeubles sont estimés cinq cents mille francs par un homme de la compétence de Me Brécheux. Si par une sage administration de vos revenus communs vous parvenez à vous libérer des hypothèques, vous aurez un jour une très belle fortune.

Au moment de lire ce contrat qui plaçait sous le régime de la communauté réduite aux acquets, les biens d'Henriette Leroux et les deux cents mille francs de dette de Léon Chautemps, Me Brécheux redoubla de dignité.

Il se leva, se moucha, promena son regard grave sur les témoins toujours un peu émus de ces actes de la vie légale d'où sortent avec la fortune ou la ruine, le bonheur ou le malheur des conjoints.

— J'ai fait, dit-il, s'adressant à l'homme d'affaires d'Henriette Leroux, une légère modification à mon projet. Dans l'intérêt des parties contractantes et pour éviter des frais d'enregistrement inutiles, les immeubles de M. Léon Chautemps figurent sur l'acte dont je vais vous donner lecture, pour la somme de quatre cents mille francs *seulement*.

Ce mot fut d'un impressionnant effet dont Emile Chautemps et son frère savourèrent seuls l'ironie.

On lut alors le contrat.

L'apport de M[me] Leroux y figurait pour trois cent cinquante mille francs, de valeurs, titres et mobilier.

Aux biens de Léon Chautemps, à ses immeubles, venait s'ajouter la valeur d'une vaste maison de campagne, sise à Carrières sous Poissy et que M[e] Brécheux estima cinquante mille francs, sans compter le mobilier.

— Henriette sera millionnaire, pensa joyeusement M[me] Allier que sa sœur avait mise au courant des conseils de son homme d'affaires.

Dans le moment de confusion qui suivit les signatures, au milieu du bruit et des félicita-

tions échangées, Me Brécheux et Léon se rapprochèrent.

— Vous avez peut-être eu tort de faire figurer la maison de Carrières sur le contrat, fit observer le fiancé. C'est une imprudence.

— Bah ! répondit Me Brécheux avec un sourire cynique, pas plus que d'y faire figurer les immeubles !

Et tous deux se serrèrent affectueusement les mains. Il y avait un an environ, que la maison de Carrières déjà frappée d'une hypothèque de douze mille francs, avait été vendue à un commerçant savoisien, M. Usannaz, par un acte sous seing-privé.

Le mariage eut lieu trois jours plus tard, sans aucune pompe. Il faisait un brouillard épais, une de ces journées brumeuses dont l'humidité vous glace et vous saisit comme un étau. Aux côtés de Léon Chautemps, gêné par son habit trop étroit, Henriette s'avança, petite et mince, en sa toilette de velours noir. Dans la salle poudreuse de la mairie du onzième où leur groupe formait une tache sombre, le maire avait cru devoir se mettre en frais en l'honneur de cette mariée dont le beau-frère lui apparaissait comme un personnage parlementaire considérable. Il s'aperçut que sa bonne humeur sonnait faux et que ses phrases tombaient une à une dans une atmosphère sans joie. Enfin, les questions sacre-

mentelles furent posées. Henriette répondit un « oui » distinct. Au bras de Léon, dont le sourire s'épanouisssait, elle était devenue Mme Chautemps.

Elle subit aussitôt la corvée des congratulations et des hommages, puis le déjeuner rapide et bruyant au restaurant du quai d'Orsay. Au dessert, toute la famille Chautemps avait paru, envahissante. Emile présentait. Il présentait avec chaleur, avec conviction, avec flamme, à sa belle-sœur étonnée, à Mme Daval radieuse, à la Bonvallet narquoise. Il présenta d'abord ses fils, tous ses fils, ceux qu'on avait déjà pourvus d'une sinécure ou d'un poste ; Henri, secrétaire aux Colonies, Maurice, attaché aux Affaires Etrangères. Il présenta aussi Félix et Camille qui, dit-il, n'étaient rien encore mais seraient un jour députés.

Une assez jolie femme entrait. Il la présenta. C'était une de ses belles-sœurs, la femme d'Alphonse Chautemps, substitut. Et il saisit l'occasion qui s'offrait de vanter la fortune, l'intelligence et le républicanisme fraternel. Il déclara :

— Il sera candidat aux prochaines élections législatives.

D'autres figures s'encadraient sur le seuil. Des parents pauvres évidemment, venus du fond d'une province. Ils entraient, un sac à la main, un pardessus jeté sur le bras et ils

s'avançaient, l'air en fête, prenant part à l'événement que tous les Chautemps célébraient. Emile les reconnaissait, les appelait, les nommait, les poussait devant lui, les livrait à l'admiration de sa parenté nouvelle. Et toujours, leur nom s'adornait d'une désignation quelconque de prébende ou fonction. Tous, s'attachaient comme une proie, un morceau, si petit qu'il fut, pris à même le plat du Budget. Alors, leur joie d'être ensemble éclata. Elle entourait Emile Chautemps d'un cercle sonore. C'était la joie triomphante d'une lignée, d'une dynastie. Elle irradiait le député de Bonneville dont la grosse face rayonnante représentait assez bien le centre du poulpe familial. Soudain, il s'arracha aux effusions, aux enlacements de ces tentacules innombrables. Une grande fille, d'allure et de mise excentriques traversait familièrement les rangs pressés de la tribu en distribuant des sourires de ses lèvres trop rougies qui zébraient d'une blessure sanglante sa figure platrée.

Il présenta :

— Ma fille, Marguerite Chautemps.

Et il ajouta :

— Vous savez qu'elle est la femme du sous-préfet de Provins !

Henriette lui serra la main.

Elle éprouvait cette sensation confuse qu'elle venait de perdre en un instant sa personna-

lité, sa volonté, son indépendance, qu'on lui avait volé son *moi*, qu'elle n'était plus qu'un rouage dans cette machinerie singulière et compliquée dont l'engrenage constituait en quelque sorte un état dans l'Etat, l'Etat-Chautemps !

Elle ne revint complètement à elle que dans la salle d'attente de la gare de Lyon, car elle partait avec son mari, le soir même, pour la Savoie.

Léon allait et venait, surveillant les bagages.

Tout à coup, il lui demanda :

— Eh bien ! et l'argent pour les billets ?

Elle le regardait, interdite.

Alors, il répéta, agacé :

— Voyons, ma chère Henriette, à quoi pensez-vous ? Allons vite !... L'argent !

Et, dans le portefeuille qu'elle tendait d'une main machinale, il prit, lui-même, le premier billet de mille.

DEUX HYPOTHEQUES

Ils restèrent huit jours en Savoie. Elle vit la ferme originelle d'où les Chautemps étaient issus. Elle connut Jean-Marie, l'ancêtre. Elle admira la haute taille sèche, à peine voûtée, de ce grand vieillard de quatre-vingts ans dont la barbe restée grise poussait drue, et dont l'œil clair brillait encore sous le pli des paupières rusées.

Le jour de leur arrivée, Louis les attendait sur le seuil. Elle fut frappée de sa ressemblance avec Léon. Mais il différait par l'esprit qui était vif, intéressant, meublé, comme celui de son père, des connaissances les plus variées.

Il les reçut, avec son air habituel de bonhomie narquoise. Très à l'aise avec sa belle-sœur, il la complimentait, concluait avec un petit sourire goguenard :

— Enfin, n'est-ce pas, vous êtes contente ? Vous avez fait un beau mariage ?

Elle ne savait trop que dire, interloquée.

Mais il l'emmena aussitôt à travers la maison, lui présentant tout, bêtes et gens sans lui faire grâce de rien. Sa verve amusante éclairait cette promenade instructive et gaie. Il lui fit voir les étables où s'alignaient de petites vaches montagnardes, agiles comme des chèvres et productrices ; les écuries bien aérées, bien propres, pleines de gros chevaux de trait, aux croupes luisantes, les remises où dormaient les grandes guimbardes qui trimballaient à travers la contrée son café ou ses fromages. Il s'arrêta au milieu d'une petite vigne accrochée aux premières pentes empierrées de la montagne et qui dominait la ferme et les champs.

— Vous voyez, dit-il, nous sommes de pauvres paysans, rien de plus. Eh bien, c'est pourtant, ce qu'il y a de meilleur en nous, le paysan ! A part de rares exceptions, l'homme ne change guère en croyant s'élever. Il n'échappe pas facilement à son origine. Elle le tient, elle le reprend quand il veut s'en affranchir, aller trop vite : quand il essaie de brûler des étapes. Elle le ressaisit lui, ou sa lignée. Je sais bien que mon frère Emile est député, qu'il a été ministre, qu'il sera, peut-être, Président de la Chambre ou du Sénat, ou même, cela est possible, Président de la République ; mais sa brillante carrière est toujours à la merci d'un incident électoral, d'un

discours malheureux, d'une intrigue politique ou d'un scandale habilement exploité contre lui par un collègue envieux ou par un journaliste intelligent. Je sais bien que Léon qui nous écoute est un riche propriétaire. Mais à Paris, la propriété confine à la spéculation. Elle a ses hausses et ses baisses, quelquefois ses dégringolades, ses krachs. Ici, rien de tout cela. Je suis tranquille dans ma ferme, au milieu de ma terre. Je vendrai plus ou moins mon vin, mes bestiaux, mes fromages. J'ai de quoi ruiner la concurrence qui chercherait à s'implanter. La base solide de la fortune des Chautemps, voyez-vous, c'est leur berceau, c'est leur terre, c'est tout cela !

Son doigt dessina dans l'air le contour des cimes alpestres entre lesquelles l'étroite vallée savoisienne semblait dormir. On lisait dans son regard fin, son prudent et tranquille orgueil.

Il dit, s'adressant à Léon :

— Malgré toute son habileté, Emile ne comprend pas ces choses-là. Voici bientôt quatre ans qu'il est député de Bonneville et il ne possède rien en Savoie, pas une bicoque, pas un lopin de terre. Aux prochaines élections son concurrent, le docteur Grisel qui est un disciple de Barrès exploitera certainement contre lui cette négligence. Il remuera le cœur des paysans avec le culte de la petite

patrie dédaignée par Emile, ce politicien, ce déraciné, ce Savoyard de Paris

Il ajouta :

— Il lui serait pourtant bien facile d'acquérir quelque chose ici. Il n'a pas besoin d'habiter Bonneville. On trouverait tout naturel qu'il restât attaché à Valleiry, son pays natal, au milieu des siens.

Il montrait du doigt à Léon, un mince plateau adossé à la montagne.

— Tiens ! il n'aurait qu'à faire construire là une petite maison de campagne. Oh !... cela ne lui coûterait pas grand chose...

Léon s'informait, soucieux :

— Combien, crois-tu ?

— Oh ! pas bien cher, dit Louis, une vingtaine de mille francs en tout, cinq ou six mille pour commencer.

Ils revinrent lentement à la ferme, en devisant.

Henriette se plut à Valleiry. Elle goûta la vie savoisienne, grasse, facile, la plantureuse gaieté des Chautemps et les plaisanteries plus fines de Louis, toujours aiguisées de malice, de rosserie.

Un soir, après un dîner où l'Asti avait coulé largement, il demanda :

— Ah çà ! ma petite belle-sœur, qu'est-ce

donc qui vous a pris d'épouser ce grand vaurien-là ? Vous êtes donc bien riche !

De Valleiry, ils allèrent à Annemasse, chez la sœur, puis à Saint-Jullien, chez l'oncle. Ces déplacements les faisaient passer par Genève où ils s'arrêtaient chaque fois. L'hiver approchait. La ville avait perdu son air pimpant, sa clarté des beaux jours. Le lac aussi s'assombrissait. Ce n'était plus la lumineuse nappe d'azur ondulée par le long frisson des seiches. Ses eaux prenaient une couleur de plomb, une teinte livide en reflétant les lourds nuages que les vents d'est chassaient déjà dans le ciel gris. Un matin, la neige les surprit. Lentement, elle tourbillonna, recouvrant les montagnes, les maisons, les rives, toute la campagne. La Parisienne se sentit le cœur triste et serré devant ce grand horizon pâle, ce froid panorama de neige.

Elle supplia son mari :

— Je t'en prie, rentrons.

Il répondit :

— Soit.

Ils prirent le train pour Paris, le lendemain. Il causait gaiement faisait mille projets, sur ce ton demi-cérémonieux, demi-familier, des premiers jours du mariage.

— Ma petite femme, dit Léon, songez que nous pouvons devenir presque millionnaires.

Mais il ne faut pas s'endormir. Aussi, dès notre arrivée, je vais me mettre au travail. D'abord, j'ai l'intention de faire établir des devis pour la construction d'un pavillon sur le terrain de nos immeubles...

Elle objecta, avec son instinct de commerçante que l'inconnu des frais de construction, les imprévues complications de la « bâtisse » effrayaient un peu :

— Oh ! dès notre arrivée... c'est bien tôt ! Nous avons le temps d'y penser. Avez-vous réfléchi que nous allons avoir de grosses dépenses à faire ? Est-ce que l'échéance des hypothèques dont vous m'avez parlé, ne tombe pas aux premiers jours de janvier ? C'est cinquante-cinq mille francs qu'il faudra payer dans deux mois ! Eh bien, j'ai beaucoup pensé à tout cela, moi aussi, car vous savez que je m'entends bien aux affaires. Et voici ce que je voulais vous proposer. Comme il a été convenu que nous irions chaque année aux bains de mer, nous ne pourrons jamais passer que quelques jours dans notre maison de campagne de Carrières. Si cela ne vous contrarie pas trop, si vous n'y tenez pas outre mesure, faites-en donc le sacrifice. Nous la mettrons en vente. Elle est estimée cinquante mille francs sur notre contrat. Si nous la vendions à ce prix, ce serait une façon de rentrer dans l'argent de nos hypothèques. Et

nous pourrions nous occuper aussitôt de la construction du pavillon.

Il l'écoutait, dissimulant sous un air d'intérêt très vif, le désappointement profond que lui causait la défaite de ce projet qu'il nourrissait depuis longtemps, d'avoir ainsi à sa disposition, dès sa rentrée à Paris, de l'argent liquide, grâce aux combinaisons de ses traités avec les entrepreneurs, dont il établirait à son gré les devis et le règlement.

Cette source abondante et facile où il avait espéré pouvoir pêcher en eau trouble, lui échappait donc, et, en même temps, s'effaçait l'idée séduisante de prendre, à l'insu de sa femme, une hypothèque sur son pavillon, dès l'achèvement du premier étage.

Il répondit, les sourcils froncés, les yeux durs :

— Vous avez peut-être raison, j'y penserai.

Elle revit avec plaisir son appartement du boulevard du Temple, qu'ils avaient décidé de conserver. Elle en aimait la clarté, l'espace, les pièces heureusement disposées, la vue belle et gaie sur les perspectives animées des boulevards et de la place de la République où s'érigeait, flanquée d'un cercle de lions prétentieux, la grande silhouette de bronze du monument.

Elle allait retrouver ses habitudes, la paix

bourgeoise de l'intérieur. Mais, en lui remettant tout un courrier, des lettres, des cartes de félicitations, la femme de chambre fit observer :

— Ah! j'oubliais... on a présenté une traite pour madame.

Henriette s'étonnait :

— Une traite?

— Oui, madame, le garçon a fait remarquer qu'il était allé rue de l'Echiquier.,.

— Rue de l'Echiquier, interrompit Léon, vous faites erreur, ma fille, la traite est pour moi.

Et tranquillement, il vérifia sur la fiche que le garçon de recettes avait laissée :

— C'est bien cela, une traite de Dangon.

— Qui cela! Dangon? interrogeait Henriette.

— Oh! rien... un compatriote, un ami que j'ai voulu obliger.

Elle ne comprit pas pourquoi l'ami qu'il avait « obligé » manifestait sa reconnaissance en devenant son créancier.

Mais, Léon s'écria, coupant court à toute réflexion :

— Diable, il va falloir payer tout de suite si je veux éviter un protêt... Et je ne vais pas avoir le temps de passer chez mon notaire. Ma chère Henriette, donnez-moi donc ces douze cents francs.

On présenta le lendemain un billet payable à l'ordre de Lachaud, et pendant plusieurs jours ce fut ainsi un défilé de réclamants, une pluie de traites impayées.

Léon avait évité toute complication fâcheuse en expliquant à sa femme l'ingénieux mécanisme des billets de complaisance qu'elle connaissait peu.

Tous ces gens-là, lui dit-il, sont de petits commerçants, des boutiquiers, les amis d'Emile ou les miens, souvent des compatriotes. Ils gagnent un peu de crédit au moyen de ces traites fictives que je consens à reconnaître pour les obliger. En tout cela, où est le mal? D'ailleurs, dans les affaires, tout le monde en fait autant.

— Mais, objectait Henriette, s'ils étaient de mauvaise foi? Si par hasard ils ne vous remboursaient pas?

— Permettez, ma chère amie, répliquait Léon, avec un air de supériorité bien joué. Vous pensez bien que je sais à qui j'ai affaire. Je n'agis qu'à bon escient.

Malgré tout elle demeura un peu sceptique et inquiète. Certains détails lui donnaient étrangement à réfléchir.

Comment! c'était à elle que ce gros propriétaire parisien, cet homme d'affaires exceptionnel demandait l'argent nécessaire à l'entretien de la maison, à la vie, et même, à ses

besoins personnels, son argent de poche! Une autre femme, aurait pu croire que son mari l'avait trompé, lui avait caché la véritable situation de sa fortune! Mais elle, elle ne pouvait pas s'arrêter à cette pensée dont l'invraisemblance prenait à ses yeux la forme sensible de ce contrat de mariage sur lequel elle avait vu, de ses yeux vu, la digne main de Mᵉ Brécheux poser son large paraphe. Alors? que se passait-il? Quels ennuis, quelles difficultés avaient assailli son mari? Et pourquoi hésitait-il à lui confier le secret de ses embarras, de sa gêne momentanée? La gêne!... Oui... Evidemment... C'était bien cela... Il était gêné... Mais pourquoi? Etait-ce donc là de ces affaires où son intelligence féminine ne pouvait l'aider en rien?

Elle pensa qu'il était de son devoir d'obtenir de lui des aveux qu'il trouvait sans doute trop pénibles. Elle l'y poussa avec douceur et fut surprise de voir, au contraire, avec quelle facilité il les faisait :

— Mais, sans doute, ma chère amie, avait reconnu Léon, je suis gêné, et même très gêné, pour l'instant... Je n'entendais d'ailleurs rien vous cacher de ces embarras dont la cause est très honorable.

Aussitôt, il raconta toute une histoire où sa générosité se mêlait aux intérêts politiques d'Emile et aux besoins d'argent de ses amis.

Il dit pour conclure :

— Je suis heureux que vous m'ayez fourni l'occasion de vous faire ces confidences, certes, elles m'ont coûté. Mais, elles me soulagent d'un grand poids.

Elle admira sa franchise et s'attendrit sur son bon cœur. Et comme deux créanciers hypothécaires de son mari, l'assaillaient de réclamations, elle remboursa soixante mille francs d'hypothèques à M. Thomas, « un ami », et fit avancer à M. Atrux « un compatriote » de forts acomptes, sur une dette de trente-sept mille francs.

Après tout, ma chère, répétait Léon, c'est le meilleur placement que nous puissions faire de *notre argent!*

Il profita de ses dispositions favorables pour lui reparler du pavillon. Il lui dit :

— J'ai réfléchi. Il y a un grand intérêt à commencer les travaux de suite. J'ai trouvé des entrepreneurs qui soumissionnent à des prix exceptionnels. Il faut profiter de l'occasion.

Mais, elle regimba, cette fois :

— Non!... non!... faisons ce qui est convenu.

Il laissa la conversation ce jour-là, mais revint à la charge quelques jours après. Cette insistance déplaisait à Henriette. Alors, seulement, il prit son parti :

— Ma petite Henriette, écoutez-moi bien. Et surtout, ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire. Vous n'ignorez pas que je suis, par contrat, en même temps que votre mari, l'administrateur de vos biens. A ce titre, j'ai non seulement le droit, mais le devoir de m'occuper de votre fortune, puisque j'en suis responsable. Ce devoir, je le remplirai ; j'y suis résolu. Par égard pour vous, par déférence, j'ai bien voulu vous demander votre avis sur des points où ma compétence indiscutable n'a besoin d'aucun conseil. Mais il faut que vous reconnaissiez mon autorité, que vous appreniez à vous incliner quelquefois devant le pouvoir d'un mari. Croyez-moi, il n'y a point sans cela de bon ménage.

Et, ayant regardé sa femme, bien en face, il se leva et sortit de l'air le plus digne.

Elle donna son consentement après avoir vu Brécheux.

Le notaire l'avait gentiment grondée :

— Voyons, madame, vous avez la chance, plus rare qu'on ne croit, soyez-en sûre, « d'être tombée » sur un mari qui est, je vous le répète, un administrateur modèle ! Et vous contrariez ses projets ! Le pauvre garçon sort d'ici... Je l'ai remonté. Désormais, je vous en prie, plus de scène, laissez-le faire... Il ne veut que votre bien !

C'était vrai !

Repentante, elle abandonna, avec une entière confiance, toute la direction de ses affaires à son mari.

On était au mois de décembre 1901. La vie de fête et de plaisir battait son plein. Une nuit, au sortir d'un théâtre, Henriette fut saisie par un de ces courants d'air froids qui semblent jeter aux épaules un manteau de glace. Elle fut malade et alitée le lendemain, avec de longs accès de fièvre que sa nature toujours fragile ne parvenait pas à dominer.

Sa convalescence fut pénible. Pour l'égayer, ses amis, sa famille, se relayaient à son chevet. Un matin, dans les premiers jours de janvier, elle vit entrer dans sa chambre, Emile Chautemps.

Jamais, elle n'avait éprouvé pour son beau-frère une très grande sympathie. Mais, elle se reprochait presque cet instinct, cette intuition, qui, dès sa première entrevue avec le parlementaire, l'avait mise en défiance. A vrai dire, elle avait fini par subir, à son égard, comme la plupart des femmes, l'opinion prépondérante du milieu. Pourtant, elle se sentait toujours un peu gênée, en sa présence, chaque fois qu'il posait sur elle, le regard toujours oblique de son masque doucereux.

— Eh bien, demanda Emile, toujours malade, toujours fiévreuse ?

Il s'était approché d'elle, l'examinait, tâtait son pouls, jouant l'inoffensive comédie d'une consultation médicale que seule, sa clientèle électorale acceptait encore quelquefois, à titre gracieux.

Il hocha la tête avec un petit air capable :

— Allons, encore quelques jours de chambre, ce ne sera rien.

Et il s'était assis. Il s'était mis à causer. Mais, on s'apercevait bien qu'il n'était pas à la conversation. Jamais encore, il ne lui avait paru aussi embarrassé, aussi gauche.

Il dit enfin, après un silence et avec un grand effort, comme s'il rassemblait tout son courage :

— Ma chère Henriette, maintenant que votre santé nous rassure, me permettrez-vous d'aborder un sujet qui, je l'avoue, me préoccupe infiniment ?...

Il prit un temps :

— Vous savez bien ce que je veux dire ?

Elle répondit, en riant un peu, de son air inquiet plein de mystère :

— Ma foi non !

Sans se déconcerter, il reprit :

— Eh bien ! je voulais vous rappeler l'échéance des deux hypothèques. Je sais que Léon vous en a parlé et que vous êtes au courant de mes démêlés avec Cognacq qui s'est,

comme on vous l'a dit, très mal conduit à mon égard. Aujourd'hui, je suis horriblement gêné d'avoir contracté vis-à-vis de lui une pareille dette, par l'intermédiaire de mon frère. Puisque vous devez rembourser, remboursez donc le plus tôt possible, je vous en prie, cela me fera plaisir.

Il attendait sa réponse avec un émoi si visible, qu'elle en fut frappée.

Elle répondit avec franchise :

— Mais, mon cher Emile, je ne demande pas mieux que de payer. J'ai promis, je n'ai qu'une parole. Mais, à qui faut-il payer ?... Et comment ?... Vous savez que nous n'avons encore rien reçu de M. Cognacq...

Il répondit avec la hâte d'un bonneteur exécutant son tour de main :

— Mais, c'est bien simple, l'échéance a lieu dans quelques jours. Laissez faire Léon. Il négociera vos valeurs et remboursera les hypothèques sans que vous vous dérangiez.

Elle dit :

— C'est entendu. Mais, aussi longtemps que Cognacq n'aura pas bougé, il n'y a pas péril en la demeure. Laissez-moi me rétablir. Et ce sera fait.

— Ah ça ! est-ce qu'elle se déroberait ? se demanda Emile qui ne put que la remercier et qui partit en disant :

— Ma fois, tant pis... en avant la musique !

Il avait reçu, la veille, la visite de son frère Léon.

— Eh bien ? avait demandé le député ?

— Eh bien, avait répondu Léon, ne nous plaignons pas. Toutes nos traites et tous nos effets sont payés, ainsi que les billets de Louis et de François que, sur mes conseils, ils m'ont fait présenter rue Amelot et rue Buffon. Elle ne s'est douté de rien... Grâce à Brécheux, j'ai obtenu le remboursement des hypothèques Thomas. Enfin, je fais construire un pavillon. Les travaux sont commencés.

— Tout cela est très joli, dit Emile, mais les hypothèques Cognacq ? Voilà l'important ?

— Je venais justement t'en parler. La première vient à échéance dans quelques jours. Pour le bien, il faudrait qu'*elle* nous remit les fonds sans que l'autre ait à bouger... Seulement, cinquante-cinq mille francs à payer ! Elle se fera peut-être tirer l'oreille !... Songe qu'elle vient de débourser en deux mois plus de soixante-dix mille francs !

— Ecoute ! s'écria Emile qui se leva, les traits affreusement contractés, si je n'ai point cet argent dans le courant de février, je suis perdu.

— Eh bien agissons, dit Léon, qui sentit toute la force de cet appel désespéré. Toi-même va la voir, décide-la !

— Et, si elle refuse ?

— Alors, tant pis, du papier timbré !

— Jamais, dit lentement le député de Bonneville, Cognacq ne consentira à nous servir ainsi d'homme de paille. Il nous rendra de la main à la main l'argent que ta femme lui aura versé. Mais, pour rien au monde, il ne voudra se trouver mêlé à une pareille combinaison, faire marcher les huissiers, faire signifier les commandements. Non ! non ! il aurait trop peur de se compromettre. Je le connais bien. Comment faire ?

Tous deux cherchaient.

— Sommes-nous bêtes, fit tout à coup Léon. Nous avons sous la main le moyen le plus légal de faire intervenir l'homme de paille, sans que Cognacq ait seulement l'air de l'avoir supposé !

— Quel moyen ? demanda Emile.

— Mais... la subrogation.

Tout le monde connaît le mécanisme ingénieux de la subrogation. La loi a voulu assurer aux valeurs immobilières, le bénéfice de certaines substitutions qui les rendent plus commodes et plus maniables et qui sauvegardent, en même temps, cette propriété foncière que le législateur cherche toujours à protéger. C'est ainsi, qu'à l'échéance de ses dettes hypothécaires, un débiteur peut substituer à son créancier la personne d'un autre créditeur qui désintéresse le premier sans qu'il soit besoin

d'obtenir le consentement de celui-ci L'avantage de ces sortes d'opérations est évidemment de permettre l'obtention de certains délais, et, par ce moyen d'éviter la vente ou la saisie.

Ce mot de subrogation fut un trait de lumière pour le député de Bonneville qui s'écria :

— Tout est arrangé ! Si ta femme nous fait *droguer* nous lui enverrons l'huissiar.

— Mais l'homme de paille ? demanda encore Léon.

— J'en ai deux, répliqua victorieusement Emile. L'un est un petit agent d'affaires nommé Truchetet. Quant à l'autre... Connais-tu, s'interrompit-il, M. Bourgoin ?

Il expliqua à son frère pourquoi ce cabinet d'affaires si connu servait depuis longtemps de masque aux opérations financières du richissime Cognacq.

— Depuis qu'il a été son agent dans d'importantes spéculations sur les immeubles parisiens, il est resté à sa discrétion.

Il fit observer avec ironie :

— C'est là une de ces façades trompeuses comme on en trouve à chaque pas dans la vie parisienne.

Et il ajouta :

— Allons, à demain ! Si ma démarche auprès de ta femme n'aboutissait pas. N'ou-

blie pas de l'avertir. Explique-lui les subrogations.

Léon répondit en riant :

— Sois tranquille.

Le lendemain soir, dans sa chambre, Henriette dit à son mari :

— Tu sais, j'ai eu la visite d'Emile ce matin.

Il dit, feignant l'ignorance :

— Ah ! qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Elle lui raconta l'objet de la démarche de son frère et il demanda d'un ton détaché :

— Et alors qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Mon Dieu, qu'il pouvait bien patienter quelques jours encore jusqu'à ce que je sois rétablie.

Mais il répondit avec une sorte de jubilation qui, d'ailleurs n'était pas feinte :

— Tu as joliment bien fait !

Elle en resta un peu surprise. Mais il reprit, jouissant de son étonnement, savourant la joie perfide de la voir se prendre au piège :

— Là ! j'étais sûr que j'allais t'étonner. Que veux-tu ? J'ai mieux aimé agir ainsi que de te donner une fausse joie.

Elle demanda :

— Que veux-tu dire ?

Il répondit :

— Eh bien ! voilà... Emile est un homme

de beaucoup de talent, un politicien très distingué, c'est entendu, mais, entre nous, on peut bien dire qu'il n'est pas très fort en affaires. Il n'y entend rien ! Aussi quand il répétait qu'il fallait absolument payer Cognacq à l'échéance des hypothèques, je me gardais bien de le contredire, et toi-même, je t'ai laissée dans cette idée car il était inutile de te faire entrevoir une solution qui pouvait nous manquer au dernier moment. Mais, en moi-même, tu penses bien que j'étais furieux d'avoir à payer une pareille somme et que je n'avais qu'une idée, c'était de trouver un moyen d'obtenir quelques délais, de payer d'une façon avantageuse, par tempéraments.

Elle interrompit, joyeuse :

— Et Cognacq y a consenti ?

Il répondit, sûr de son effet :

— Dans quarante-huit heures, Cognacq aura cessé d'être le créancier d'Emile !

Stupéfaite, elle demanda :

— Comment cela ?

Alors, avec un grand luxe d'explications et de détails, il lui dit ce que c'était qu'une subrogation et comment, lui, Léon, avait toujours pensé à ce moyen. Il cherchait, sans le trouver, un créancier idéal, sûr, discret et bienveillant qu'il subrogerait à Cognacq. Depuis longtemps, il songeait bien à Messieurs Bourgoin et Truchetet, mais tous deux

avaient eu des ennuis, subi des pertes d'argent et l'affaire n'avait pu se décider qu'à présent.

Il dit, en matière de conclusion :

— Avec Bourgoin et Truchetet, nous pouvons être tranquilles, ce sont des amis.

Elle demeura un peu incrédule parce qu'il lui paraissait étrange qu'une pareille dette s'évanouît à la veille même de l'échéance.

Mais, quelques jours plus tard, il lui montra la copie de l'acte de subrogation et, cette fois, elle fut pleinement contente et rassurée.

— Avoue, lui dit Léon en riant, que tu n'aurais pas payé de bon cœur !

Elle répondit simplement :

— Tu ne sais donc pas que pour gagner cinquante mille francs au début de mes affaires, j'ai mis cinq ans.

Elle crut l'affaire des hypothèques Cognacq définitivement réglée.

Une après-midi, sa bonne entra dans sa chambre.

Cette fille dit en prenant une de ces figures de circonstance des subalternes en pareil cas :

— Madame, on m'a remis ceci pour vous.

Et gravement, elle lui tendit une grosse feuille de papier bleu :

— Tiens, qu'est-ce que c'est que cela? se demanda Henriette.

Par un hasard moins rare, peut-être, qu'on ne l'imagine, il se trouvait que cette commerçante qui avait eu maintes occasions d'envoyer du papier timbré n'en avait jamais reçu.

Elle essaya de déchiffrer le texte baroque. hérissé de mots inutiles, de formules désuètes, empruntées à l'absurde et ridicule jargon judiciaire.

Elle lisait péniblement, se demandant toujours :

— Mais, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est?

Et, tout à coup, elle éprouva comme une secousse qui fit trembler le papier dans ses mains.

Elle répétait :

— Non!... non!... ce n'est pas possible... ce n'est pas possible!...

Elle avait lu, tracé en caractères plus grands d'une belle écriture renversée :

« *Payer à l'ordre de MM. Bourgoin et Truchetet, dans les vingt-quatre heures pour tout délai, la somme de cinquante-cinq mille francs.* »

En rentrant, une heure plus tard, Léon, la trouva dans les larmes.

Il y avait trois jours qu'il s'attendait à cette scène et il remplit son rôle à merveille, jouant

successivement la stupeur, l'indignation, l'abattement. Il finit par déclarer :

— Maintenant, je comprends tout, ce misérable coquin m'a roulé, abominablement roulé...

Et il répéta plusieurs fois :

— Oh le misérable !... le misérable! C'est indigne!...

Et il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur une chaise, la tête dans ses deux mains.

Elle demanda, essayant d'affermir sa voix et se tamponnant les paupières avec son mouchoir à petits coups rapides :

— Mais alors?... Alors?... Qu'est-ce qu'il faut faire?

Il se taisait, regardant devant lui, l'œil sombre.

Il dit enfin d'un air furieux :

— Eh! tu le vois bien, ce qu'il faut faire... Il faut payer.

Elle suggéra, désolée :

— Avant de payer... si nous consultions?

— Consulter qui? Brécheux?

Il allait s'écrier :

— Oui, c'est cela, tu as raison, courons chez Brécheux!

Mais elle répondit :

— Brecheux?... Avenue d'Italie? Non! c'est trop loin! Allons plutôt chez Lecoq.

Il pensa : « Ouf, je viens de l'échapper belle. » Et il eut ce trait de génie :

— Consulter ? mais tu n'y penses pas, nous avons vingt-quatre heures devant nous... vingt-quatre heures pour tout délai !

Vingt-quatre heures ! C'était vrai, elle n'y pensait plus. Elle vit l'huissier chez elle, le lendemain, instrumentant, saisissant, la solide maçonnerie des immeubles hypothéqués s'évanouissant sous le coup fatal du marteau des commissaires priseurs.

Léon lut son effarement dans ses yeux. Il se leva, se croisa les bras :

— Ah ça, dit-il, qu'est-ce que tu attends ?

Elle ne bougeait toujours pas, portant ses deux mains à sa poitrine comme si elle avait voulu y étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Alors, il s'emporta, il jura :

— Nom de D... ! Il faut en finir ! A six heures, tous les bureaux seront fermés. Je n'aurai jamais le temps de négocier les valeurs. Allons vite ! Ta clef !

Et il ajouta, les dents serrées :

— Malheureuse ! tu veux donc notre déshonneur, notre ruine !

Et il arracha plutôt qu'il ne prit la clef du coffre-fort qu'elle lui tendait.

Elle restait étendue sur un fauteuil, le cœur battant, écoutant le grincement léger de la

porte du coffre-fort et le bruit du papier qu'on froisse.

Enfin! il les tenait les valeurs! Il maniait avec ivresse, avec fièvre, les paquets de titres! Il comptait des liasses de Suez, des obligations de l'Orléans, des Tunisiennes. Sans y prendre garde, il froissait aussi, sous ses doigts épais, toute une vie patiente et laborieuse.

En partant, il jeta à sa femme :

— Je vais chez Berteaux, c'est un ami d'Emile, il ne prendra pas d'escompte.

. . . .

Dans les premiers jours de mai 1902, un maître verrier rémois immensément riche, M. Charbonneau, fut mandé dans l'étude de Me Demarquet, notaire.

— Vous cherchez un bon placement, dit celui-ci, qui le connaissait de longue date. Voulez-vous prêter cinquante-cinq mille francs à MM. Bourgoin et Truchetet?

— Cinquante-cinq mille francs! Oh! oh! dit le rémois.

— Attendez! j'ai une garantie de premier ordre, répliqua Me Demarquet. Ce sont deux hypothèques, prises autrefois par M. Cognacq sur des immeubles que vous connaissez bien, puisque vous possédez déjà sur eux une hypothèque de cent soixante mille.

— Ah! dit Charbonneau, les immeubles Chautemps?

— Oui, répondit Demarquet. Il s'agit de vous subroger à MM. Bourgoin et Truchet et qui, paraît-il, ont besoin d'argent, puisqu'ils veulent réaliser.

Le 17 mai 1902, un nouvel acte de subrogation fut passé entre MM. Bourgoin et Truchetet d'une part et M. Charbonneau d'autre part. Par cette manœuvre extrêment habile, Léon faisait disparaître jusqu'aux noms de ses hommes de paille et il touchait pour la troisième fois la valeur de ses hypothèques qui se trouvaient lui rapporter la somme de cent soixante-cinq mille francs,

Mme Chautemps ne connut pas cette transaction. L'acte de Me Demarquet portait qu'il ne lui serait point signifié.

Léon Chautemps avait donné comme raison au notaire :

— Ma femme est extrêmement nerveuse. La seule vue du papier timbré lui donne des attaques de nerfs.

UNE GRANDE FAMILLE

PARLEMENTAIRE

Le 27 avril 1902, Emile Chautemps fut réélu député de Bonneville.

Il passa au premier tour, avec une grosse majorité sur Grisel, son concurrent. Depuis un mois, il battait le pays, menant une campagne acharnée et variant sans vergogne, selon les gens et les lieux, la nuance de ses opinions. Comme la truite arc-en-ciel des torrents savoisiens, il montrait aux électeurs de curieux reflets changeants. Sur la montagne, c'était la blancheur de l'edelweiss, à mi-flanc des côteaux, c'était déjà la roseur pâle des cyclamens. Mais, dans la plaine, dans les bas fonds populeux, aux maisons serrées comme des ruches au pied des fabriques d'horlogerie, il arborait hardiment son drapeau, rouge comme le vin du Faucigny.

— Ne négligeons rien! se disait le parlementaire.

On le vit s'agenouiller pieusement dans l'église de Mont-Saxonnex. A Sixt, respec-

tueux des dévotions locales, il vénéra publiquement la mémoire du bienheureux Pons et prononça son panégyrique. A Chamonix, il prit prétexte des premiers jours de carême pour lire un mandement épiscopal de cette voix molle et onctueuse qui rappelait l'époux mystique de la chapelle des Carmes.

Mais à Cluses, où bouillonnaient d'âpres colères populaires, il tonna contre le capital, échauffa par sa rhétorique le zèle des meneurs de loups.

Son discours jetait de l'huile sur un lit de braise ardente. Pour conjurer le mauvais sort de ce pays, où murissait lentement la menace de sanglants désordres, il eût fallu un esprit large et un grand cœur. Soudoyé par l'or arraché aux coffres d'Henriette Leroux, égaré par les habiles manœuvres des agents électoraux, le suffrage universel ne nomma qu'un politicien.

Le soir de l'élection, les comités de Bonneville célébrèrent en illuminant, une victoire républicaine. Emile Chautemps avait appris par dépêche le succès de son frère Alphonse, élu, lui aussi, le même jour, député de la ville de Loches où il succédait à Wilson.

Sur les flots hasardeux de la politique où deux Chautemps triomphaient, « l'amiral » jeta cette fois les regards d'un fondateur de dynastie. Sa destinée s'éclaircissait. Sa réé-

lection à Bonneville lui ouvrait toutes grandes les portes du Palais du Luxembourg, du Sénat, havre sûr, à l'abri des tempêtes électorales, où les vieilles carènes parlementaires reposent en toute sûreté dans les cales sèches du suffrage restreint. Il serait sénateur!

Rassuré pour lui-même, il envisagea avec plus de calme l'avenir des siens. Il songeait à ses fils, à ses frères, à toute la tribu des Chautemps. Assurément, son influence sénatoriale, lui permettrait de disposer en 1906 d'un mandat législatif en faveur de Félix. Oui!... la candidature de celui-ci aurait des chances, à condition de ne se poser, ni à Bonneville, où on crierait au népotisme, ni dans l'arrondissement de Valleiry où il fallait toujours craindre la longue rancune des paysans. Il pensa : « Pourquoi Félix ne serait-il pas député d'Albertville? »

Plus tard, en 1910, Camille, à son tour. serait mûr pour la carrière politique. Alphonse se chargerait alors de lui tailler un fief électoral, de lui découvrir aussi une circonscription.

Ainsi se précisait, dans l'esprit de son chef de file, les ambitions d'une grande famille parlementaire. Tout cet échafaudage audacieux et compliqué reposait pourtant sur la terre de Valleiry où Jean-Marie, Louis et François tenaient toujours comme par des ventouses aux replis du sol rocheux. Au milieu de tant

de projets, une idée troubla le député de Bonneville. Il se demanda : Que devient Léon?

Depuis deux mois, il l'avait complètement perdu de vue et il ne pouvait s'empêcher de concevoir des inquiétudes. Ah! Léon, c'était là, le point faible, obscur et dangereux pour tous! Que faisait-il? Que ferait-il? Comment continuer à s'en servir avec fruit mais sans danger?

Et il réfléchit que Léon ne se défendait par rien, ni par la fortune établie, ni par le prestige d'un mandat ou d'une fonction. Il se trouvait à découvert. Comment le garantir? Comment étendre sur lui cette immunité protectrice qui s'attache aujourd'hui à la personne de tous les mandataires de la politique officielle? En faire un député? Décemment, on n'y pouvait pas songer. Il était vraiment trop fruste pour permettre de pareilles visées. Mais, on pouvait le faire élire maire de quelque petit pays, à la rigueur conseiller général.

— Léon Chautemps, maire de Carrières, se disait Emile en souriant, eh! eh! cela en ferait pas si mal.

Il murmura :

— Je le verrai à mon retour de Bonneville. Où peut-il en être avec sa femme?

Il en était tout simplement, aux dernières valeurs d'Henriette. Il touchait le fond du coffre. Déjà, l'inquiétude de l'avenir, le souci

du lendemain rallumaient leurs lueurs rapides au fond de ses yeux luisants.

Au début, il était parvenu à dissiper, à force de souplesse et de ruse l'atmosphère de froideur méfiante créée dans le nouveau ménage par les discussions d'intérêt, les disputes, les querelles de toute nature qu'avait fait naître cette succession ininterrompue d'échéances dont la pénible réalité avait remplacé pour eux les douceurs de la lune de miel. Puis, il s'était appliqué avec patience, à conquérir sa femme à ses projets. Oh! ce n'était pas compliqué. Il répétait sans se lasser :

— Il faut construire. Regarde... Tout le monde spécule sur les immeubles! Aujourd'hui, vois-tu, c'est la seule chose à faire! C'est le meilleur placement.

Il lui dit un jour :

— J'ai une magnifique combinaison. En faisant construire un nouveau pavillon, nous pourrions arriver à payer toutes nos hypothèques et nous aurions net, trente mille livres de rente.

Elle se récria :

— Trente mille livres de rente! Allons donc! Tu plaisantes? Les immeubles rapportent au plus 6 % et c'est déjà bien joli.

Il reprit :

— Six pour cent! eh bien!... mais je ne dis pas autre chose! Tu oublies que nos mai-

sons valent cinq cents mille francs au bas mot.

Il ajouta :

— Seulement, voilà, il faudrait se libérer des hypothèques...

Et, aussitôt, il lui expliqua son projet avec une grande abondance de détails. Il lui montra comment on pouvait tirer un parti merveilleux du terrain qui leur restait. Il fit des dessins, des croquis, griffonna des plans sur des bouts de papier. Il esquissait des coupes, des élévations.

— J'en ai parlé à l'architecte. Il m'a approuvé complètement. Et, sais-tu ce que coûterait la construction des deux pavillons, tous frais compris ?

Elle le regardait, un peu ahurie par tous ces crayonnages auxquels elle ne comprenait pas grand'chose. Et elle répondit :

— Est-ce que je sais, moi ? Soixante, quatre-vingts mille francs ?

Il lui dit en haussant les épaules :

— Non !... voyons... tu n'y es pas. Réfléchis un peu... Deux pavillons... J'ai vu les entrepreneurs, des amis, qui soumissionnent au plus juste prix. Cela nous reviendrait en tout... à cent cinquante mille francs.

— Cent cinquante mille ! mon Dieu !

Elle levait, les bras au ciel. Mais il reprenait froidement :

— Eh oui... cent cinquante mille! Et après ?... Cela t'étonne ?... On dirait vraiment qu'on te propose de jeter ton argent par les fenêtres chaque fois qu'on te parle de construire!... Ah! ma pauvre Henriette... tu ne comprendras donc jamais rien aux spéculations immobilières.

Et quelques jours après, il lui apporta un devis. C'était un long mémoire qui avait dû coûter bien des heures à l'architecte. Il contenait une description détaillée de toutes les parties du pavillon qu'il s'agissait de construire. Il renseignait avec toute la précision désirable sur la nature, la forme et la dimension des matériaux à employer. Il donnait enfin une évaluation approximative de tout l'ouvrage qui se rapprochait sensiblement du chiffre indiqué par son mari. Elle apprécia les qualités de ce travail minutieux, son ordre, son exactitude, la clarté des plans qui s'y trouvaient joints, et qui faisaient passer sous les yeux, toutes les phases de la construction depuis la pose des fondations, jusqu'à l'établissement du faîte. La série des plans se terminait par deux dessins à la plume suffisamment poussés et qui représentaient le pignon et la façade du pavillon. Cela avait un petit air coquet, séduisant, qui semblait engager à faire bâtir et, quand elle les eut regardés longuement avec un sourire satisfait, elle s'aper-

çut tout à coup que dans un coin de sa cervelle bourgeoise, se trouvait une petite case vide, qu'elle n'avait pas encore songé à remplir, la case du propriétaire.

— Tu vois, lui dit son mari, qui lisait facilement sur ses traits des sentiments qu'elle ne dissimulait pas. Tu vois que tout est prévu, qu'il n'y aura pas de surprise... Dans un an, ce pavillon nous rapportera quinze mille francs que nous affecterons uniquement au paiement de nos hypothèques. Nous pourrions les avoir remboursées complètement avant dix ans... Vois plutôt, voici les chiffres.

Et, dans le mois qui suivit, il vendit de nouveau cent cinquante mille francs de valeurs chez Berteaux.

— Ah ça ! mon cher, lui dit un jour le député de Seine-et-Oise, vous faites donc héritage sur héritage !

Henriette n'avait aucun soupçon. Elle avait appris avec joie la nouvelle de l'élection d'Emile et d'Alphonse.

— Mon frère sera sénateur, lui confia Léon, au courant des projets d'Emile.

Cette perspective la flatta. Elle y voyait une sorte d'avancement dans une espèce de hiérarchie officielle qu'elle s'imaginait d'une façon confuse. Elle disait couramment : « Emile a été *nommé* député. Il sera *nommé* sénateur. » Cela lui faisait attendre avec confiance l'époque

encore reculée, où il serait, à son tour, *nommé* président de la République.

A son retour à Paris, le député de Bonneville eut une conversation importante avec Léon. Il connut les dernières opérations fraternelles. Le capital d'Henriette Leroux se réduisait à la fiction de l'hypothèque légale implicitement renfermée dans les dispositions du contrat.

— De quoi vivrez-vous ? demanda Emile.

— J'ai toujours les revenus des immeubles, répondit Léon. Et je puis prendre d'autres hypothèques.

— Et nos créanciers ?

— Voilà le *hic*. Tous n'ont pas été payés ! Il faudra prendre avec Buchet des arrangements.

— Et Rosset ?

— Oh ! qu'il attende ! s'écria Léon. Tu l'as fait nommer conseiller général à Sceaux... Pour vingt-huit mille frans c'est donné !

Cette situation parut inquiétante à Emile. De toute évidence, les ressources pécuniaires d'Henriette Leroux allaient manquer. Et Léon ou lui-même aurait de nouveau besoin d'argent. A quels moyens, à quels expédients, son frère aurait-il recours ? C'était toujours l'embarrassante, l'angoissante question.

Comme il avait été mis au courant de la construction des pavillons, il demanda en riant :

— Quelles remises as-tu obtenues des entrepreneurs pour t'être fait architecte ?

— Mais, je n'ai pas eu besoin de troubler leur conscience, dit Léon sur le même ton, j'ai fait mieux. *Il y a en réalité pour quatre-vingt dix mille francs de travaux !*

— Mais, ta femme demandera des comptes ! Et les reçus ?

Léon éclata de rire :

— Rassure-toi ! *Je les ai tous !*

Emile frémit en se rappelant la cause, soigneusement tenue cachée dans la famille des Chautemps du brusque départ de son frère pour l'Espagne.

— J'avais, lui dit-il, en changeant l'expression de sa physionomie, une proposition sérieuse à te faire... Veux-tu faire de la politique ?

— Quel intérêt y vois tu, demanda Léon ?

Emile exposa ses raisons. Il fallait se mettre à couvert, « s'immuniser ». Le titre de maire de Carrières ou même de conseiller municipal, défendrait Léon d'une façon pour ainsi dire préventive contre toute incursion malveillante de la justice dans le domaine de ses affaires. Ce qu'il fallait éviter surtout, c'était que lui, Emile, eut jamais à s'en mêler.

— Bah, répondait Léon, en haussant les épaules, tu vois toujours tout en noir.

Voyons... tu sais bien qu'il n'y a point vol entre un mari et sa femme ?

— Ton contrat dispose la communauté réduite aux acquets, répliqua le parlementaire et tu oublies les *faux* qui sont toujours punissables.

Léon baissa la tête. Emile lui expliqua longuement combien il lui serait facile de poser sa candidature à Carrières. Devant le parti radical-socialiste de Seine-et-Oise, il pouvait se réclamer du patronage de Berteaux, le puissant député de Versailles, lié d'ailleurs au seigneur de Bonneville par les liens étroits de la maçonnerie dont ils étaient tous deux pontifes.

— Mais, devant tes électeurs, s'écria Emile, tu as autre chose à faire qu'à te poser en politicien ! Tu as des droits à revendiquer, des droits de bienfaiteur de la commune !

Léon souriait goguenard.

— Eh ! s'écria Emile, avec impatience, n'est-ce pas à toi, après tout, que la commune de Carrières est redevable des soixante mille francs d'indemnité que j'ai fait voter par le conseil municipal de Paris ! Si elle a gagné son procès au sujet des eaux d'épandage, c'est à toi qu'on le doit.

— Tu oublies, dit Léon, en riant, les vingt mille francs d'indemnité personnelle que tu m'as fait allouer, et la rivière, et la grotte que

la commune m'a concédées et qu'elle estime généreusement huit mille francs ? Tu verras qu'il se trouvera dans les comités électoraux quelque socialiste intransigeant pour soutenir que vingt-huit mille francs de commission, après tout, est un assez joli courtage !

Tous deux riaient.

Mais Emile reprit, sceptique :

— Bah ! avec un peu de réclame et de toupet !

Il ajouta :

— Et d'argent !

— A propos d'argent, dit-il, je vais en avoir besoin pour faire construire à Valleiry. Louis m'a décidé à y faire bâtir une maison de campagne...

— Je suis au courant, dit Léon. Il m'en a déjà parlé. Il faudrait quelques billets de mille... Je te promets d'y penser.

Il promit de se conformer aux conseils qu'Emile lui donnait. Il tâterait le terrain à Carrières et se présenterait aux prochaines élections municipales.

— Mais je ne réponds de rien, dit-il en manière de conclusion. L'esprit local est bien mauvais. Il y a tant de cléricaux !

UNE MAISON
DE CAMPAGNE

On était en juillet. Comme chaque année, les Chautemps étaient venus s'installer dans leur maison de Carrières. Léon avait obtenu sans trop de peine cette concession d'Henriette qui renonçait à sa villégiature préférée. Mais il avait adroitement pris le prétexte de sa santé compromise par les scènes fréquentes qui avaient troublé leur ménage et par les ennuis d'argent si propres à développer chez certaines natures impressionnables, des neurasthénies invincibles.

Il lui avait dit un jour :

— Tu sais, je viens de voir mon cousin, le docteur Lormier. Il est absolument de mon avis. Tu feras bien de renoncer à ton séjour à Boulogne. L'air de la mer ne te vaut rien.

Il avait ajouté :

— D'ailleurs, si je veux me présenter au conseil municipal, il faut que je voie un peu mes électeurs.

Et il les voyait ses électeurs !

Par ces radieuses matinées d'été, c'était une

joie de faire filer sur les routes de Seine-et-Oise, ces belles routes droites et blanches, la petite charrette anglaise toute luisante, au trot de son poney fringant.

Ce matin, là, sur les onze heures, il revenait de Boisemont. Il traversait, au pas, les hauteurs boisées de l'Hautie, laissant les rênes flotter un peu, goûtant, à cette heure brûlante, la brise sortie des fourrés, avec une fraîcheur pénétrante d'arbres, de mousse et de sève vive.

Il murmurait, humant délicieusement ces senteurs fraîches :

— Pas trop embêtantes tout de même, mes tournées électorales !

Mais, par l'éclaircie d'une allée qui tombait droit sur Cheverchemont, il vit tout à coup les routes de Maisonneuve et de Triel déjà animées par le retour des champs. Midi sonnait. Des tintements d'angelus s'envolaient des clochers voisins. Tout au fond, là-bas, vers Paris, un sifflet d'usine trouait l'azur.

Il pensa :

— Bon ! je vais arriver trop tard, tout le monde sera rentré !

Chaque matin, il s'agissait de traverser ainsi les rues de Carrières un peu avant le coup de midi, au moment où les paysans rentraient. Alors, les casquettes se soulevaient. Des voix disaient :

— B'jour M'sieur Chautemps!

Léon répondait, s'arrêtait, blaguait un brin avec des mots familiers qui faisaient dire : « Quel bon garçon ! ».

— Hop!... Bobbey!

Le fouet touchait les flancs du poney. L'attelage partit en flèche, laissant au ras des bas côtés poudreux un long nuage grisâtre. A l'orée des allées qui s'enfonçaient sous bois, Léon apercevait toujours, par échappées, des coins de perspective, des bouts de panorama, à droite, du côté de la Seine, qui, derrière le ruban d'acier noir du chemin de fer et l'éparpillement des petites maisons de Triel clairsemées dans les bosquets, infléchissait lentement vers l'ouest ses eaux qui brillaient comme une coulée de métal.

Dans la grande rue de Chanteloup, il ralentit. Mais au cadran de l'église, l'aiguille marquait midi dix. Il pensa : « Je vais rentrer trop tard pour déjeuner ». Et, au lieu de continuer sur Carrières, il prit à gauche le chemin de Denauval, qui coupait la voie ferrée par un passage à niveau à cinq cents mètres du village.

Par prudence, les barrières se trouvaient toujours fermées, Léon appela :

— Hé! père Brulin!

Le garde-barrière parut. C'était un grand

paysan à figure tannée qui sortit, sans se presser, de sa maisonnette.

En apercevant Léon, il salua :

— B'jour m'sieur Chautemps.

— Hé! bonjour, père Brulin. Ça va bien?

Il goguenarda :

— Et les petits pois?

— Bientôt la fin, m'sieur Chautemps. J'suis ben content d'vous voir.

— Bah! Il y a quelque chose pour votre service?

— Bé oui! V'savez ben... rapport aux vingt-huit jours du fils. Je vous ai ben dit qu'j'avais demandé à m'sieur le maire de Carrières... pour la dispense... et qu'il m'a promis d's'en occuper, comme de juste,... mais v'là bentôt un mois... et toujours pas d'réponse... alors, j'avais pensé des fois... si vous vouliez, par m'sieur vot' frère qu'est député?...

Il avait ôté sa casquette :

— Mais oui! mais oui! père Brulin, ne vous tourmentez pas. C'est promis!

Les barrières ouvertes, il rassemblait. Brulin l'arrêta d'un signe :

— M'sieur m'excuse si j'parle trop... mais, comme ça, c'est plus fort eq'moi! M'sieur sait-y c'qu'on raconte dans l'pays... rapport à madame?

Il avait baissé la voix, après avoir regardé

vivement, à droite et à gauche, la route déserte. Et il ajouta :

— Ou ben... c'est-y des *menteries?*... On dit comm' ça... qu'la pauv' madame...

Il n'osait pas achever. Mais, avec l'index, silencieusement, il se frappa deux fois le front.

Léon avait pris un air chagrin. Il répondit à voix basse :

— Ah! on sait cela à Carrières!... c'est malheureusement vrai, mon vieux Brulin, ma pauvre femme devient folle... folle à lier.

Au trot du poney qui filait, il songeait :

— Fichtre! les langues vont vite ici, trop vite même!

Il y avait à peine un mois qu'il avait commencé à répandre ce bruit-là tout autour de lui, nourrissant au fond de lui-même un projet encore si obscur qu'il n'osait se l'avouer. Mais, dans ces petits pays de banlieue, les gens bavardent, les disettes font du chemin. Et voici que cette complicité inconsciente de l'opinion l'enhardissait et que, sous le soleil éclatant, sous la caresse de l'air avivée par la course, son projet se précisait, s'épanouissait dans sa pensée qui allait, allait, plus rapide que son poney...

Après tout... n'était-ce pas vrai?... Certainement, elle était malade, nerveuse, excessivement nerveuse... Une explication, un mot, un rien suffisaient à présent pour la faire tom-

ber en syncope... La seule vue du papier timbré la jetait en léthargie... Folle? folle? mon Dieu... Elle ne l'était peut-être pas encore complètement, mais franchement, son état empirait, devenait grave... A coup sûr, elle était hypocondriaque, neurasthénique,... et, ma foi, cela s'était déjà vu... certains cas de maladie nerveuse, d'anémie cérébrale, par exemple, ont nécessité des internements plus ou moins longs dans une maison de santé.

Avec cette promptitude d'impulsif qu'il mettait à concevoir comme à agir, il se représenta tout à coup la scène : une voiture et deux infirmiers... un soir... à la porte de la villa... Oh! la camisole de force et le bâillon seraient vraiment bien inutiles... et pour obtenir ce concours sûr, rapide, des hommes et des choses, que fallait-il? Presque rien, un certificat médical, une signature, une simple ordonnance de folie! Voyons, n'était-ce pas tentant?

Il se prit à penser tout haut :

— Est-ce que Lormier?...

Il réfléchissait :

— Mais non !... j'oublie la famille... les sœurs... hum ! pas commode !

La voiture s'arrêta au bord de la Seine, au pied de la balustrade toute blanche qui régnait autour du jardin placé en contre-haut et formant terrasse devant la maison.

Un domestique avait ouvert la grille du jardin. Léon lui jeta les rênes. Mais en descendant de voiture, il entendit un bruit de voix, des rires. Il demanda :

— Quelqu'un est venu ?

Le domestique répondit :

— M. Prudent et ses « demoiselles ».

On était sur la terrasse. Léon s'empressait, saluant d'un sourire aimable les filles qui étaient jeunes et jolies et serrant la main de Prudent, leur voisin de campagne, un de ces petits hommes tout menus, tout sémillants qui vous suggèrent par leur incessante gesticulation l'idée du mouvement perpétuel :

— Bonjour, Prudent, vous vous faites rare. Quel bon vent vous amène ?

— M[me] Chautemps vous l'expliquera, dit vivement le petit homme, qui ajouta :

— Oh ! il est tard !... Déjà midi et demi ! Excusez-moi, Madame, nous vous laissons déjeuner...

Il cria à ses filles :

— Cécile, Norine, allons vite, les enfants, partons... partons...

Mais Léon et sa femme protestaient :

— Restez donc, déjeunez avec nous !

Il expliqua :

— C'est le meilleur moyen de me dire ce qui vous amène ! Ce soir et demain je vais à Paris. Je ne pourrai pas vous voir.

Il insista :

— Restez!... nous déjeunerons sur la terrasse... Tenez,.. là-bas... sous ce platane!

Ce n'était pas un de ces arbres rabougris qu'étiolent l'atmosphère empestée des boulevards parisiens. C'était un vrai platane, pareil à ses congénères du Midi, vigoureusement poussé dans la lumière et dans l'air pur, et dont les rameaux relevés, comme les branches d'un chandelier énorme, semblaient opposer aux rayons leurs feuilles larges, horizontales, découpées comme autant d'écrans minuscules qui projetaient sur le sol une ombre mouvante et légère.

— Je vous assure, Prudent, dit Léon avec nonchalance, que nous serons très bien là-dessous.

Le repas fut gai. Chaque fois que la conversation languissait, les yeux puisaient une joie nouvelle dans la contemplation d'un décor large et varié. C'était la plaine d'Achères, toute verdoyante, semblable, sur l'autre rive du fleuve, à un océan de végétation potagère, dont les vagues formées par d'interminables lignes de légumes, un peu ridicules à force d'être plantureux, moutonnaient à perte de vue jusqu'à la forêt de Saint-Germain qui dressait sur le fond du ciel bleu ses cimes immobiles dans l'air ardent. Au premier plan, l'œil amusé suivait les bords de la Seine,

ses eaux lentes, parsemées d'îles pareilles de loin à des taches vertes. Le fleuve déroulait ainsi, depuis Conflans jusqu'à Poissy, une ondulation immense qui occupait tout l'horizon.

— Vous avez une bien jolie propriété, dit Prudent.

— Mon cher, dit Léon, avec conviction, je ne la céderais pas pour cinquante mille francs.

Au dessert, dans la confiance attendrie de la digestion commençante, Prudent conta sa mésaventure. Pour des raisons de santé, il avait envoyé depuis quelques jours, sa démission d'officier de réserve au Ministre de la Guerre et il avait appris le lendemain qu'il venait d'être porté au tableau de la Légion d'honneur !

Il dit avec une mimique expressive :

— Alors vous comprenez... c'est comme si j'arrachais moi-même le ruban rouge de ma boutonnière !

Et il fit le geste d'un homme qui enlève une décoration au revers de son habit.

Léon riait, amusé, trouvant l'histoire drôle.

Il dit, en tapant sur la cuisse de son voisin une grosse claque familière :

— Sacré Prudent !.., Elle est bonne !... elle est bien bonne !...

Et, il demanda, redevenu sérieux :

— Est-ce que le Ministre a répondu? Votre démission est-elle acceptée?

— Je n'ai encore rien reçu, dit Prudent.

— Oh! alors, ne vous tourmentez pas, mon frère arrangera cela.

Le déjeuner se prolongeait. Le soleil commençait à s'en aller derrière les arbres. Léon dit, en se levant brusquement :

— Excusez-moi, il faut que je vous quitte, je vais à Paris.

Et il invita :

— Venez avec moi jusqu'à Poissy, Prudent, la charrette vous ramènera. Nous causerons en route.

A peine la voiture fut-elle en marche, il dit :

— Mon cher Prudent, je suis enchanté de vous rendre ce petit service. Mais, à charge de revanche, n'est-ce pas? Vous allez m'en rendre un autre! J'ai tous les ennuis possibles en ce moment, avec ma femme. Je vous expliquerai cela... Pouvez-vous me prêter cinq mille francs?

Stupéfait, Prudent répondit :

— Mais... certainement... certainement...

Léon reprit :

— Dites donc, Prudent, vous n'avez pas trouvé aujourd'hui que ma femme avait un drôle d'air?

Prudent fut tout à fait abasourdi. Il répondit :

— Non. Ma foi non !

— On voit bien, continua Léon que vous ne la voyez pas tous les jours ! Mais elle m'inquiète, ma parole, elle m'inquiète ! Le médecin aussi est inquiet. Au début, j'ai cru à des symptômes de sa maladie nerveuse. Mais, depuis six semaines, elle donne des signes évidents d'aliénation mentale. Ainsi... tenez... figurez-vous que la veille de notre départ pour la campagne, elle a monté la garde tout une nuit, devant notre coffre-fort, sous prétexte qu'on allait la cambrioler.

Prudent ouvrait de grands yeux.

— C'est comme je vous le dis ! protesta Léon. J'insistai pour la faire coucher. Alors... elle m'a accusé d'être complice ! Tenez, mon bon ami... savez-vous pourquoi j'ai recours à vous aujourd'hui ?

Prudent faisait signe que non.

— Eh bien ! c'est parce que depuis quinze jours, ma femme s'obstine à me refuser l'autorisation dont j'ai besoin, absolument besoin pour négocier des valeurs, afin d'obtenir la main-levée d'une hypothèque.... elle dit qu'on la dépouille, qu'on la vole... n'est-ce pas effrayant ?

— C'est effrayant, concéda Prudent qui pensait à ces cinq mille francs.

L'ACIDE ARSENIEUX

L'automne était venu. Les soirées au bord de l'eau devenaient fraîches, presque froides. Les Chautemps rentrèrent à Paris.

On était dans les premiers jours d'octobre. Et, rappelé par l'ouverture prochaine de la session parlementaire, Emile rentra également. Il avait passé tout l'été à Valleiry. Mais il revenait la tête basse avec son air agité, sa figure mauvaise des heures difficiles et des jours de gêne. Il allait fréquemment chez son frère. Il l'assaillait de demandes d'argent.

Léon lui répondait :

— Impossible, en ce moment. Je ne puis rien.

Il expliqua un jour :

— Tu sais bien que j'ai dû donner vingt mille francs à Bonvallet.

— Oh! dit le député, avec un sourire amer, Bonvallet pouvait attendre.

— Attendre? s'écria Léon, il attendait depuis deux ans! Tu sais bien qu'il a été l'in-

termédiaire de mon mariage! C'est un homme capable de tout. Voulais-tu qu'il instruisît Henriette et qu'elle me demandât des comptes? Veux-tu ma séparation de biens, mon divorce?

Depuis quelque temps, cette idée d'une demande de comptes le poursuivait, le hantait comme un cauchemar. Dans sa clairvoyance d'aigrefin, il sentait bien que le point faible, l'écueil de sa malhonnête combinaison se trouvait là. Souvent il réfléchissait. Il se demandait : « Comment en sortir? Comment faire? » Il ne voyait pas d'issue. Tôt ou tard, évidemment Henriette demanderait des comptes. C'était inévitable. C'était fatal et, aucune explication, aucun subterfuge ne l'empêchecherait alors de constater que sa fortune était dissipée, que son coffre-fort était vide, qu'elle était volée!

Il se disait : « Elle demandera sa séparation de biens, ou elle divorcera. » Et, dans les deux cas, il se trouverait dépouillé. Ses immeubles, l'hypothèque légale de la femme les prendrait comme un coup de filet.

Quand il envisageait ces redoutables effets du code, Léon ne pouvait se contenir. Il s'emportait, il jurait :

— Ah! Nom de D... la garce! la sale garce!

Et sa conclusion, toujours la même, résumait énergiquement sa pensée :

— Il faut m'en débarrasser.

Emile lui dit un matin :

— J'ai de nouveaux ennuis... J'avais pris des engagements pour la maison de campagne que je veux faire construire à Valleiry... Mes entrepreneurs réclament. Si je ne tiens pas mes promesses, cela va faire dans le pays, un effet déplorable. Peux-tu me prêter dix mille francs?

— Je ne les ai pas, répondit Léon, avec ce calme glacial destiné à repousser tous les assauts d'un quémandeur.

Emile sortit, furieux.

Resté seul, Léon se sentit envahir peu à peu par ce sentiment déprimant plus écœurant que la tristesse souvent noble et rude de misère : l'indéfinissable nausée de la dêche. Elle le ressaisissait, elle le reprenait tout entier, comme jadis. Et toujours, aussi, comme par le passé, il songeait aux mêmes procédés, aux mêmes expédients. Il ne restait plus un sou des cinq mille francs de Prudent, touchés quelques jours après qu'une lettre d'Emile eut annoncé le refus de la démission de l'officier par le Ministre de la Guerre. Il fallait de l'argent! de l'argent pour son frère et pour lui, de l'argent coûte que coûte! de l'argent quand même! Et, il ne voyait toujours qu'un moyen de s'en procurer : emprunter,

emprunter encore, faire des dupes! Sa mémoire fidèle, lui présentait un à un tous les noms de ses créanciers. C'était comme un répertoire de la crédulité commerciale, une sorte de Bottin de la sottise des gogos! Pourtant, quand il en eut parcouru la liste, attentivement et en tous sens, il fut forcé de reconnaître que personne ne lui prêterait sans garanties. Le moyen des hypothèques, autrefois si productif, lui était interdit. Ne fallait-il pas que l'hypothèque fut signifiée à Henriette. Il se rappela tous les ennuis de la subrogation Charbonneau. La seule pensée que sa femme en fut avertie le faisait frémir. Il se demanda avec inquiétude :

— A qui pourrais-je bien m'adresser?

Lorsque Léon se trouvait sans ressources et absolument aux abois, il disait généralement, avec une espèce de suffisance :

— Je vais voir mon ami Atrux. Atrux me prêtera de l'argent.

Des liens cachés, cependant connus d'un petit nombre d'initiés, unissaient ce gros commerçant savoisien aux intrigues de la famille Chautemps.

Pour la première fois, peut-être, Atrux répondit aux demandes de Léon par une fin de non-recevoir déguisée.

Il dit :

— Je n'ai pas d'argent liquide. Il faudrait

négocier des valeurs qui sont d'un excellent rapport...

Mais, il s'intéressait beaucoup à son neveu, Champrenault qu'il avait poussé vers le barreau et qui végétait au Palais, basochien frais émoulu, impuissant à percer les rangs serrés des avocats sans cause, à émerger de la cohue qui se presse dans le prétoire.

Il proposa :

— Pourtant, si Emile trouvait à caser mon neveu dans quelque situation, dans une bonne sous-préfecture... Alors, peut-être... on verrait... je ne dis pas non...

Mis en campagne, Emile relança des ministres, stationna dans leurs antichambres, en pure perte. Il n'y avait rien.

C'était à désespérer. Leur pénurie était si grande, qu'un instant, l'idée d'une tentative nouvelle auprès d'Henriette traversa l'esprit de Léon. Il se figura avec complaisance, les derniers, les suprêmes paquets de valeurs restés peut-être dans quelque compartiment poudreux du coffre-fort comme pour attester qu'il avait pu contenir l'honnête petite fortune de l'ancienne expéditionnaire. Mais ce ne fut qu'une vision, un éclair. Comme un spectre dressé devant lui, il vit aussitôt sa femme stupéfaite réclamant des comptes. Et, après l'explication nécessaire, inévitable, c'était toujours devant ses yeux le même cau-

chemar de la séparation de biens et du divorce. Il voyait ses immeubles, ses beaux immeubles jetés sous la griffe de l'hypothèque légale! Il se vit, lui, ruiné, errant, sans feu ni lieu.

A ces moments-là, il s'écriait, dans un transport de rage :

— La misérable! j'aimerais mieux l'étrangler!

Mais ses accès de colère ne changeaient pas la situation!

Il se répétait toujours ;

— Comment faire? mais comment faire?

Il demanda, un soir, à Henriette ;

— Est-ce que ta sœur habite toujours Soisy?

— Mme Allier?

— Oui.

Elle fut un peu surprise de cette question. Léon ne parlait jamais de sa belle-sœur. Elle répondit ;

— Mais... sans doute... elle habite toujours Soisy. Pourquoi cela?

— Oh!... rien, dit Léon, je trouvais seulement qu'il y a longtemps qu'elle n'était pas venue te voir...

Le lendemain, il écrivit à Mme Allier. Il lui demandait un rendez-vous dans son bureau de la maison Pesnel, rue Amelot. Et il la priait de ne pas prévenir Henriette qui se

trouvait toujours souffrante, la lettre ajoutait qu'il s'agissait d'une affaire très importante et très pressée.

Avant de se résoudre à cette démarche, Léon avait hésité longtemps. Il connaissait peu Mme Allier, il n'avait fait que l'entrevoir au moment de ses fiançailles. Il l'avait revue ensuite assez fréquemment, mais toujours en visites brèves dont il n'avait pu conserver qu'une impression superficielle. Il ignorait complètement le caractère de sa belle-sœur. Et cela l'inquiétait fort peu. A vrai dire, l'activité de Léon était condamnée à s'exercer dans le champ de la canaillerie vulgaire. Il possédait un certain savoir-faire, une espèce de tour de main. Au moment opportun, il obéissait spontanément aux promptes suggestions d'une ruse grossière et quasi animale, comme l'instinct. Mais il était complètement dépourvu de cette connaissance de l'esprit et du cœur, de cette divination d'autrui et de cette maîtrise de soi-même, sans lesquelles il n'y a point de grande habileté. Il n'était même pas armé de la prudence toujours éveillée d'Emile.

Evidemment, il pouvait être fort dangereux d'avoir recours à Mme Allier. Elle pouvait parler, prévenir sa femme. Mais il pensa qu'il n'avait pas le choix des moyens, qu'il fallait agir et que, d'ailleurs, il trouverait bien un

moyen de l'empêcher de bavarder. Comme tous les aventuriers, il eut confiance en lui-même. Il fut audacieux.

Quand il se trouva en face de sa belle-sœur, dans le petit cabinet de la maison Pesnel, il n'aperçut sur son visage aux traits un peu durs que l'air d'amabilité souriante qu'elle venait d'y installer. Dans la flèche claire de ses yeux toujours aiguë, toujours prête, il ne sut rien lire. Et, avec l'aplomb qu'il tirait de son adresse à tromper, à décevoir, à donner le change et finalement à faire passer l'argent des autres de leur poche dans la sienne, comme une muscade qu'on escamote ou une balle qu'on attrape au bond, il pensa même avec un petit sourire :

— Toi, ma petite, je vais te rouler comme ta sœur.

Et il commença :

— C'est une démarche importante, ma chère Marie, que je tente en ce moment. Elle peut ne pas réussir. Quoi qu'il en soit, je vous demande le secret. Que cette affaire reste entre nous, et surtout qu'Henriette l'ignore. Vous connaissez son état. Il y va de sa santé.

Il demanda après un silence :

— Me le promettez-vous ?

Mme Allier ne balança pas. Elle répondit :

— Je vous le promets.

Il reprit, allant droit au fait :

— Voici. Et vous allez comprendre les difficultés de ma situation. Il y a quelques mois, j'ai prêté à M. Bonvallet, un de mes amis, une forte somme,... vingt mille francs, pour l'installation d'un casino à Vichy. J'avais les meilleures raisons de croire à la réussite de l'affaire. Je me suis trompé. Je viens d'apprendre qu'elle se trouve en liquidation judiciaire. Je l'ai su il y a quelques jours et malheureusement trop tard, pour produire dans la liquidation et recueillir le pourcentage de la faillite. Je suis donc exposé à perdre totalement mes vingt mille francs. Ou bien, il faudrait aider Bonvallet à obtenir son concordat en désintéressant ses créanciers. Si j'ajoute qu'Henriette ignore le prêt que j'ai consenti, vous comprendrez mon embarras, ma chère Marie, et pourquoi je m'adresse à vous.

Il avait parlé d'un ton calme et mesuré en homme sûr de lui, et il se tut.

Sa belle-sœur demanda seulement :

— Combien faut-il au liquidateur pour arrêter la procédure de la faillite ?

— Il veut onze mille francs, dit Léon.

Elle s'était levée. Elle lui dit :

— C'est entendu, mon cher Léon. Vous aurez votre argent demain. Et elle s'en fut.

Il en resta abasourdi, et, quand il revint de sa stupeur, ce fut pour crier :

— Imbécile, idiot que je suis !

Et il répétait toujours :

— Ah ! si j'avais su ! si j'avais su !

Le lendemain, il se calma en palpant les billets bleus. Onze mille francs, après tout, c'était une jolie somme ! Et il réfléchissait qu'il valait mieux, pour la première fois, ne pas avoir frappé trop fort à la caisse de sa belle-sœur. L'occasion se représenterait. Il éprouverait de nouveau la confiance de Mme Allier. Cette idée le consola.

Il remit, quelque temps après, six mille francs au député de Bonneville et la villa de Valleiry ne tarda pas à s'élever.

Mme Allier n'avait eu aucun soupçon. C'était une nature très droite, très franche et très décidée. Mais elle possédait une plus grande expérience de la vie qu'Henriette et elle connaissait assez bien la réputation des Bonvallet.

Elle se dit seulement que Léon avait été imprudent en leur prêtant une pareille somme et elle pensa que ces onze mille francs se trouvaient bien aventurés.

Elle conclut :

— Bah ! l'essentiel, c'est qu'Henriette n'ait pas d'ennuis.

Elle avait une vive affection pour cette sœur dont elle avait connu le passé pénible et laborieux et souvent admiré l'intelligence et le courage si tardivement récompensés par la conquête d'un peu d'indé-

pendance, de bien-être et de fortune. Mais la maladie venait gâter tout cela. Depuis trois ans, depuis son mariage, elle avait tellement changé la pauvre ! Vraiment, le mauvais sort s'acharnait contre elle, elle n'avait pas de chance.

Pour ne pas inquiéter Henriette dont la santé la préoccupait vivement, elle était bien résolue à ne jamais dire un mot de cette affaire, à ne point parler de Bonvallet et de l'argent qu'elle avait prêté à Léon.

Assez souvent, elle quittait sa petite maison de Soisy et se rendait boulevard du Temple.

Un soir — c'était vers la fin de mars — elle se trouva chez sa sœur, à son jour de réception. Il y avait là quelques amies d'Henriette, d'anciennes relations d'affaires devenues des relations mondaines et qu'elle revoyait quelquefois. On prit le thé, on causa et une dame dit étourdiment :

— Vous savez que j'ai revu les Bonvallet !

— En effet, dit Henriette, nous avons été longtemps sans les voir. Ils avaient complètement disparu.

— Comment, dit la dame, étonnée, mais... Vous ne savez donc pas ? Ils étaient allés à Vichy pour fonder un Casino ! Il paraît que l'affaire n'a pas réussi.

Partout ailleurs, la curiosité se fut bornée

là. Dans ce milieu de commerçantes, une question inévitable fut posée.

Quelqu'un demanda :

— Est-ce qu'ils ont été mis en faillite ?

— Oui, répondit la dame avec assurance. Je le tiens de mon mari qui a de gros intérêts là-bas, et qui connaît le liquidateur... un monsieur Chatel... Ils ont donné 40 o/o.

— M. Chatel ! répéta tout bas, Mme Allier.

Elle lui écrivit le lendemain.

. . . .

Léon ne pensait plus qu'aux élections municipales qui avaient lieu dans le courant du mois de mai. Il allait plusieurs fois par semaine à Carrières où il restait presque toujours du samedi au lundi. Ce n'était point cependant la vanité ni l'ambition qui le poussaient. Mais il avait senti la force des raisons du député de Bonneville. Il comprenait que la politique pouvait lui servir pour les projets qu'il méditait. Il voyait bien, en effet que sa situation conjugale était impossible, intenable. C'était un danger permanent, une menace continuelle, une redoutable impasse dont il lui faudrait sortir quand même, par tous les moyens, un jour ou l'autre.

— J'y arriverai, se disait-il, avec confiance. Mais il faut se mettre à couvert.

Et il travaillait vigoureusement à son élection.

Il ne s'occupait plus d'autre chose. Un beau matin, Mme Allier entra dans son cabinet.

Elle ne lui avait pas écrit et il ne s'attendait pas à sa visite. Il regarda sa belle-sœur dont la figure toujours souriante ne lui apprit rien. Elle lui dit :

— Vous êtes étonné, n'est-ce pas. Vous n'attendiez pas ma visite?

Il répondit en riant :

— Non! ma foi non?

— Eh bien, dit-elle sur le même ton gai et avec le même visage, moi non plus, je ne m'attendais pas... à ce que je viens de recevoir... Tenez... Lisez donc.

C'était la réponse de Chatel.

Et elle lui tendit une lettre.

Il pâlit et la feuille trembla entre ses doigts. Il avait lu le nom sur le papier à en-tête.

Dans sa lettre, M. Chatel s'étonnait des questions qu'on lui posait. Il n'avait pas reçu onze mille francs pour le compte de M. Bonvallet. Celui-ci n'avait pas obtenu son concordat. La faillite avait donné quarante pour cent et M. Léon Chautemps *n'avait pas produit*.

— Je suis pris, murmura Léon en achevant cette lecture.

— Que voulez-vous, dit-il tout haut, nous avons eu besoin d'argent, mon frère et moi. J'ai donné six mille francs à Emile.

— Monsieur, lui dit sa belle-sœur, dont l'œil vif avait suivi tous ses mouvements, monsieur, vous êtes un escroc! Mais vous voici démasqué. Je vous tiens et il va falloir marcher droit!

Tous deux étaient debout, face à face et les yeux dans les yeux.

— Bah! s'écria Léon, payant d'audace et ricanant et après?... que pouvez-vous faire, il est trop tard!...

— Trop tard? dit Mme Allier qui comprit à demi-mot ce sous-entendu cynique, trop tard pour la fortune d'Henriette, peut-être. Mais je vous tiens quitte de l'argent, misérable..? Est-ce que ma sœur ne trouvera pas toujours chez moi, tout ce que vous lui avez volé. Ecoutez-moi bien, Léon, il est une chose à laquelle je vous défends d'attenter, c'est à la santé d'Henriette, c'est à sa vie, que vous ne protégez pas mieux que ses biens!... Votre femme se meurt et quoiqu'elle ne m'ait rien dit, je comprends maintenant quels sont les chagrins qui la tuent...

Ah! voici donc le défaut de la cuirasse, pensa Léon qui s'écria avec une sorte de fureur :

— La tuer? vous parlez de la tuer? et vous, dans l'état de sa santé, vous allez lui ouvrir les yeux sur ma véritable situation!

— Ah çà! dit Mme Allier avec hauteur, quel

coquin êtes-vous donc, monsieur. Et pour qui me prenez-vous?... Voici ce que je viens vous proposer... Prenez soin d'Henriette, que rien ne trouble désormais ni sa santé, ni son repos... Autrement, vous comprenez que je n'aurai plus aucune raison de cacher à ma sœur la vérité... Et alors, envisagez votre situation, considérez bien vos intérêts... Pensez-y comme j'y ai pensé!

Elle fit un geste violent et lui planta dans les yeux son regard froid. Il avait compris la menace et de nouveau, il pâlissait.

Alors, en se retirant, elle lui jeta par la porte entre-bâillée :

— Escroc!

Il eut la sensation cuisante d'un soufflet reçu et il se sentit au bout des doigts un besoin furieux de saisir, de frapper, s'il le fallait, de tuer.

. . . .

Le 8 mai 1904, M. Léon Chautemps, candidat au conseil municipal de la commune de Carrières (Seine-et-Oise), se trouva en ballottage.

Ce n'était point son républicanisme que les électeurs suspectaient. Et personne, même chez ses pires adversaires, n'aurait eu une seule minute, l'idée de l'accuser de cléricalisme. On lui reprocha surtout d'être insuffisamment « avancé ». Et, comme il l'avait

prévu, les socialistes ne manquèrent pas de rappeler l'histoire de l'indemnité communale et du courtage avantageux prélevé à cette occasion. On pensa généralement qu'un homme aussi entendu à ses propres intérêts était capable de négliger les affaires de la commune.

Au second tour, il fut battu.

Il ne déplora pas outre mesure son échec. La politique n'était pas son fait et il poursuivait d'autres buts. Mais, jamais il n'avait éprouvé autant d'ennuis dans le présent, autant d'angoisses pour l'avenir. Il sentait la clairvoyance irritée de sa belle-sœur suspendue au-dessus de lui et la moindre imprudence ferait choir cette terrible épée de Damoclès. Qu'arriverait-il?

Il essayait bien de s'étourdir. On était au mois de juin. Sa femme était revenue à Carrières. La villa ouvrait de nouveau sa façade claire sur les routes fraîches du bord de l'eau et l'immensité toute verte de l'horizon.

Ah! comme il aurait fait bon vivre dans ce joli décor, au côté de quelque belle fille! Par ces nuits d'été ardentes, des souvenirs embrasés comme les souffles des tropiques échauffaient la mémoire de l'aventurier, allumaient son sang. Alors, il sentait monter en lui une rage impuissante contre cette femme qu'il n'avait pas aimée, qu'il avait prise pour

son argent et qu'il détestait aujourd'hui, qui lui était tout à fait odieuse depuis qu'il avait achevé de la dépouiller. Dans ces moments-là, il perdait la tête, il murmurait, les dents serrées :

— Sale bête ! J'aurai ta peau !

Au bout de quelques jours, le supplice du tête à tête lui parut insupportable et il annonça tranquillement à Henriette que des affaires importantes l'appelaient tous les jours à Paris et le retiendraient souvent l'après-midi, la soirée, quelquefois même, une partie de la nuit.

Il partait chaque matin. Le poney filait le long de la Seine et Poissy apparaissait, étagée, sur sa hauteur. Quand il descendait de la voiture que le domestique ramenait au pas, les employés de la gare saluaient respectueusement « Monsieur Léon ». Il montait dans un compartiment de première, s'étendait paresseusement. C'était un trajet familier, une heure de molle rêverie en fumant un bon cigare. Le train roulait sur des ponts, coupait le fleuve lumineux, s'engouffrait sous des tunnels, glissait enfin en sifflant doucement le long des quais de la gare Saint-Lazare.

Il aimait la cohue rapide de ces arrivages de banlieue, les promiscuités de la foule, le hasard de ces coudoiements. Le train jetait sa cargaison de flâneurs et de jolies femmes. C'était une mêlée pimpante de chapeaux de

paille et de souliers jaunes, d'ombrelles claires et de jupes voyantes. Tout cela fleurait l'été, le retour de Cythère, la joie de vivre. Il traversait en courant la salle des Pas-Perdus, accrochant au passage le regard fixe des rôdeuses. Dehors, la Cour de Rome semblait toute blanche sous la lumière. La rue Saint-Lazare grouillait bruyamment et, à la terrasse des cafés, derrière l'absinthe couleur d'opale, les hommes avaient des rires gras en suivant sur les trottoirs encombrés, le manège des filles qui allaient, balançant leur croupe, et lançaient comme un éclair leur petit sourire allumeur.

Lui aussi, aimait à les voir, à les frôler, à les suivre. Il s'engageait hardiment dans leur sillage parfumé. Son déhanchement de sous-off imitait un peu leur allure, ses lourdes épaules roulaient. Il fendait d'un mouvement joyeux les flots de cette marée humaine. On eut dit qu'il partait à la conquête de l'asphalte sec et luisant.

Et chaque soir, sur le balcon de sa villa, il rêvait à l'inconnu d'une prochaine rencontre, d'une aventure nouvelle, qui effacerait toutes les autres.

Un matin, sur la route de Poissy le petit cheval se déferra.

Léon consulta sa montre et se dit :

— Onze heures! j'ai manqué mon train.

On rentra doucement la voiture et le poney qui boîtait un peu. A la maison, la femme de chambre fut étonnée. Elle dit :

— Si monsieur déjeûne, je vais aller prévenir madame.

— Comment, demanda Léon, madame n'est pas descendue?

— Mais... balbutia cette fille, monsieur ne le savait donc pas!... Madame ne descend plus depuis quinze jours.

Ce fut ainsi qu'il apprit l'aggravation de la maladie d'Henriette. Elle fit cependant un effort pour lui tenir compagnie. Elle se leva. Quand elle parut, en peignoir bleu, sous le jour clair de la salle à manger de la villa, il fut d'abord stupéfait des progrès du mal. Il se rappela la petite femme alerte et vive qu'il avait connue à Boulogne, trois années auparavant. Puis, il regardait ce spectre aux joues creusées, au teint cireux. L'insurmontable tristesse de son abandon, toutes les rancœurs de son existence déçue, accéléraient les ravages de l'effrayante maladie nerveuse. Elle leva vers lui un regard chargé de lassitude. Elle dit avec un sourire :

— Tu me trouves changée, n'est-ce pas?

Il répondit :

— Mais non... mais non... un peu fatiguée, seulement... Mais il faudrait voir un médecin.

Il ajouta :

— Si j'allais voir Lormier... Tu sais.. mon cousin Lormier... Il exerce tout près d'ici... Je pourrais bien y passer...

Elle répondit d'un ton las :

— Comme tu voudras, mon ami.

Il y alla le même jour. C'était à la fin d'août. Il faisait un soleil radieux. Et il se surprit, tout à coup, à gesticuler, à chanter dans la voiture, sans vouloir se demander de quel fonds boueux de l'âme montait en lui cette joie obscure.

Lormier vint le lendemain. C'était un grand garçon blond dont la pâleur et le regard dur étonnaient un peu. Il affectait le genre anglais, le maintien raide et compassé, une froideur glaciale. Il examina longuement Henriette. Puis, il la questionna sobrement. Il finit par dire :

— Ce ne sera rien... Il faut vous remonter, vous secouer... Vous allez commencer par prendre des toniques, n'est-ce pas ?

Mais il ne voulut pas cacher à Léon l'état inquiétant de la malade.

Il déclara :

— Sa santé est perdue.

Léon demanda :

— Et sa vie ?

Le jeune médecin haussa les épaules.

— Euh !... elle traînera.. la maladie a

évolué rapidement dès le début. Elle a beaucoup diminué les forces, sans atteindre toutefois les organes essentiels... cela peut durer des années.

— Des années! songeait Léon, la tête basse.

— Mais, interrogea-t-il encore, que faut-il faire?

— Oh! fit M. Lormier, j'ai prescrit l'arséniate de soude. C'est un stimulant très efficace contre l'atonie nerveuse, à condition de s'en servir modérément, parce qu'il est dangereux.

— Dangereux?

— Eh! sans doute! les arseniates sont des poisons.

— As-tu rédigé l'ordonnance? demanda Léon à son cousin.

— Non, répondit le médecin, je te l'enverrai.

Dès que Lormier fut parti, Léon dit à sa femme.

— Eh bien! il était temps de te soigner... Lormier t'a ordonné un remède énergique et, tu sais... il faudra le prendre!

— Mais, dit Henriette, en souriant, c'est bien en effet mon intention.

L'ordonnance vint quelques jours plus tard. Et ce fut elle qui la reçut. Elle ne comprit rien à l'illisible griffonnage médical et le tendit à son mari.

Léon avait un peu changé ses habitudes. Il rentrait régulièrement dîner. Elle voulut voir là une marque de sollicitude dont elle lui savait gré. Elle ne fut pas surprise le lendemain, quand il parut, sur les huit heures du soir, un petit paquet à la main.

Il dit :

— Voilà ta potion. Je l'ai fait faire chez Gidel.

Et il sortit de son enveloppe, une petite bouteille pharmaceutique coiffée d'une capsule de papier. Elle était pleine d'un liquide couleur marron et ornée d'une étiquette sur laquelle on lisait en belles lettres rouges : *s'en servir avec modération.*

Elle se méfiait toujours un peu des gens qu'elle ne connaissait pas et elle demanda :

— Dis-moi donc, tu es sûr de ton cousin ? Qu'est-ce qu'il m'ordonne ?

Il répondit :

— Sois tranquille.

Quand on se mit à table sur la terrasse, la lune était déjà haute dans le ciel. Sa lumière bleuâtre coulait doucement entre les arbres des deux îles qui découpaient leurs masses sombres sur le fond brillant du fleuve, et dans le lointain, on eût dit qu'un voile de vapeur argentée enveloppait tout le décor.

Léon se montra gai, d'une gaieté nerveuse,

un peu forcée, un peu factice. Mais elle se sentit presque gagnée par cet entrain et cette bonne humeur dont son isolement de malade se trouvait privé depuis si longtemps.

A la fin du repas, Léon se mit à boire sec et il avala trois grands coups d'un vin blanc d'Anjou qui pétillait.

Elle lui dit en riant :

— Oh, mais... comme tu bois!

Il répondit, sur le même ton :

— Et vous, madame, quel appétit!

Elle s'étonna :

— Tiens... c'est vrai! j'ai bien mangé ce soir!

Il continua :

— Cela ira encore mieux lorsque tu seras guérie.

Et il ajouta en haussant les épaules :

— Et moi qui allais oublier ta potion!

Il s'était levé, et il revint aussitôt, la bouteille et la cuiller à la main. Elle plaisantait :

— Tu sais.., prends bien garde... « s'en servir avec modération ».

Il répondit :

— N'aie donc pas peur, j'ai bien lu l'ordonnance.

Et il lui fit prendre une cuillerée à bouche qu'elle but docilement.

Le médecin avait prescrit une petite cuillerée à café après le repas.

On a vu l'acide arsénieux pris à haute dose rester plusieurs heures sans déterminer d'accident. Tout dépend de la solubilité du poison, plus ou moins entraîné dans le torrent circulatoire. C'est ainsi que l'acide en poudre fine agira plus rapidement que l'acide vitreux ou que l'acide opaque. A l'état de dissolution, les effets terribles de ce poison peuvent être d'une promptitude foudroyante.

Moins d'une demi-heure après l'absorption de cette solution arsenicale, Henriette qui s'était couchée, éprouva presque brusquement une impression de soif ardente, puis elle ressentit dans la bouche et dans la gorge une âcreté violente comme si elle avait bu de l'encre, et il lui sembla que sa langue devenue sèche et râpeuse se collait à son palais.

Elle se leva, aux côtés de son mari qui dormait, et elle alla boire un verre d'eau. Puis, elle revint se mettre au lit. Mais elle ne pouvait dormir et toujours, cette âcreté douloureuse persistait.

Elle se demandait :

— Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je pu manger ?

Et tout à coup, elle fut saisie d'une nausée si brusque qu'elle eut à peine le temps de courir à sa toilette.

Elle se dit :

— C'est bien cela, j'ai trop mangé.

Elle rendait avec des efforts convulsifs qui la secouaient toute. Réveillé, Léon la regardait, à demi-penché sur le lit, le regard fixe.

Il demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle bégaya à voix basse, entre deux hoquets :

— Je... je ne sais pas... j'ai dû trop manger... Oh ! mais... Oh ! mais... j'étrangle !

Et elle porta les mains à sa gorge, en gémissant :

— Ah ! c'est affreux !

Il lui semblait qu'une pointe aiguë lui pénétrait dans l'épigastre, puis la douleur s'irradiait et son estomac et sa gorge se contractaient comme sous la morsure d'un étau.

Elle répétait :

— Mais, j'étrangle... oh ! j'étrangle !...

Subitement l'air lui manqua et elle cria :

— J'étouffe !

Il s'était levé à son tour. Il lui fit passer un peignoir et il la mena vers la fenêtre, en disant :

— C'est une indigestion... tu vas respirer un peu l'air... ça va se passer, ce ne sera rien.

Il poussa légèrement la fenêtre, resta dans la chambre, et elle l'entendit se recoucher. Elle répétait machinalement, en aspirant à pleins poumons l'air pur qui la calmait un peu :

— Certainement... certainement... ce ne sera rien.

Mais une sourde angoisse l'envahissait. Et, devant l'immense nuit bleue, devant l'astre pâle qui cheminait lentement, elle se sentit tout à coup effroyablement isolée. Et soudain, une idée pénétra dans son cerveau, s'y heurta comme un papillon épouvanté :

— C'est du poison ! J'ai pris du poison !

Son cœur battait comme une cloche. A présent, un froid glacial la saisissait. Une vague mortelle l'enveloppait, remontant des pieds jusqu'au cœur. Puis, ses dents se mirent à claquer. Elle se disait toujours :

— J'ai pris du poison !

Un instant, elle eut l'idée de se retourner, de crier à son mari :

— C'est du poison ! c'est du poison !

Alors, un instinct obscur, indéfinissable, la retint, la cloua sur place. Non ! elle ne dirait rien ! Et, soudain, il lui sembla que la fenêtre, tout près d'elle, avait bougé, comme si de l'intérieur de la pièce, quelqu'un s'en fût venu l'épier. Elle fut prise d'une peur atroce. Mais, sa nature énergique réagissait. Voyons... voyons... il fallait faire quelque chose cependant.... essayer de se sauver... mais comment ?... Que faire ? Et ce fut un éclair, elle se rappela subitement l'accident d'une servante de son ancienne maison qui, par mégarde,

avait absorbé un acide... Le médecin était accouru, et en entendant le nom du poison, il avait crié aussitôt : « du lait ! qu'on m'apporte du lait ! » Alors, brusquement elle rassembla toutes ses forces, poussa la fenêtre, traversa la chambre sans répondre à son mari qui lui criait :

— Où vas-tu donc ?

Elle descendit l'escalier, courut à l'office, et à même une écuelle, elle but, elle but longuement, s'arrêtant, quand les vomissements la prenaient, et recommençant à boire, obstinément, malgré ses dents qui claquaient toujours et les convulsions qui la secouaient.

Quand elle leva la tête, elle s'aperçut qu'elle transpirait à grosses gouttes et, dans un petit miroir où se réfléchissait la lumière d'un bougeoir qu'elle avait posé sur un buffet, elle aperçut avec épouvante, sa face révulsée, couverte des fines gouttelettes d'une étrange vapeur métallique.

LE BUREAU D'ENREGISTREMENT

Pour la troisième fois, la sonnette tinta contre la grille. Décidément, elles avaient le sommeil dur les bonnes dames !

En cette dernière nuit d'août, des souffles passaient, messagers impétueux de l'équinoxe et, dans les éclaircies des nuages chassés sous un rude vent de sud-ouest, à la fois orageux et frais, le clair de lune, en se jouant, éclairait par échappées la façade de la petite maison rustique tapissée de lierre et de rosiers grimpants.

Impatiente, la postière secouait la grille :

— Est-ce qu'elles vont se réveiller !

Mais elle entendit le bruit grinçant de la porte d'entrée qui s'ouvrait et sa colère bougonne s'apaisa dans un soupir :

— Ah !... enfin !

Sur le seuil à l'intérieur, on entendit des pas légers et une voix féminine demanda ;

— Qu'y a-t-il ?

— Madame, c'est une dépêche.

Une dépêche ! Ah ! la grille avait été promptement ouverte ! Et les deux sœurs avec la même intuition s'étaient écriées :

— C'est d'Henriette !

La dépêche disait :

Suis très malade venez vite

— Il est trop tard, ce soir ; nous n'aurions pas le dernier train pour Andrésy, dit Mme Allier à Mme Lemaire qui l'interrogeait du regard. Nous partirons demain.

Toutes deux passèrent une partie de la nuit à mettre en ordre, avec leur soin minutieux de ménagères, la maison qu'elles allaient quitter.

— Nous ne reviendrons pas à Soisy, avait déclaré Mme Allier, nous allons vivre de longs mois auprès d'Henriette. Que ce soit à Andrésy ou à Paris, nous ne la quitterons plus.

Elle affectait le plus grand calme. Mais l'état où elle vit Henriette abattit toute son énergie. Cette femme, si forte, ne fut pas maîtresse de ses nerfs. Elle fondit en larmes. Les effets de l'acide arsénieux avaient effroyablement creusé sur le visage de la patiente leur masque caractéristique d'égarement et de désespoir. Une teinte verdâtre recouvrait ses traits. Et, sans cesse, elle accusait avec des

cris, la gêne de sa respiration et surtout cet affreux goût d'encre qui, à tout instant, lui remplissait l'arrière-gorge et la bouche d'une insupportable âcreté.

Lorsque, quelques heures après l'arrivée de Mme Allier, Léon Chautemps, en rentrant de Paris, pénétra dans la chambre de sa femme, il ne put retenir, à la vue de sa belle-sœur assise au chevet d'Henriette, un léger mouvement d'inquiétude et d'étonnement.

Il balbutia :

— Vous... ici... Comment saviez-vous?...

Elle ne répondit pas.

Leurs yeux qui s'étaient portés en même temps sur le visage abominablement défait de la malade exprimèrent, en se rencontrant, la même terrible certitude : « Elle est perdue. » Mais, dans le regard fixe de sa belle-sœur, Léon crut lire à cet instant une divination si sûre, une clairvoyance si lucide qu'il redouta l'avenir. Il se représenta vivement les suites dangereuses pour lui de la mort de sa femme: l'autopsie que Mme Allier ne manquerait pas d'exiger, des cris affreux qu'il ne parviendrait pas à faire taire... Que se passerait-il? Il entrevit le scandale, l'accusation.... Et aussitôt, avec sa prompte décison d'aventurier, il annonça ses intentions : voir Henriette dans ce lamentable état lui enlevait toute énergie, le laissait dans un abattement tel

qu'il ne pouvait être d'aucune aide pour la santé de la pauvre malade. Encore moins, avait-il la liberté d'esprit nécessaire pour s'occuper de ses affaires quotidiennes. Puisqu'Henriette entourée de soins par ses sœurs ne manquait d'aucun secours, peut-être valait-il mieux qu'il se retirât, lui, Léon, qu'il allât passer quelques jours dans sa famille, en Savoie. Là, en attendant le rétablissement de la chère malade, il se remettrait lui-même des émotions qui l'avaient brisé.

Il débita ce petit discours avec ce ton d'assurance hypocrite qu'il savait prendre et qui semblait à la fois affirmer et démentir.

En terminant, il dit avec négligence :

— Je partirai demain pour Valleiry.

— Partez donc aujourd'hui, Léon, lui dit vivement sa belle-sœur.

Il répondit avec calme, affectant de ne pas comprendre :

— Ma foi, oui, vous avez raison.

Il pensait :

— On ne sait pas ce qui peut arriver. Je serai ainsi, ce soir même, à deux pas de la frontière italienne.

. . . .

La santé d'Henriette se rétablit lentement. On avait profité d'une certaine amélioration pour la mener consulter à Paris le docteur Babinsky. Le praticien avait déclaré qu'un

long traitement serait nécessaire pour guérir un état névropathique très développé, accompagné de troubles d'estomac dont l'extrême gravité le surprit autant que leur apparition subite. Il questionna longuement Henriette et Mme Allier. Celle-ci n'avait aucun moyen de lui faire partager une conviction qui reposait sur un faisceau de présomptions aussi accablantes à ses yeux qu'une preuve formelle. Elle se tut d'ailleurs, à cause d'Henriette. Quelques jours après le départ de Léon, quand la vie et la connaissance étaient revenues peu à peu à la malade dont la situation avait paru si longtemps désespérée, elle avait cru bon de l'informer avec toutes sortes de ménagements du départ subit de son mari.

— Le pauvre garçon, dit Henriette, ne vaut-il pas mieux qu'il soit parti?

A une de ces minutes d'épanchement si fréquentes au chevet des malades, elle avoua à sa sœur qu'elle avait eu un instant « la folie de le soupçonner ».

En quittant la petite maison de Soisy, Mme Allier s'était juré de reprendre sa sœur, en l'éclairant, coûte que coûte, sur les agissements de son mari. Ce mot lui révéla une situation qu'elle n'avait jamais devinée et lui fit mieux envisager toutes les difficultés de sa tâche.

Elle dut s'avouer qu'elle n'avait jamais bien

compris le caractère d'Henriette. Qui donc, sous l'écorce un peu rude de la commerçante aurait deviné une âme tendre? Henriette lui était toujours apparue comme une vieille fille endurcie, une âme un peu desséchée par l'âpreté de sa vie active, de son labeur acharné. Son premier mariage s'expliquait comme une excellente association commerciale. Dans le second, Mme Allier n'avait vu que le besoin si naturel d'échapper à l'isolement et ces convenances de situation et de fortune qui suffisent à assurer l'équilibre des mariages dits « de raison ». Les deux ou trois crises sentimentales d'Henriette, ses désirs éperdus de maternité lui avaient échappé complètement. Elle devina, puis mesura l'emprise plus profonde qu'elle ne croyait, de Léon Chautemps. En même temps, elle reconnut tous les dangers de la lutte : l'état lamentable où se trouvait Henriette ne lui permettait pas l'usage de pénibles révélations, et aussi, elle comprenait de quel poids pèserait dans la bataille cette arme qu'elle n'avait point prévue, l'aveugle et tendre confiance d'Henriette pour son mari. La moindre imprudence, la moindre faute donneraient la victoire à l'aventurier.

— Attendons, conclut prudemment Mme Allier.

On était dans les premiers jours de sep-

tembre. Cette fin d'été rayonnante engageait à demeurer dans la villa d'Andrésy, sous les magnifiques ombrages des bords de la Seine où semblaient déjà s'alanguir les premiers souffles de l'automne. Mais le traitement d'Henriette imposait le retour. Ce fut une défense longue et opiniâtre contre une de ces redoutable maladies nerveuses qui semblent mystérieusement épuiser le fluide vital. Henriette employa les rares sorties de sa convalescence à des visites au docteur Babinsky. Le spécialiste déclarait que toute émotion serait fatale. Il avait prescrit le calme et l'isolement. Henriette vécut à demi étendue sur une chaise longue. Autour d'elle, ses sœurs s'empressèrent comme deux ombres silencieuses.

Puis sa pauvre santé commença, très lentement, à se rétablir. Enfin, un mieux sensible s'accusa. Mais la malade restait toujours à la merci d'une contrariété, d'une discussion, d'une scène. Ses deux sœurs n'entendaient jamais sans quelque angoisse, le pas traînant et lourd de Léon qui rentrait. Il ne paraissait guère qu'aux heures des repas, toujours absorbé par le souci d'une nouvelle « affaire ». A son retour de Savoie, il avait annoncé avec un air de jubilation profonde qu'il avait « trouvé » de l'argent. Il allait enfin pouvoir s'installer, avait-il dit, dans un magasin qu'il avait retenu depuis de longs mois, rue de Crussol. Là, il

voulait faire le commerce des appareils à gaz. Et pendant huit jours consécutifs, il développa des projets magnifiques, ressassa de superbes espérances. Complaisamment, il étala les noms de ses commanditaires. Ses amis Bretillat, Deshayes, Atrux, s'intéressaient à son « affaire ». Ils lui prêteraient tout ce qu'il voudrait. Mais quelque temps après, sa loquacité diminua, son front se rembrunit. Ce changement d'attitude suffisait à faire comprendre à Mme Allier et à Mme Lemaire que l'argent « trouvé » par Léon étant sans doute gaspillé, de nouveau une crise prochaine était inévitable.

Cette fois, c'était à Mme Lemaire que Léon avait cru devoir s'adresser. Rien ne prouvait, après tout, que celle-ci fût au courant des onze mille francs empruntés à Mme Allier. Est-ce qu'on se doute de ces choses-là ! Tout comme Henriette, Mme Lemaire pouvait fort bien ignorer l'affaire. Et avec sa décision habituelle, Léon alla droit au fait. Il commença par accuser ses amis qui n'avaient pas tenu leurs engagements. Comme toujours il avait été trop loyal et trop confiant, se fiant aveuglément à la parole donnée. Et maintenant qu'il avait acheté de la marchandise, mis des traites en circulation, il se trouvait, une fois de plus, victime de son honnêteté et de sa bonne foi. Heureusement, il croyait

pouvoir compter sur les siens, c'est-à-dire sur la famille de sa femme car dans l'état de santé d'Henriette, il ne fallait pas songer à lui donner le moindre tracas en lui expliquant cette affaire qui était grave et pressante.

— Il s'agit de mon honneur, dit Léon, de mon honneur commercial. Je le remets entre vos mains.

— Mais enfin, combien vous faut-il? demanda, pour se renseigner, Mme Lemaire qui d'autre part, avait déjà arrêté avec Mme Allier l'attitude à prendre en face de cette démarche que toutes deux prévoyaient.

— Vingt-cinq mille francs, dit Léon.

Mme Lemaire bien stylée, refusa net.

— Vous serez cause de ma perte, dit Léon froidement, et Henriette en mourra.

Ces mots qui contenaient la menace d'un affreux chantage n'effrayèrent pas outre mesure Mme Allier.

Elle dit à Mme Lemaire :

— Attendons, la santé d'Henriette fait chaque jour de nouveaux progrès, attendons, il ne s'agit que de gagner du temps.

Elle connaissait par les aveux mêmes de Léon, les noms de ses prêteurs habituels. Elle jugeait qu'il avait en ce moment épuisé toutes ses ressources. Elle comprenait que c'était à elle, qu'en dernier ressort et quelle

que fut sa répugnance, il serait forcé d'avoir recours.

Ce jour vint. Elle ne montra à Léon aucun ressentiment. Elle écouta sans impatience, avec un calme surprenant, toutes les explications qu'il lui plut de lui donner.

Après quoi, elle dit :

— Dans la situation où vous êtes, je ne veux pas vous rappeler la façon dont vous avez abusé de ma confiance. Vous savez bien qu'à tout prix, j'essaierai de vous tirer d'affaire.

— Oh! mais, reprit-elle, en répondant à un geste de son beau-frère, surtout gardez-vous de me remercier. Vous savez fort bien qu'il s'agit ici de la santé et de la vie d'Henriette que je suis résolue à sauver au prix de n'importe quel sacrifice d'argent.

L'éclair qui brilla dans les yeux de Léon montra si bien le triomphe de ses affreux calculs, que Mme Allier ne fut pas maîtresse de retenir un mouvement qui pouvait tout compromettre :

— Quant à vous, s'écria-t-elle, vous n'ignorez point quels sentiments m'inspire votre ignoble conduite.

— Que voulez-vous dire? balbutia le misérable, qui voulut jouer l'étonnement.

— Je dis, s'écria Mme Allier, que vous êtes un maître chanteur. Vous êtes en train de

nous vendre très cher le repos, c'est-à-dire la vie d'Henriette. Eh bien parlons net ! Voici nos conditions : Avant d'intervenir dans vos affaires et de vous donner la somme que vous me demandez, j'entends, *cette fois* (Léon baissa la tête), mieux connaître l'usage que vous voulez en faire, être exactement renseignée sur votre situation commerciale...

— Mais, interrompit Léon, vous avez mes livres... mes livres sont à votre disposition. Ouvrez-les.

— Non! dit résolument Mme Allier, vos livres ne me suffisent pas. *Je veux une procuration.*

— Une procuration, balbutia Léon étonné, pourquoi faire ?

— Rien ne me prouve, répondit-elle, que vous tiendrez l'engagement que vous aurez pris.

C'est une règle assez constante qu'on se perd moins par ses défauts dont on a soin de se méfier que par l'excès de qualités qui vous jettent aux imprudences.

— Qu'est-ce que je risque, pensa Léon, que la perspective de ce coup hardi gonfla de témérité ? Voici une femme assez timide pour n'avoir point prévenu sa sœur et assez naïve pour m'écouter. Que peut-elle faire de cette procuration ? En admettant qu'elle l'utilise, qu'elle parvienne à connaître complè-

tement ma situation? Quel usage oserait-elle faire de ces renseignements?

Il se fortifia dans cette pensée :

— Je les tiens.

Et il répondit d'un air résigné :

— C'est bien, Marie, vous vous défiez de moi. Je ne puis pas vous en vouloir. Vous aurez votre procuration...

Il ajouta :

— Elle sera demain chez Brécheux.

Le surlendemain, à neuf heures du matin, Mme Allier déposait silencieusement au guichet d'un bureau d'enregistrement deux lignes de son écriture longue et mince sur un chiffon de papier.

Le préposé au guichet, un petit vieux sec aux yeux vifs, aux sourcils en broussailles blanches, s'agita fébrilement sur les gros livres qui exhaussaient sa chaise basse.

— Vous demandez, madame, fit-il, l'état des hypothèques Cognacq?

— Des hypothèques Cognacq... c'est bien cela, répondit Mme Allier, d'une voix douce.

On eût dit qu'elle se faisait toute petite comme pour détourner on ne sait quels soupçons impossibles cependant chez cet humble employé dont l'unique fonction consistait à satisfaire les exigences du public, moyennant le droit, d'ailleurs élevé, imposé par l'Etat.

— Hypothèques Cognacq... Hypothèques Cognacq... n.a.c.q,... n'est-ce pas? demanda le bonhomme... C'est qu'il y en a beaucoup de ces hypothèques Cognacq... Attendez, madame, attendez, ce ne sera pas long.

Et elle attendait, indifférente en apparence. Mais, son cœur battait la chamade, pendant que sa pensée travaillait. Pourquoi était-elle venue? Quelle supposition l'avait guidée? Quelle preuve avait-elle en somme? Elle était bien forcée de se répondre : aucune, rien. Mais un instinct secret, une espèce de divination l'avaient poussée. D'ailleurs, dans cet examen approfondi des agissements de son beau-frère, qu'elle se sentait résolue à poursuivre, à présent qu'elle était armée de la procuration signée la veille chez Me Brécheux, ne fallait-il pas commencer par le commencement, par cette première opération de Léon Chautemps : le remboursement des fameuses hypothèques Cognacq?

— Voilà, madame, voilà... dit l'employé, la voix plus haute pour attirer l'attention de sa cliente... Nous avons au 17 mai 1902 deux hypothèques Cognacq...

— Pardon, monsieur, au 17 mars, rectifia avec assurance Mme Allier.

— Voyons... voyons... dit le bonhomme en assurant son binocle, je lisais bien, madame, le 17 mai...

— Mais, monsieur, c'est le 17 mars que cette hypothèque a été payée. J'en suis certaine...

— Madame, dit l'employé qui crut à une confusion évidente, il s'agit bien des hypothèques Cognacq sur Léon Chautemps, subrogées une première fois à MM. Bourgoin et Truchetet ?

— C'est cela même...

— *Eh bien, madame, ces hypothèques n'ont jamais été payées. Elles ont été subrogées de nouveau le 17 mai 1902 dans l'étude de Mᵉ Desmarquet de Reims, à un négociant de cette ville, M. Charbonneau.*

Il ajouta :

— Voulez-vous l'extrait ?

Mᵐᵉ Allier fit signe que oui ; parce qu'elle n'avait plus la force de parler. Mais, malgré le document qu'elle tenait maintenant entre ses mains un peu tremblantes, malgré l'évidence, un doute persistait en elle, une objection se dressait : Et les reçus ? Les beaux reçus qu'elle avait vus, que sa sœur lui avait montrés ; qu'elle avait examinés de nouveau le matin même dans le coffre-fort d'Henriette ?... Impayées les hypothèques Çognacq ? Alors... ces reçus.... c'étaient des faux... faux de Léon Chautemps ? Faux de complaisance de Bourgoin et Truchetet... l'une et l'autre hypothèses étaient permises.

D'ailleurs, son jugement s'arrêta peu à ces possibilités. Elle vit nettement comme on voit, mais trop tard, l'engrenage qui vous saisit, le mécanisme ingénieux de la fausse créance, de la fausse dette qui, de toute évidence, avait dû être employé à capter la fortune de sa eœur.

Et, malgré cette désastreuse perspective, elle éprouva un profond soulagement exprimé par un grand soupir qui déchargeait de beaucoup d'angoisses, son cœur de brave petite femme.

LE PATRON DE LA « SAMAR »

Déclanché par le coup de poignet vigoureux du chauffeur, le moteur trépida et l'auto — une élégante limousine vert-tendre — démarra sans bruit, en faisant à peine crisser le sol dur et luisant des contre-allées de l'avenue du Bois.

C'était une claire matinée de novembre qui mettait un nimbe léger d'ombre bleuâtre aux cimes jaunies du Bois de Boulogne dont la ligne barrait l'horizon, au bout de ce large trottoir qui s'étend de l'Etoile à la Porte Dauphine comme une plage de sable fin. Mais l'auto fila, comme d'habitude, dans la direction de l'Arc-de-Triomphe. Les habitués de l'avenue la connaissaient bien, cette limousine. A cette heure encore matinale, on ne voyait pas apparaître les escadrons plus fringants de la haute vie parisienne dont la chevauchée quotidienne ne commence guère que sur le coup de dix heures du matin. Cette première

légion de centaures comptait surtout des officiers d'état-major ou d'ordonnance, quelques boursiers pressés de prendre un peu d'exercice avant de courir au dépouillement des journaux et des dépêches (prélude indispensable aux batailles de la coulisse) quelques directeurs de journaux, admirateurs et imitateurs d'Adolphe Thiers, qui, comme chacun sait, fit, la conquête de Paris en se levant de bon matin ; enfin, des sportsmen endurcis en compagnie de deux ou trois jolies filles qui poussent le snobisme malsain de l'écurie au point de monter à califourchon les *cobs* au dos musculeux. Quand les chevaux croisaient, en galopant, l'automobile, on pouvait voir, au passage, tomber des regards rapides sur le petit homme trapu et ventru, à cheveux blancs et à face rougeaude, qui occupait les coussins. Les expressions les plus variées de l'intérêt, de la curiosité, de l'ironie, du dédain, s'allumaient et s'éteignaient dans ces regards prompts comme l'éclair. « L'approcher, lui parler, pensait un boursier, l'intéresser à mes combinaisons ». Le rédacteur en chef d'un grand journal du matin salua avec une espèce d'obséquiosité. Bercé par le trot allongé d'un grand demi-sang, il songeait, les yeux demi-clos, aux dix mille francs de publicité annuelle que vaut à sa sixième page, la réclame de la *Samar*. Un homme du monde, physionomie aristocra-

tique et bien française, superbe de monocle et d'indifférence passa sans voir. Mais une amazone très connue allée des *Acacias* et sur le turf où elle porte assez galamment le truculent sobriquet de *la Panthère*, pensa tout haut : « Après tout, il n'est pas si vieux... quel dommage qu'il n'aille jamais au pavillon d'Armenonville ! »

Puis ce fut une silhouette bien connue du monde des affaires. Le torse moulé par une jaquette de cheval, en tissu anglais, il allait au pas, bien en selle, et dardait droit devant lui le regard d'acier de ses yeux gris. Croulier, cet étonnant aventurier du monde de la spéculation moderne dont la chute a entraîné tant de détresses et tant de ruines, avait cinquante ans sonnés, l'âge où les grandes ambitions se réalisent ou s'exaspèrent. Lui aussi, il reconnut la limousine. Il pensa : « Cognacq... cent cinquante, deux cents millions, peut-être... mais, deux cents millions solides, clairs, évidents, palpables... tout ce colossal butin à ce boutiquier sans génie, sans audace, sans promptitude, sans intuition... tandis que moi... moi!...» Il songeait aux bases toujours croulantes de sa fortune hasardeuse, édifice vertigineux qui sans cesse montait, grandissait, et, tout à coup, au moment précis de poser le faîte, de jeter la clef de voûte définitive, triomphale, craquait dans ses substruc-

tures avec un bruit sinistre de catastrophe et de mort.

Le front haut, mais le cœur serré dans un étau de glace, il passa ; et toujours, son cerveau en fièvre imaginait, au sommet de colonnes de chiffres démesurées, l'escalade immédiate de la fortune et la brusque conquête d'une fabuleuse toison d'or.

— Ainsi, songeait Cognacq avec un sourire ironique, parce que j'ai amassé lentement ma fortune, ce Croulier me méprise,.. il me traite de boutiquier... et si demain, monsieur le spéculateur, quelques hardis forceurs de blocus s'avisaient de déranger l'ordre fragile de vos combinaisons d'accaparement en jetant de nouveaux stocks de sucre sur le marché, votre maison d'or s'écroulerait, vos palais, vos villas, vos journaux iraient à l'ancan, toutes vos constructions artificielles s'effondreraient, et moi, je resterai d'aplomb, solide sur mes deux jambes, moi, le boutiquier...

Satisfait, il se cala au fond de la limousine. L'auto avait dépassé le rond-point de l'Etoile. Il pensait, avec un naïf orgueil :

— Boutiquier... c'est vrai, je suis un boutiquier...

Et toute sa carrière laborieuse s'évoquait à son esprit avec une précision rapide. Il revivait ainsi, souvent, avec une joie vaniteuse, les terribles difficultés des débuts dans cette pre-

mière maison du coin du Pont-Neuf, il y avait plus de quarante ans de cela, avant la guerre... Ah! certes ce n'était pas brillant... c'était bien une boutique, une pauvre boutique même, qui ne tenait que grâce au crédit parcimonieusement accordé par quelques commerçants en gros... Il se rappelait les efforts inouïs qu'il avait fallu pour amasser les premiers billets de mille... Puis, la boutique bien située, bien achalandée avait réussi, avait grandi d'une façon lente et sûre, sans heurts, sans à coups, et toujours dans la juste mesure du chiffre d'affaires, des bénéfices.,. Elle augmentait peu à peu. Elle devenait enfin, un grand magasin auquel s'ajoutaient encore de nouveaux bâtiments, de nouveaux étages. Au sommet flottait à la hampe d'un mât, l'étamine d'un pavillon bicolore, rouge et blanc, qui, d'année en année, semblait porter plus haut dans le ciel les lettres d'or de ce nom devenu célèbre : la *Samaritaine*.

Par une abréviation familière les employés et les commerçants disaient couramment : *la Samar ;* de même ils disaient *la Belle* pour désigner la *Belle Jardinière*. Au milieu de ces grands magasins parisiens qui sont les premiers comptoirs du monde, *la Samar* occupait le troisième rang par l'immense chiffre de ses opérations commerciales qui dépassait cent millions.

Avec son colossal mouvement d'affaires de plus de trois cent millions, le *Bon Marché* venait en tête, formidable institution commerciale à laquelle son fondateur, M. Boucicaut, avait légué, à défaut d'une dynastie, des statuts, une tradition, un régime, toute une admirable organisation administrative et sociale qui réglait dans ses moindres détails le fonctionnement de cet immense organisme depuis les plus petits rouages jusqu'aux plus élevés, depuis l'humble vendeur, jusqu'au premier gérant. Le *Louvre* était autrement organisé. Deux ou trois archi-millionnaires s'y partageaient l'influence. C'était une espèce de Directoire dont Chauchard représentait assez bien le Barras élégant et raffiné. Mais, à *la Samar*, Cognacq était tout. Il incarnait tous les pouvoirs et presque toutes les fonctions. A la fois directeur, gérant, comptable, chef de rayon, il était présent partout, ne dédaignant pas de s'abaisser au plus minutieux contrôle et employant à cette fin, les moyens les plus variés, les trucs les plus ingénieux. La ruse classique de ses faux départs avait fait l'amusement du Tout-Paris des affaires. Vers six heures du soir, à ce moment de la journée où les volontés se détendent, où les énergies faiblissent, il n'était point rare que le fracas de l'automobile au coin de la rue de Rivoli, apportât aux oreilles atten-

tives des employés la bonne nouvelle du départ du « patron. » Mais, quelques minutes plus tard, le terrible franc-comtois reparaissait sans bruit, promenant autour de lui dans le silence et dans l'effroi, le regard inquisiteur de l'œil du maître, car, au sommet de sa pyramide de millions, il était craint par son armée docile, comme une sorte d'empereur du coupon, de César du calicot. La conscience du sentiment qu'il inspirait ne déplaisait pas au maître de la *Samaritaine*. Il avait ses raisons pour croire à une espèce d'omnipotence. Quelques exemples notoires et l'histoire héroï-comique de M. Jacques Lebaudy ont montré quel degré pouvait atteindre ce délire, cette folie de l'or, que devait sans doute ignorer un esprit aussi bien équilibré. Toutefois, il cédait volontiers à certaines crises de manie des grandeurs bien connue de tous ceux qui ont approché les multimillionnaires des pays démocratiques, toujours un peu ivres d'un pouvoir sans contre-poids. Mis au courant de presque tous les dessous de la vie pratique, par son existence active et ses humbles origines, Cognacq savait que l'argent est le premier et le dernier mot de la politique d'une démocratie. Il connaissait les tripotages électoraux, la honteuse cuisine du suffrage universel, aussi bien que la vénalité des pouvoirs publics, la corruption des politiciens dont il n'avait guère usé, cependant

qu'en une circonstance, d'ailleurs pour lui, mémorable, l'achat au plus juste prix du ruban de la Légion d'honneur.

Lorsqu'il pensait à cette acquisition, c'était sans regret, mais sans joie, comme on pense à une affaire difficile et d'une réussite médiocre. Il songeait que cela n'avait pas été sans mal et ce qui demeurait du sentiment que lui inspirait cette peu brillante opération, était un peu d'amertume et de dépit à la pensée que, somme toute, les politiciens de la République l'avaient exploité, plus exactement, l'avaient fait chanter pour lui accorder une distinction qui est devenue beaucoup plus le signe de la puissance sociale que celui du mérite et de l'honneur. Pourtant, quarante ans de vie honnête et de labeur couronnées par un succès commercial d'un si magnifique exemple pour l'activité économique d'un grand pays, cela méritait bien la croix.

— Edouard VII ou Guillaume II me l'auraient donnée, pensait judicieusement Cognacq, la République, par l'intermédiaire de ses politiciens, me l'a vendue cinquante mille francs...

Ce n'était point que la somme lui parut excessive. Eu égard à sa colossale fortune, le prix était assez modeste. Et il connaissait les histoires de gens moins influents ou moins heureux, à qui la satisfaction de cette ambition puérile avait coûté plus cher, beaucoup

plus cher. Mais il se sentait compromis, abaissé par les humiliants marchandages des sportulaires républicains. Tel nabab souscrirait largement les emprunts d'un monarque pour la réfection ou l'augmentation d'une marine, — comme l'ont fait les gros marchands de Hambourg pour la flotte de Guillaume II — qui s'indignerait de voir son argent gaspillé par les parasites indispensables au fonctionnement d'une démocratie. Cognacq était bien forcé de s'avouer que ses cinquante-cinq mille francs n'avaient servi qu'à engraisser les Chautemps et leur séquelle.

Mais, au fond de son cœur, il avait contre eux un plus dur grief.

Ce que certains hommes pardonnent le moins, ce sont les fautes qu'on leur fait commettre. La vie du richissime Cognacq, représentait un bel ensemble de probité commerciale. Quel dommage qu'elle eût une tare, une ineffaçable tare ! Elle se trouvait classée du coup dans cette collection des fruits douteux dont parle Alexandre Dumas fils, dans le panier symbolique des pêches à quinze sous. Cette fine tavelure avait beau être invisible à tous les yeux, Cognacq la connaissait bien. Quand il y pensait, cela lui faisait d'abord un peu l'effet d'une tache qu'il aurait aperçue au beau milieu d'une feuille de son grand livre et que son instinct de comptable, exact

et net, l'aurait poussé aussitôt à gratter et à poncer. Puis, il éprouvait le sentiment pénible et irritant d'une espèce de déchéance. Chassée, cette impression tenace revenait obstinément. C'était un remords.

Oh ! sans doute, la conscience élastique du nabab lui offrait toutes sortes d'excuses. En somme, n'avait-il pas cédé à un mouvement de dépit et d'humeur afin de se débarrasser de ces Chautemps qui l'obsédaient? Pour repousser leurs sollicitations importunes qui donnaient à la longue l'odieuse sensation d'un pullulement de parasites, il aurait pu faire pis, après tout ! Et d'ailleurs, quelle était sa responsabilité? Bien faible, à ne considérer que les faits. Il s'était prêté à une petite comédie. Il avait consenti à figurer dans le scenario de la subrogation simulée des hypothèques Chautemps? N'était-ce pas son droit? Eh ! qui pouvait trouver mauvais que le riche Cognacq fit remise à ses *amis* d'une dette de cinquante-cinq mille francs ?

A ce point de cette discussion avec lui-même, la conscience n° 2 de M. Cognacq ne manquait pas de partir d'un gros rire jovial et rassurant. Mais la conscience n° 1, s'écriait d'une petite voix sèche :

— Ta, ta, ta, tu serais excusable si tu n'avais pas connu le vrai but de la subrogation, mais tu le connaissais, tu le connaissais par-

faitement. Si tu prétendais le contraire, mon pauvre Cognacq, tu ferais hausser les épaules. Ainsi, voilà où tu t'es fourré. Par inconscience, par veulerie, tu as mis les mains dans les combinaisons malhonnêtes des Chautemps. Au lieu de t'en débarrasser, tu t'es acoquiné à ces gens-là. Toi, Cognacq, le riche, tu les as aidés à dépouiller de sa petite fortune, une malheureuse femme.

— Mais, répliquait la conscience n° 2, je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur. Tu sais bien que ces Chautemps me tenaient un peu, depuis l'affaire de la Légion d'honneur. Tout est parti de là. Et si je n'avais pas cédé, ils auraient continué à me faire chanter en douceur... La faute en est à cette sale République et à ses sales politiciens... Et puis, ce qui est fait est fait... Et d'ailleurs, personne n'en saura rien...

— Hum... voire! il suffirait qu'Henriette Leroux découvrit le pot aux roses... il se pourrait trouver un juge d'instruction, un avocat...

— Ah! ah! un avocat... Ah! ah! un juge, ricanait la conscience n° 2.

— Et un journaliste? demandait la conscience n° 1.

— Oh! un journaliste! s'exclamait la conscience n°2 indignée: eh bien, je monterai sur ma pyramide de millions, je soufflerai de

l'or... je le traînerai devant les tribunaux, ton journaliste, je le ferai jeter en prison...

— Tais-toi donc, tu radotes... il y a des hommes qui se soucient peu de tes millions et qui te cloueraient comme une chouette sur ton tas d'or, rien que pour te montrer qu'ils s'en moquent.

Généralement, Cognacq sortait assez mal en point de ces conciliabules intérieurs. Et pour éviter des discussions désagréables avec lui-même, il tâchait de ne pas trop loucher du côté de ce ruban de la Légion d'honneur qui, par un retour singulièrement ironique, lui rappelait tant de souvenirs fâcheux.

Mais, ce matin-là, il ne songeait pas à ces menus ennuis. Compulsant rapidement des notes sur son carnet, il avait d'abord distribué l'emploi de son temps. Cette petite opération préliminaire accomplie, il donnait quelques minutes au plaisir de la course en auto, à la beauté des perspectives triomphales de l'avenue des Champs-Elysées et de la rue de Rivoli, à l'impression d'activité joyeuse des rues du Paris matinal.

Neuf heures sonnaient comme il passait au coin de la rue Saint-Florentin.

Il jeta un coup d'œil rapide au palais des Rothschild, dont la façade énigmatique semblait étrangement contempler l'étendue vide du jardin des Tuileries. L'auto fuyait, sépa-

rant des bataillons serrés de petites ouvrières qui trottaient sec, l'humble jupe fièrement troussée sur les bottines à talon haut. Et bientôt, il aperçut les silhouettes familières des calicots plantés aux portes de la *Samar* comme autant de sentinelles avancées,

M. Cognacq soignait ses entrées. Il excellait à jouer la comédie de l'activité. Il arrivait en coup de vent, montait vivement l'escalier qui mène à son cabinet et dictait aussitôt des ordres à son secrétaire. A ce moment de la journée qui était à la fois son heure de réception et de distribution du travail, il était d'ailleurs véritablement très occupé. Presque toujours son antichambre était encombrée de quémandeurs de places, de solliciteurs de secours, de politiciens, d'hommes d'affaires.

Il n'y vit, ce matin là que, deux dames dont la mise élégante et simple le fit songer vaguement à quelques dames patronesses de ces œuvres de charité multiples en faveur desquelles on fait si souvent appel à la libéralité des millionnaires. Il crut même reconnaître les solliciteuses et, parce qu'il était généreux, autant que parce qu'il avait, ce jour là plusieurs affaires pressantes à liquider, il pensa :

— Je ne vais pas les faire attendre.

Et il dit à son secrétaire :

— Faites entrer.

— Mais, dit alors le secrétaire d'un air un

peu embarrassé, ces dames vous adressent une lettre... qui précise... l'objet de leur visite.

Toute la correspondance du « patron » passait par les mains de ce collaborateur intelligent et dévoué. Il tendit à Cognacq une lettre ouverte.

A mesure qu'il la lisait de ce regard prompt des hommes d'affaires habiles à dépouiller toutes espèces de documents, la physionomie du millionnaire changeait d'expression. Elle refléta successivement la surprise, puis l'irritation, qui fit place à une certaine appréhension, à une sorte d'inquiétude vague. La lecture finie, il tournait et retournait machinalement la lettre entre ses mains.

— Faut-il les faire entrer ? hasarda le secrétaire.

Cognacq se trouva tiré d'incertitude par cette question. Il pensa : « mon secrétaire a lu ». Et comme il était énergique et volontiers un peu crâneur, il reprit superbement :

— Mais oui... mais oui... faites entrer...

La lettre, très courte, demandait des explications :

1° Sur le fait d'avoir pris deux hypothèques considérables sur des maisons déjà hypothéquées au-delà de leur valeur.

2° Sur la remise à MM. Bourgoin et Tru-

chetet de ces deux importantes valeurs, la veille même de l'échéance.

Cognacq relut avec dépit la signature tracée d'une grosse écriture commerciale très claire, très nette : Henriette Chautemps. Puis il chercha à pénétrer le sens exact de la seconde question dont il ne comprenait pas bien la portée. Il finit par conclure pendant qu'on introduisait les visiteuses : « Après tout, cette petite dame ignore sans doute le fond de l'affaire. En tout cas, elle me fait l'effet de ne rien comprendre aux opérations hypothécaires. »

Et, dès qu'Henriette eut présenté Mme Allier, il commença avec un air de supériorité condescendante qui affectait le plus grand calme :

— Je devais, Madame, au nom de mes *amis* Chautemps de vous recevoir et d'essayer de répondre aux questions que vous voulez bien me poser. Je désirerai cependant n'être mêlé en rien à vos affaires, à vos différends de famille. Et, d'autre part, je dois vous avouer que mes souvenirs au sujet des hypothèques dont vous parlez sont assez lointains. Je sais que j'ai vendu ces hypothèques à MM. Bourgoin et Truchetet. C'est tout ce que je puis me rappeler. Mais c'est là une opération parfaitement régulière. Il arrive chaque jour qu'on subroge des hypothèques, suivant l'intérêt du débiteur ou du créancier. Et la date

de l'échéance, croyez-le bien, ne fait rien à l'affaire.

Il se tut, feuilleta des papiers, devant lui, d'une main nerveuse. Et son regard vif signifia l'importance précieuse des minutes qu'il accordait. Il fallait troubler l'adversaire, le forcer à se hâter, à se découvrir.

Mais, Mme Allier, parfaitement maîtresse d'elle-même, répondit avec une légère ironie :

— Ma sœur et moi, monsieur, nous nous connaissons un peu en opérations hypothécaires. Cependant, nous avons lieu de croire depuis quelque temps, que mon beau-frère, M. Léon Chautemps a négligé de nous mettre au fait de certains inconvénients des subrogations. C'est ainsi que nous savons que des hypothèques prises par vous sur des immeubles de la rue de Buffon et remboursées une première fois par ma sœur, auraient été subrogées de nouveau, ce qui va la forcer à les rembourser une seconde fois. Ne voyez en nous que de simples commerçantes qui ne comprennent pas qu'on puisse payer deux fois la même dette. Voilà ce qui nous force à vous demander quelques explications, à vous et...

— Et ?... demanda Cognacq, avec une visible impatience.

— Et à MM. Bourgoin et Truchetet, répondit Mme Allier de sa voix la plus naturelle ; à MM. Bourgoin et Truchetet que vous con-

naissez sans doute et avec qui nous allons nous demander de bien vouloir nous mettre en rapport.

— Oh ! cela, s'écria violemment le millionnaire, n'y comptez pas.

Et il ajouta cette réflexion qui ne signifiait pas grand'chose :

— MM. Bourgoin et Truchetet savent ce qu'ils ont à faire.

— Soit, reprit Mme Allier, mais nous aussi. Voilà pourquoi, nous venons vous demander, d'abord comment vous avez pu prendre cinquante-cinq mille francs d'hypothèques sur des maisons déjà hypothéquées au-delà de leur valeur ?...

Cognacq était énervé, fatigué par cette discussion. Il répondit la vérité.

— Eh, madame, cela n'a aucune importance, je rendai service à des amis !

— Ah! s'écria Mme Allier avec un accent de triomphe, nous y voici! Avouez donc, monsieur, en répondant à la seconde question ; c'était donc également pour rendre service à des amis que vous cédiez vos hypothèques la veille même de l'échéance et que, grâce à cette manœuvre, ma sœur recevait quelques jours plus tard un commandement à payer... ?

— Madame, dit Cognac très pâle, je ne

vous comprends pas, expliquez-vous... Où voulez-vous en venir?

— A ceci...

Elle s'était levée et les deux mains sur le bureau du millionnaire; elle dit d'une voix contenue, un peu basse :

— La subrogation était une feinte. MM. Bourgoin et Truchetet sont des hommes de paille. Ils ne vous ont pas versé les cinquante-cinq mille francs des hypothèques. Cet argent sorti de votre caisse une première fois, est sorti une seconde fois du coffre-fort de ma sœur pour aller engraisser cette bande de politiciens que vous connaissez mieux que nous: les Chautemps. Oui, vous, Monsieur Cognacq, vous vous êtes prêté à cette manœuvre abominable.... vous avez aidé ces malandrins...

— Nom de D..., taisez-vous, hurla Cognacq!

Il s'était levé à son tour et ils restèrent une minute ainsi, face à face, les yeux dans les yeux. Le masque tombait. Le millionnaire apparaissait congestionné par une colère de courtaud de boutique. Ah! s'il avait pu, s'il avait osé, comme il les aurait saisies et jetées dehors ces femelles, de cette poigne courte et brutale qui avait si souvent manié jadis les pièces de calicot sur le comptoir. Oh! oui! s'il avait pu! Mais à travers ces furieuses

bouffées de colère, il sentait bien qu'il fallait écouter une petite voix obstinée qui tout au fond de lui-même répétait sagement : « Calme-toi... allons! calme-toi donc! évite le bruit, le scandale. Dans ta position, cela vaut bien mieux ».

Oui, mais, comment faire pour sortir de là ?

Et, tout à coup, il crut l'entendre à ses oreilles cette petite voix.

Henriette avait suivi sans y prendre part cette discussion. Jusqu'à quel point le millionnaire avait-il été complice ? Elle se posait cette question en toute franchise. Elle prit pour une révolte de la probité offensée, le cri de colère de Cognacq et elle intervint résolument.

— Nous ne pouvons pas, dit-elle, accuser sans preuve. Mais M. Cognacq peut très facilement lever tous les doutes. La mémoire seule lui fait défaut en ce moment, mais il a des livres. Dans cinq minutes, s'il le veut, nous pouvons savoir si la subrogation a été ou non une comédie...

— Je suis pris, pensa Cognacq.

Mais il fallait bien s'exécuter, Il le fit en essayant de ne pas perdre contenance.

Quand l'employé de la comptabilité qu'il avait sonné, reparut dans le bureau du patron de la *Samar* un certain silence régna.

— Monsieur, lui dit le comptable, vos hypothèques sur les immeubles de M. Chautemps, ont été inscrites à votre compte profits et pertes, le 27 mai 1902.

Henriette et sa sœur se levèrent.

— Mesdames... commença M. Cognacq, d'une voix faible.

Mais elles sortirent sans un regard et sans un mot.

ATRUX N'EST

PAS DECORE

Le lendemain, Henriette et sa sœur virent l'architecte.

— Quelle est la valeur exacte des immeubles, avait demandé Mme Allier ?

— Madame, ils valent 280.000 francs tout au plus, répondit l'architecte qui avait été toujours dévoué à Léon Chautemps, mais qui comprit à la figure des visiteurs et à la précision de leurs questions, toute l'importance de leur démarche et l'inconvénient qu'il pouvait y avoir, pour lui, à manquer de franchise.

On examina ensuite les comptes des entrepreneurs. L'architecte montra ses devis. Il déclara :

— On a effectué pour quatre-vingt-dix mille francs de travaux, pas davantage.

— Alors que veut dire ceci ? demanda vivement Henriette, qui sortit d'un sac à main les reçus des entrepreneurs.

— Voici bien, en effet, cent soixante-dix

mille francs de reçus, dit l'architecte assez inquiet ; je n'y comprends rien, mais je tiens d'ores et déjà, à ne pas me mêler de cette affaire. Mes comptes sont parfaitement exacts, c'est tout ce que j'ai à vous dire ; et d'ailleurs, vous avez un moyen bien simple de les vérifier : voyez les entrepreneurs.

— Mais comment expliquez-vous les soixante-dix mille francs d'écart entre les comptes de travaux et les reçus?

— Je n'explique rien, madame, je constate. Une explication m'entraînerait trop loin. Il faudrait supposer qu'on a imité la signature des entrepreneurs. Le mieux est de les voir eux-mêmes. Eux seuls peuvent vous renseigner.

Henriette fut écrasée par ces révélations. La veille, elle avait pu croire que son mari, contraint par de gros besoins d'argent qu'il ne voulait pas avouer, s'était laissé entraîner, pour s'en procurer, à jouer cette basse comédie du remboursement des hypothèques. A la rigueur elle aurait pu pardonner cette vilenie. Mais les derniers renseignements lui montraient clairement le piège affreux où elle était tombée. La majoration impudente de la valeur de ces immeubles mettait en évidence la complicité de Brécheux et de son mari. Elle apercevait à présent toute la trame de l'ignoble intrigue dont elle avait été le jouet

et qui n'avait eu qu'un but : la dépouiller de sa petite fortune, seul objectif de ce complot de malfaiteurs. Et ce fut un effondrement complet, un de ces irréparables désastres qui laissent un être sans défense et presque sans plainte, sous le poids d'une écrasante destinée. Il était trop tard pour escompter sans folie l'espoir des recommencements. Henriette contempla avec amertume les scènes de sa vie.

Un seul sentiment la soutenait. Elle éprouvait cette volonté étrange et tenace, cette horrible soif de savoir qui pousse les victimes de l'existence à scruter profondément leur malheur, à mettre à vif passionnément ses moindres causes, un peu comme certains blessés qui, dans la fièvre et le délire, arrachent leurs ligatures pour mieux déchirer leurs plaies.

— Mais pourquoi ? se répétait-elle, que lui ai-je donc fait ?

Inutile étonnement d'une âme faible qui suggérait d'autres questions : « Qu'a-t-il fait de cet argent ? Quelles étaient donc ses dettes et ses besoins ? » Il lui fallait bien s'avouer la fausseté si cruelle de sa situation. N'avait-elle pas tout ignoré de l'homme qu'elle avait cru connaître et qui lui avait donné le change avec tant d'habile perfidie ? Maintenant elle voulait savoir.

Le soir, dès que son mari rentra, elle alla fermer doucement la porte de la salle à manger, sa décision était bien prise. Elle dit à Léon, d'un ton bref :

— Ecoute-moi, j'ai à te parler.

Il demanda avec inquiétude :

— Pourquoi ça ?

Mais elle se sentit très calme et très résolue et, d'une voix égale et posée, sans indignation, sans colère, elle raconta tout, la découverte par sa sœur de la fausse subrogation, les aveux de Cognacq, la visite à l'architecte, etc.

Au début il avait essayé de l'interrompre, de s'emporter, mais, chaque fois, elle l'arrêtait de ce regard vif et fier qui en imposait naguère aux commis de la maison Leblond. Alors, il avait pris le parti de l'écouter avec impatience, en haussant les épaules comme quelqu'un qui ne croit pas un mot de ce qu'on lui dit, ou de l'interrompre en répétant machinalement :

— Mais tu es folle, ma pauvre Henriette, tu es folle...

Au fond de lui-même, il se disait :

— Elle sait tout... je suis perdu.

Il songea :

— Après tout, c'était fatal. Il fallait bien, un jour ou l'autre, en finir par là.

Mais, par exemple, cela tombait mal, dans un

de ces mauvais moments où il cherchait partout de l'argent pour lui, pour les siens... Et voilà qu'Henriette allait sans doute demander la séparation, le divorce. L'hypothèque légale lui permettant tout, les immeubles seraient vendus. Décidément, c'était la fin. Cette pensée l'exaspéra. Depuis un instant il avait cessé d'écouter Henriette. Il releva la tête et la regarda fixement, sans qu'elle vît dans ses yeux hagards la lueur de haine profonde qui éclairait jusqu'au fond boueux de l'âme.

Et tout à coup, il lui cria d'un ton brutal :

— C'est bon, j'avoue.

Elle s'était tue subitement, aussi meurtrie par son aveu que par son silence.

Et il murmura entre ses dents :

— Ah !,.. tu sais tout... eh bien ! attends !

Comme l'escarpe pincé en flagrant délit, il ruminait l'explosion insultante de son cynisme. Ah ! elle avait voulu savoir ! Eh bien, maintenant, il n'y avait plus à se gêner ! On allait rire ! Au fond de lui-même, il sentait monter comme le gargouillement d'un cloaque, comme un flot de vase prêt à crever en bulles immondes, en mots de boue et d'ordure : « Mais oui, la vieille, on s'est foutu de toi... C'était pas pour ta g,.. mais pour ta galette... »

Il guettait l'occassion en ricanant. Alors, seulement, elle s'était indignée :

— Mais défends-toi donc malheureux, explique-toi... parle... Qu'as-tu fait de cet argent ? Quel besoin en avais-tu ?... Et pourquoi l'as-tu pris, ainsi... de cette odieuse façon ?.. C'est donc vrai cette infamie que tu as fait de moi ta femme afin de pouvoir impunément me dépouiller, me voler ?.. Oh ! Léon, c'est affreux !... Pourquoi es-tu venu dans ma vie... Que t'avais-je fait ?

Des larmes coulaient lentement sur ses joues d'une pâleur de cire. Tout à coup, il vit ses mains, posées sur le bout de la table, trembler, se crisper. A bout de forces, elle défaillait en proie à une violente crise de nerfs.

D'un bond, Léon s'était trouvé à ses côtés. Il l'avait saisie, enlevée dans ses bras robustes. Il pensait :

— Ah bien !... Ah bien !... j'allais faire un joli coup... Avec ces sacrées femmes, est-ce qu'on sait jamais ? Mais, elle m'aime... elle m'aime... Tout est sauvé !...

Et avec des mots de tendresse, des caresses un peu lourdes, il l'avait ranimée. Elle revenait à elle, peu à peu. Et il lui dit avec douceur :

— Mais, ma petite Henriette, pourquoi te mettre dans cet état ?... Pourquoi ne pas me laisser m'expliquer ?.. je ne demande pas mieux.., au fond si tu savais comme cette

situation me pesait, et depuis si longtemps! Je vais donc pouvoir tout te dire...

Elle avait repris connaissance.

Il reprit :

— Mais oui... mais oui... il y a longtemps... Que veux-tu ?... Ce n'est point ma faute. Ce n'était point mon secret. Tu comprends bien, ma petite Yette... il y a des choses qu'on ne peut pas, qu'on ne veut pas dire, parce qu'elles sont le malheur, la honte de ceux qu'on aime le plus au monde.

Elle l'interrompit, impatiente :

— Mais enfin, je suis ta femme... tu n'as donc pas confiance en moi ?

Alors, il jura solennellement sur les cendres de sa mère, sur la tête de son père, qu'il n'avait point de maîtresses ; mais que toujours il avait été victime de son dévouement pour sa famille, pour ses frères.

Elle le regardait étonnée.

— Comment, s'écria-t-il, tu ne comprends pas! Tu ne vois donc pas que la vie d'Emile est greffée sur la mienne? que toutes mes dettes, tous mes emprunts, tous mes expédients n'ont de raison d'être que par lui et pour lui!.. Mais réfléchis donc!.. tu sais qu'Emile n'a pas de fortune, qu'il ne possède que son traitement de député... Comment veux-tu qu'il vive avec ses sept enfants, son train de maison, ses domestiques, ses mai-

sons de campagne à Fontaine et à Valleiry, l'éducation de ses fils lancés dans les carrières libérales?... Comment veux-tu qu'il représente, qu'il fasse figure, comment veux-tu qu'il subvienne aux frais énormes des campagnes électorales?

C'est pour cela qu'il a fallu, emprunter, emprunter toujours. De là viennent toutes mes dettes. Mais il a fallu les payer, désintéresser les amis d'Emile. Et c'est à cela que tout notre argent a passé, le *mien*, le tien...

Très excité, il faisait de grands gestes, levait les bras. Il reprit :

— Je ne pouvais pas te dire ces choses-là... essayer de te faire accepter une pareille situation... Et d'autre part, je ne pouvais pas renoncer à sauver Emile, me résoudre à briser sa carrière, sa fortune politique...

Il conclut d'un air sombre :

— Ah! elle nous coûte cher la politique!

Et ce fut sur cette base héroï-comique qu'il se campa en victime de la famille et de la République. Ah! certes, sa vie n'avait pas été heureuse; vie de dévouement caché, de sacrifice obscur... Tout l'honneur, tout l'avantage allait au politicien. Lui n'était qu'un instrument...

Il la vit ébranlée, attendrie, et il ajouta avec une émotion larmoyante qui réussit :

— Un homme de paille, ma pauvre Henriette, un misérable homme de paille !

Elle se jeta dans ses bras.

Mais elle tint ferme sur la décision qu'elle avait prise. Elle voulait la séparation de biens. Cela valait mieux pour tous les deux. Avec son habileté, sa merveilleuse connaissance des affaires, Léon ne tarderait pas à reconstituer sa fortune. N'était-ce pas le seul moyen de la préserver, de la mettre définitivement à l'abri des entreprises fraternelles ?

— Mais Emile s'y opposera, avait répondu Léon.

— Laisse-moi faire, dit Henriette. Je me charge de tout.

Le lendemain, elle avait revu le député de Bonneville.

— Laissez faire la séparation, dit Henriette, n'y mettez aucune entrave. Je vendrai la maison de campagne qui servira à payer les immeubles de la rue de Buffon que nous rachèterons, ma sœur et moi. Nous vivrons avec les revenus. Vous placerez votre frère dans un ministère quelconque et nous prendrons des arrangements avec nos créanciers. C'est le seul moyen honnête de sortir de cette situation critique.

Mais Emile Chautemps ne veut pas entendre parler d'une séparation de biens. Quelle transaction que celle qui retire à Léon ses

immeubles de la rue de Buffon, ces magnifiques trompe-l'œil, instruments de tant de fructueuses opérations.

Une lutte épique qu'il serait inutile et fastidieux de suivre dans tous ses épisodes, s'engagea sur cette question de la séparation de biens dont Emile et Léon ne voulaient à aucun prix. Sur ce point, Léon, après une feinte acceptation des projets d'Henriette, s'était rallié ouvertement aux décisions d'Emile.

— Coûte que coûte, avait dit le politicien, il faut empêcher la séparation.

Un soir, Léon rentra triomphant dans l'appartement du boulevard du Temple.

— Ecoute, dit-il à Henriette, j'ai trouvé une combinaison, si tu acceptes, tout peut s'arranger. Emile et moi nous sortons de chez Atrux. Tu sais qu'il possède à Paris un immeuble qui vaut plus d'un million. Eh bien, il nous donne 250.000 francs en première hypothèque aux intérêts de quatre pour cent. En retour, je lui donne les revenus de nos immeubles, Emile fait nommer sous-préfet son neveu Champrenault. Enfin on décorera Atrux de la légion d'honneur...

Elle resta figée d'étonnement. Et les pourparlers commencèrent. Ils durèrent trois semaines. Atrux, savoyard méticuleux, recueillait lentement des informations concernant le

crédit d'Emile. Cette transaction politico-financière eut les plus étranges vicissitudes. Henriette Leroux retrouverait-elle son argent ? Champrenault serait-il nommé sous-préfet ? Le commerçant Atrux — qui n'y avait aucun droit — verrait-il sa boutonnière fleurie d'un filet de ruban rouge ? Ces questions si étroitement associées par la fantaisie capricieuse des institutions démocratiques reçurent une solution imprévue. — Atrux avait eu enfin des renseignements plus que fâcheux sur le prétendu pouvoir d'Emile. C'était le temps où l'étoile du ministère Combes se levait à l'orient du ciel politique. Quelqu'un de ces agents parlementaires qui font profession de guetter les sautes de vent ministérielles dans les couloirs du Palais-Bourbon, leva les incertitudes du commerçant savoyard. Le crédit d'Emile était épuisé. C'était un tiède. Il serait exclu de toutes les combinaisons. Ses promesses ne tenaient à rien, à aucun patronage sérieux, à aucune relation efficace. Il avait bluffé.

— Le bluff est fort bon, dit Atrux. Et mes deux cent cinquante mille francs ? Il me semble qu'ici le bluff a beaucoup l'air d'une escroquerie !

— Sans doute ! répondit l'informateur qui était un pince-sans-rire, mais vous seriez embarrassé pour votre plainte au procureur de

la République. Les juges d'instruction n'ont pas encore pris l'habitude d'assimiler les rubans rouges et les sous-préfectures aux denrées des commissionnaires en marchandises. Mais ils y viendront. Et ce jour là vous pourrez traiter avec le député de Bonneville.

Atrux sentit l'ironie, et quelques jours après, à la brasserie du Nègre où Emile et Léon lui avaient donné rendez-vous, il rompit les pourparlers.

Léon rentra à dix heures du soir, en s'écriant ;

— Tout est rompu, Atrux refuse. Je n'ai plus qu'à me tuer.

Le lendemain, Emile se présenta chez sa belle-sœur.

— Vous voulez la séparation de biens, lui dit-il. Mais pour Léon c'est une affaire désastreuse. La séparation de biens va vous permettre, à votre sœur et à vous, de racheter les immeubles. Mon frère sera complètement dépouillé. Je m'oppose à ce qu'il soit mis *à sec*. Voyons, Henriette, faites quelque chose pour votre mari, donnez-lui votre maison de Carrière. Je vous promets que *nous* ne mettrons aucune entrave à cette séparation que vous désirez.

Henriette venait d'être mise au courant d'une démarche toute semblable, tentée la

veille par Emile Chautemps chez son homme d'affaires.

— Voyons, avait demandé le député, ne pourrait-on arriver à s'entendre? Faut-il absolument accepter la séparation de biens? Soit, mais si on *n'y met aucun obstacle, quelle compensation Mme Chautemps* est-elle disposée à donner?

Abasourdi par un pareil cynisme, l'homme d'affaires avait poliment éconduit le politicien à qui de terribles embarras faisaient perdre évidemment toute retenue, toute prudence.

Enfin, Henriette avait reçu un plus cruel avertissement.

Quelque temps auparavant, Mme Allier, qui suivait attentivement la marche de la séparation, lui avait dit en riant :

— Je viens de faire la connaissance d'une femme charmante,

— Ah! dit Henriette, chez des amis?

— Mon Dieu, non, tout simplement chez elle, où je me suis présentée hier et où j'ai été fort bien reçue... D'ailleurs, tu aurais eu le même accueil si tu m'avais accompagnée...

— Comment cela?

— Figure-toi que sans la connaître, cette dame s'intéresse beaucoup à toi. Et, peut-être si tu voulais vaincre certaine répugnance, y aurait-il pour toi, un grand intérêt à la voir, à lui parler,..

— Mais, ma chère Marie, demanda Henriette, un peu impatiente, pourquoi parler par énigmes ! Explique-toi...

— Je voulais te ménager, dit Mme Allier avec douceur, il s'agit de Mme Arnaud, l'ex-madame Léon Chautemps, aujourd'hui remariée.

Quel lamentable instrument de dissolution sociale que cette loi du divorce imposée à la famille française par le représentant d'une race ennemie, *qui, elle, n'en use point* [1], invinciblement attachée à tout ce qui fait l'union, la force, la cohésion indestructibles d'une nation, même réduite à cet état vraiment prodigieux de dispersion dont le peuple juif a su tirer un dernier et incomparable avantage : le secret !

On ne voit rien de plus étrangement ironique, de plus malicieusement destructeur de l'honneur et de la dignité d'une société, que ces honteuses situations du divorce, abritées derrière le simulacre dérisoire de la légalité. Si Henriette Leroux n'eut pas été indifférente, c'eût été pour elle l'heure de méditer sur le mariage dont elle avait profondément méconnu le véritable caractère qui est religieux. Tenue en dehors de toute sérieuse conviction chrétienne par son éducation première, superficielle, puis par sa vie active, affairée, unique-

(1) Il n'y a point de divorce entre juifs.

ment remplie de soins matériels, l'ancienne expéditionnaire manquait complètement de ces lumières qui lui auraient montré sous son vrai jour, sa lamentable situation.

A l'idée d'une rencontre avec la première femme de son mari, elle éprouva seulement un mouvement de répulsion presque instinctif, qu'elle mit aussitôt sur le compte du sentiment des « convenances » qu'elle croyait être en elle particulièrement susceptible et délicat. Elle finit par accepter une entrevue avec Mme Arnaud. Et on ne peut guère l'en blâmer, puisqu'il est vrai qu'elle en recueillit cet avantage certain d'être enfin fixée, et d'une façon définitive, sur le compte de Léon, son mari.

Dans l'élégant boudoir de Mme Arnaud, au premier étage du coquet pavillon qu'elle habitait rue de Ponthieu, il y eut entre les deux titulaires successives du nom de Léon Chautemps, un échange de vues fort curieux. Mme Arnaud, blonde vaporeuse, mais esprit net, possédait, comme toute personne qui peut remonter aux origines, des renseignements décisifs qui éclairaient tout. Henriette connut ainsi la jeunesse de son mari, mais aussi, et surtout, elle sut l'origine de sa fortune, la démarche d'Emile à l'occasion du premier divorce, tout ce que Mme Arnaud

très fine, put ou voulut dire du caractère de cette démarche.

S'il faut l'en croire, l'attitude d'Emile avait été suppliante.

— Marie-Louise, avait-il dit, mon frère s'est très mal comporté envers toi. Mais je t'en prie, pour moi, pour les miens, pour mes enfants que tu aimes tant, laisse-lui quelque chose. Sans cela, il fera des bêtises et salira notre nom... Nous t'en aurons une reconnaissance éternelle et tu seras toujours de la famille.

Sans refuser complètement d'admettre la possibilité de ce discours, car chez ce souple savoyard, la prière — on a pu le voir — s'alliait souvent aux menaces, il est permis d'admirer la générosité sans égale de la belle Mme Arnaud.

Henriette, qui en avait été surprise, resta stupéfaite, quelques jours après, devant la visite que fit Emile pour lui demander Carrière.

Elle avait écouté patiemment les raisons du député de Bonneville, l'étrange argument tiré d'une « compensation » nécessaire à la bienveillante attitude de la famille de son mari qui consentait à ne pas s'opposer à la séparation.

Sa décision prise, elle demanda, pour savoir :

— Et si je refuse ?

— Ma chère Henriette, dit le politicien d'un ton humble, je ferai appel à votre bon cœur. Je vous dirai, faites-le pour moi! pour les miens, pour éviter que Léon, réduit à la dernière extrémité, ne fasse quelque sottise et ne déshonore notre nom...

— Eh bien, je refuse... sortez monsieur! s'écria Henriette, dans une explosion de colère qu'Emile ne pouvait comprendre (la visite chez Mme Arnaud avait été soigneusement tenue secrète).

Le député de Bonneville apprit seulement à son frère l'inutilité de ses démarches.

— Bah! c'est fini, conclut philosophiquement Léon. Et il apprit à sa femme qu'il allait introduire une demande en divorce.

Il ignorait qu'Henriette l'avait prévenu.

Le 12 janvier 1905, à onze heures du matin, il entra dans son bureau de la rue de Crussol et se dirigea comme d'habitude vers l'armoire où se trouvaient ses papiers, les recus des créanciers d'Emile, les faux acquits des entrepreneurs, en un mot, toutes les archives du faux, de l'abus de confiance et l'escroquerie.

Au moment d'ouvrir cette armoire, il jura:

— Nom de D... Qu'est-ce que c'est que ça?...

Il venait d'apercevoir sur la serrure un large cachet de cire:

C'étaient les scellés.

L'HUISSIER

CHEZ LE PERCEPTEUR

Dans les premiers jours de l'année 1908, sur le coup de huit heures du matin, l'attention des habitants de La Ferté-Vidame (arrondissement de Dreux) se trouva vivement excitée. Quelques minutes auparavant, trois personnages étrangers à la commune étaient descendus, à la gare, d'un train venant du chef-lieu. L'employé qui reçut leurs billets, trois beaux billets de seconde classe, resta pantois d'étonnement devant leurs chapeaux à haute forme et leurs grandes serviettes de cuir sombre, bourrées de papiers, ainsi que doivent l'être, sûrement, les portefeuilles des ministres.

Il crut voir trois beaux messieurs, et, ma foi, il salua, en se disant :

— C'est le père Bouchot qui marie sa fille ?... ou la mère Françoise qu'a s'rait ben laissé *mouri*... mais pour sûr que c'est un enterrement ou un mariage...

Il en bâillait de curiosité ; mais le plus âgé des trois lui avait demandé d'un ton amène :

— Est-ce que vous connaissez bien le pays ?

— Ben sûr que oui, m'sieu, fit l'employé, j'suis-t-ici depuis trois ans.

— Alors, vous allez nous indiquer la maison de M. Léon Chautemps.

— M'sieur Chautemps, not' percepteur ?

— Oui, mon ami, du percepteur, c'est cela même.

— Oh ! je la connais ben... Tenez, regardez, c'est tout là-bas, faut que vous preniez par la grande rue... c'est tout *dret*...

Et tous trois, suivant le conseil, étaient partis « tout dret » par la grande rue.

Oh ! sans doute, à cette heure matinale, les serviettes et les « biaux » chapeaux produisaient un petit effet. Les commères ébaubies s'interrogeaient sur le seuil des portes :

— Des serviettes, mâme Michu, c'est-y point des avocats ?

— Ou des juges, mâme Bernard, ça s'rait p'têt ben plutôt des juges.

Et, sans trop grande dépense de flair villageois, on était tombé d'accord :

— En tout cas c'est des « hommes de loi ! »

Oui, mais que faisaient-ils à La Ferté-Vidame ? Quelqu'un risqua :

— Des fois qu'ça s'rait une descente de police...

Il avait fallu l'intervention du père Fortin, un vieux « parigot » retiré de la mégisserie, qui, levé comme les coqs, fumait tout le long du jour sa petite pipe noiraude sur le seuil de sa maisonnette.

Le père Fortin avait dit :

— Ça, mes enfants, ce sont des huissiers...

On se récriait. Allons donc! tout le monde à La Ferté-Vidame connaissait bien les huissiers du canton. Ce n'était pas maître Courtois, ni maître Lecarbonnel, ni...

— Je vous dis que ce sont des huissiers, répéta le père Fortin, mais ce sont des huissiers chics; c'est maître Adrien Lefèvre, huissier-audiencier près le tribunal de Dreux... vous n'êtes donc jamais allés au tribunal de Dreux ?

— Ah ! ce père Fortin ! Il savait tout. Pas moyen de lui en remontrer. Et, avec cela, des écus ! Bref, toute l'étoffe pour faire un maire de La Ferté-Vidame. Quel dommage que ce fut une « forte tête » qui blaguait le gouvernement, les ministres, la République.

— Un « orléanisse » quoi ! disait Leray, le conseiller d'arrondissement, celui qu'on appelait quelquefois à voix basse « m'sieur le délégué ».

Et la mère Bernard demanda :

— Mais où vont-ils vos huissiers, m'sieur Fortin ?

— Ah cela, je n'en sais rien ma brave dame.

A ce moment était apparu le père Michu qui revenait de Boissy-le-Sec. Il s'était arrêté à la gare à bavarder avec l'employé. En un instant, la nouvelle courut le pays. L'huissier allait chez « m'sieur Chautemps ».

— Chez le percepteur, c'est-y vrai ?

— Comme e'j'vous le dis...

— C'est-y possible, m'sieur Fortin ? on va saisir notr' percepteur ?

Et alors, la curiosité avait été la plus forte. Les petits groupes animés qui s'étaient réunis sur le pas des portes ou devant les boutiques, avaient commencé insensiblement à s'agiter, puis à suivre, de loin, Me Lefèvre et ses acolytes. Cela faisait un petit cortège, qui accompagnait, avec plus d'étonnement que de gaieté, cette visite assez surprenante de l'huissier chez le percepteur.

Mais, par exemple, les langues se déliaient :

Ainsi, c'était donc vrai ce que racontait le père Fortin, quand il disait que le percepteur était un homme taré, couvert de dettes, un escroc ; à quoi Leray avait répondu un jour, chez le marchand de vins :

— Allons donc, des menteries... je les connais, moi qui vous parle, m'sieur Fortin, je les connais les Chautemps, je connais m'sieur

Emile qu'est sénateur, m'sieur Alphonse et m'sieur Félix qui sont tous deux députés...

— Mazette, avait répondu tranquillement Fortin, quinze et quinze... et quinze.. quarante-cinq... quarante-cinq mille francs... Leray... Ils ont de quoi vos amis...

— Juste, avait répliqué triomphalement Leray, c'est pour vous dire que la famille paierait les dettes, si comme vous dites...

— Oh, mais, attendez donc Leray, avait riposté Fortin, je reprends votre raisonnement, il m'intéresse, vous oubliez, mon cher, une grande partie de la famille, je la connais mieux que vous...

Et il s'était mis à dénombrer tous les fonctionnaires de la famille Chautemps, Adam, le gendre, percepteur à Charenton après avoir été sous-préfet à Provins; Léon, le frère, percepteur à La Ferté-Vidame après avoir été délégué à Cayès (Sénégal); puis des fils, des neveux, des cousins, attachés à des ministères, nantis de grosses sinécures, d'inspections, de secrétariats, fourrés dans les trous du Budget comme des punaises dans une couverture.

— Maintenant, avait-il dit, totalisons :

Dame ! on écoutait avec attention dans le cabaret de La Ferté-Vidame pendant que le père Fortin additionnait à voix haute :

— Total... s'était-il écrié enfin, cent quatre-vingts mille francs... cent quatre-vingts mille.

— Vous voyez bien, avait dit assez piteusement Leray, la famille paierait... j'en étais sûr...

Mais il s'agissait bien des dettes de Léon ! Cent quatre-vingts mille francs, fichtre! L'admiration paysanne ouvrait ses yeux stupéfaits sur cette magnifique liste civile.

Michu avait dit en clignant des yeux dans sa grosse face rougeaude :

— Hé bé !... un joli magot.

— Tu parles...

— Mes amis, la République se doit à elle-même de payer cher certains services, le courage de ses défenseurs, le zèle des vrais républicains, avait crié Leray de sa voix de réunion publique pour conjurer l'effet désastreux.

— Tiens, c'est vrai, au fait, Leray, ripostait Fortin, vous qui connaissez les Chautemps, dites-nous donc quels sont les services qu'ils ont pu rendre... au pays ?

La question était embarrassante, ainsi posée :

— Je vous le dirai quand vous aurez reconnu que vous mentiez, en parlant des dettes du percepteur, hurla Leray, furieux.

— Une famille qui émarge au Budget de la France pour la bagatelle de cent quatre-vingts mille francs, une grande famille républicaine comme les Chautemps peut fort bien ne pas payer ses dettes, répondit Fortin avec calme.

Il ajouta :

— Cette famille là est au-dessus des lois...

Tout en suivant les huissiers, les habitants de La Ferté-Vidame se rappelaient cette discussion qui avait fait époque dans les annales politiques de l'humble commune. Et chacun, suivant ses sympathies ou ses tendances, faisait le départ de la vérité ou de l'erreur.

Le père Fortin avait dit vrai : Le percepteur avait des dettes. Mais le père Fortin s'était trompé : La justice suivait son cours. Elle était égale pour tous, puisque cette œuvre invraisemblable allait s'accomplir ; on « saisissait » le percepteur !

Et tout le monde de parler :

— Il n'enverra plus de papier timbré.

— Le ministre va le destituer pour sûr.

— Probable, fit un loustic, faut pas l'exposer aux tentations !

On riait. Puis il se fit un grand silence. L'huissier sonnait chez le percepteur.

Quelques jours après, on pouvait lire dans le *Matin*, cet article qui ne passa pas inaperçu à La Ferté-Vidame :

Me Adrien-Georges Lefèvre, « huissier audiencier près les tribunaux de Dreux, et y demeurant », se présentait l'autre jour chez un percepteur de l'arrondissement pour exercer son ministère ; il prétendait pratiquer une saisie en exécution d'un jugement du tribunal de la Seine.

Saisir un fonctionnaire du ministère des finances, collecteur et comptable de l'argent public, ce n'est pas une petite affaire. Surtout quand le percepteur appartient, comme il est naturel, à l'une des dynasties parlementaires le plus copieusement pourvues de sinécures et d'abbayes.

Le péril était grand pour un huissier ; mais le succès paraissait assuré. Un percepteur ! C'est presque une banque.

Le montaut de la créance à recouvrer était de 879 fr. 50.

Et l'huissier fit chou blanc.

Le percepteur saisi produisit en effet, divers actes sous seing-privé, dûment enregistrés, pour établir : que son logement était au nom d'une tierce personne; que les meubles garnissant ledit logement étaient la propriété d'une tierce personne; que la partie saisissable de ses appointements et émoluments faisait l'objet de deux transports, respectivement de 8.250 francs et de 15.900 francs, au profit de tierces personnes ; qu'il y avait déjà opposition sur le patrimoine éventuel du débiteur pour une somme principale de 354.420 fr. 65.

Et Me Adrien-Georges Lefèvre, huissier audiencier près les tribunaux de Dreux, dut écrire tristement sur son grimoire :

« Après avoir parcouru les diverses pièces du logement, j'ai pu saisir deux paires de chaussures, un complet veston et six chemises.

« Mais, attendu que lesdits effets sont d'une valeur modique et insuffisante pour acquitter les frais à faire afin de pourvoir à la vente, j'ai laissé lesdits effets, et converti le présent en procès-verbal de carence pour servir à ma requérante ce que de droit. »

Réellement, les administrateurs de la fortune nationale sont mal en point. Les parents influents qui leur procurent de belles places devraient les nipper décemment avant leur entrée en charge.

Deux paires de chaussures et six chemises comme actif; 354.420 fr. 65 de passif; ni domicile propre, ni meubles; des appointements et émoluments déjà « transportés » à des créanciers privilégiés : triste condition ! Ce représentant du Trésor vit donc de la charité publique ?

Lorsqu'il reçoit, manie, encaisse, garde pour l'Etat les beaux écus et les louis plus beaux encore des cultivateurs il doit éprouver de fortes tentations. Sa conscience, évidemment, offre toutes garanties au ministre qui l'a nommé.

Mais il manque un peu d'autorité, après les révélations du procès-verbal de carence, pour envoyer lui-même des recors chez les contribuables récalcitrants ou gênés.

Comme on le pense bien, cette prose fut vivement discutée dans la commune. Comme toujours, il y eut deux partis et on discuta ferme sur cette intéressante question : Léon Chautemps resterait-il percepteur de La Ferté-Vidame. Leray soutint que oui. En s'appuyant sur des raisons que l'on devine, Fortin abonda ironiquement dans son sens. Exaspéré, Leray dénonça alors une « nouvelle manœuvre de la réaction ».

ÉPILOGUE

Henriette Leroux a perdu tous ses procès contre la famille Chautemps. Elle est dans un état de fortune très précaire.

Léon Chautemps est toujours percepteur à La Ferté-Vidame.

Le 20 octobre dernier, M. Félix Chautemps s'est associé à l'ordre du jour suivant proposé à la Chambre par MM. Dalimier et Gioux :

« La Chambre flétrissant énergiquement l'odieuse campagne d'injures menée contre la Cour de Cassation, approuve les déclarations du gouvernement et passe à l'ordre du jour. »

En lisant cette information dans les journaux, Leray n'a pu s'empêcher de s'écrier :

— Bravo ! Vive la République !

Palerme, Avril 1907. — Viroflay, Décembre 1908.

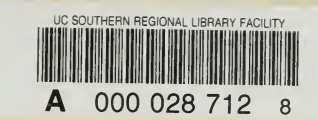
TABLE DES MATIÈRES

L'Élève de Monseigneur Dupanloup

Léon Chautemps

Henriette Leroux

Imp. de la Soc. Nouv, d'Edit. Parisiennes, 7, r. de la Gare. Levallois



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 028 712 8